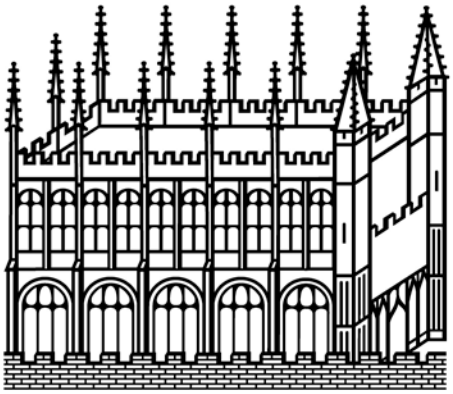


Bodleian Libraries

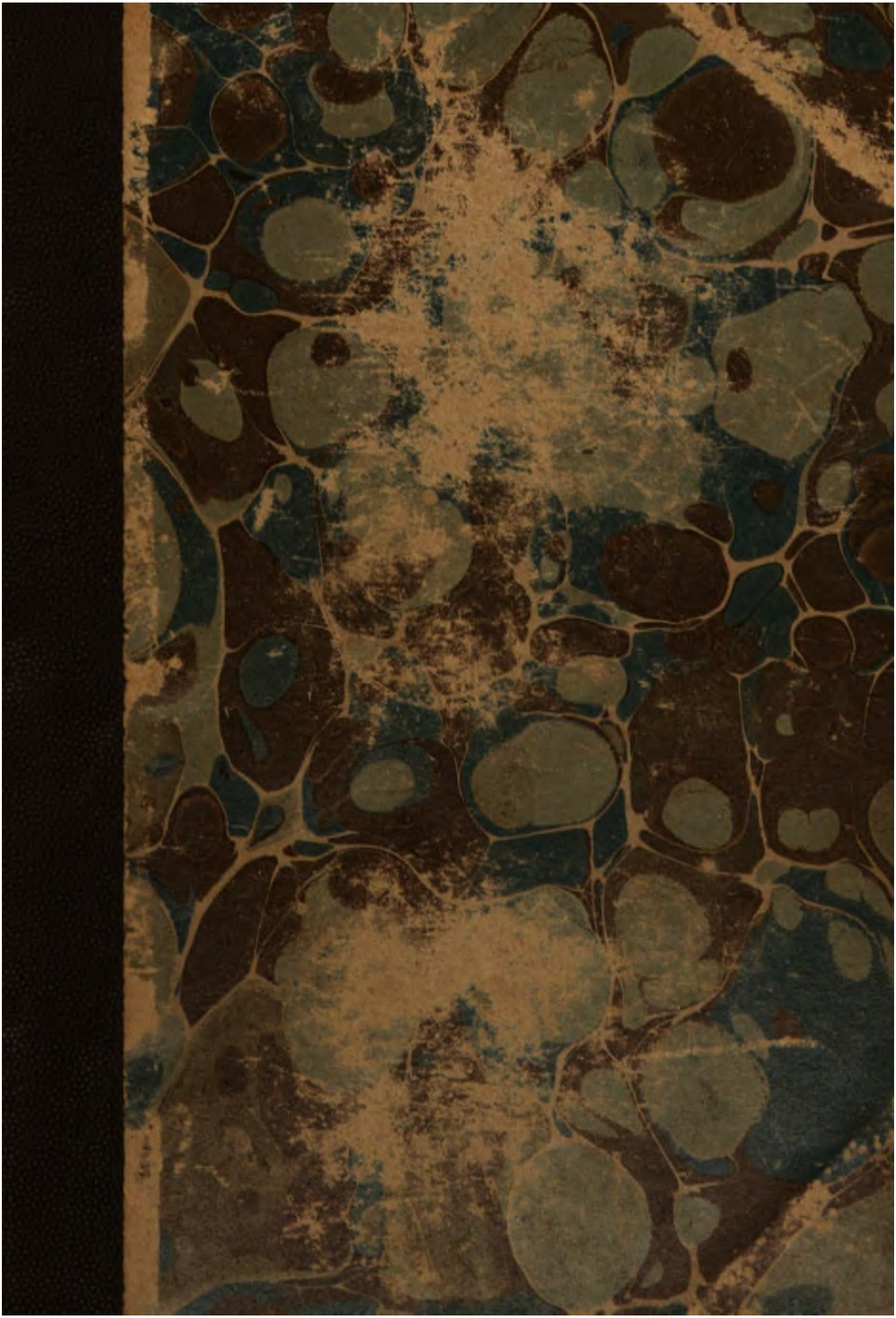
UNIVERSITY OF OXFORD

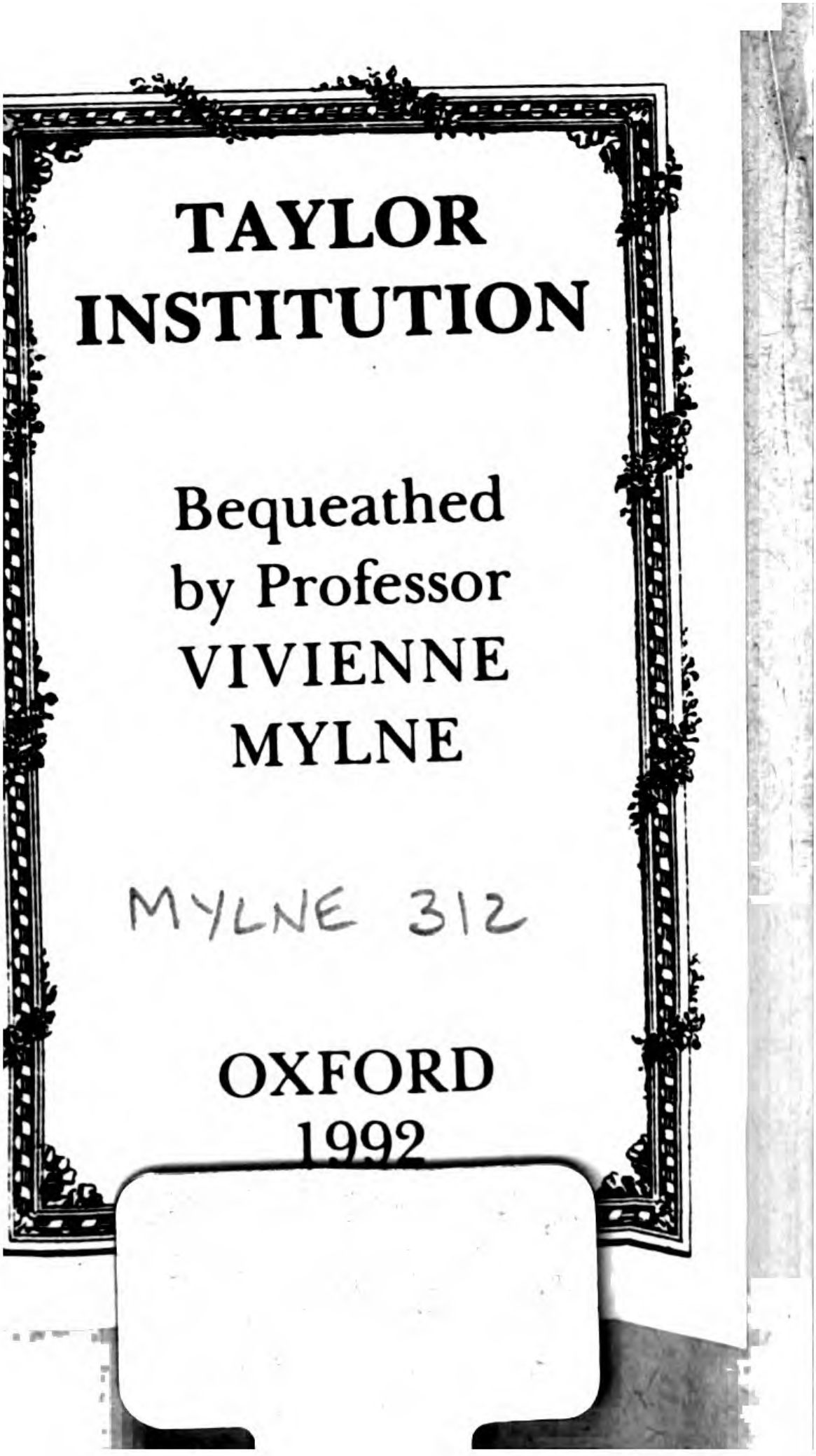
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.




TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 312

OXFORD
1992

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 312

OXFORD
1992

N°. 1539.

du CABINET DE LECTURE,

de

G. DUFOUR et C°.,

Libraires sur le Rokin, N°. 139.

à Amsterdam.

MÉMOIRES
DE
M. DE FLORICOURT.

TROISIEME PARTIE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES
DE
M. DE FLORICOURT.

J'ATTENDOIS avec impatience des nouvelles de Vilſon. Je n'en avois point reçu depuis la fatale lettre qui avoit interrompu le cours de ma félicité. Elle m'annoncoit qu'elle ſeroit bientôt ſuivie d'une autre, je ne la voyois point venir. Je lui avois écrit, je lui avois peint ma ſituation. Je ne lui en avois caché aucune circonſtance.

Le lendemain du jour où Bellon avoit pris ſon congé, je reçus un paquet de mon ami. Ma fortune n'étoit pas évanouie, elle me reſtoit toute entiere. Il

n'avoit pas perdu de temps à chercher le banqueroutier. Son zele & ſon activité venoient enfin de lui en faire trouver les traces. Il les avoit ſuivies, il avoit des ſoupçons qu'il s'étoit réfugié dans un Couvent de Moines à quelques lieues de M.... Il étoit parvenu juſqu'à lui malgré tous les obſtacles. Monſtre, lui avoit-il dit, il faut te réſoudre à périr, je ne viens que dans le deſſein de te faire punir. Tu ne peux échapper à la Juſtice humaine ; il faut rendre à mon malheureux ami, à l'infortuné Floricourt, la ſomme qu'il t'avoit confiée. A ce prix je puis te pardonner, te laiſſer fuir. Monſieur, répondit-il en tremblant, cela n'eſt pas en mon pouvoir, le déſordre de mes affaires, mes pertes, voilà ce qui me fait manquer. Ne crois pas m'en impoſer, reprit Vilſon, ne le crois pas ; je n'ignore point que cette banqueroute établit, aſſure, augmente ta fortune. Je ſais les indignes voies dont tu t'es ſervi pour amaſſer des ſommes ; je ſais que tu en

as ; je ne te quitte point que celle de mon ami ne ſoit remiſe entre mes mains. Si tu balances, je te fais arrêter ſur le champ.

Le banqueroutier imploroit vainement l'appui des Moines. Vilſon les effraya par le récit des maneges affreux que cet homme avoir employés ; il leur fit ſentir les reproches qu'ils s'attireroient en continuant de lui donner un aſyle. Le Supérieur étoit d'ailleurs ſon ami. Le malheureux, tremblant, aſſura qu'il avoit fait paſſer tous ſes biens en Hollande ; il demanda qu'on le mît en liberté, qu'il s'engageoit à me rembourſer. Peut-on compter ſur toi, lui répondit Vilſon ? ne crois pas m'abuſer ; tu reſteras ici, tu donneras des ordres que j'enverrai en Hollande. Tu ne ſortiras pas, je ne te quitterai pas que la ſomme entiere ne ſoit arrivée.

Il le força d'écrire ſur le champ à ſon correſpondant, pour qu'il me la fît paſſer promptement à Paris. La lettre de Vilſon m'exhortoit à faire

mes diligences ,. & de lui marquer quand le paiement ſeroit fait. Elle étoit datée du Couvent de.... à.... Il n'en étoit point encore parti , il y attendoit ma réponſe.

Je montrai cette lettre à Madame de Vareuil. Le Ciel vous eſt donc enfin favorable , mon cher Floricourt ; vous le méritez. Silvie écoutoit avec raviſſement ; elle me regardoit d'un air occupé , avec une ſorte d'inquiétude. Je ſerai digne de vous , lui dis-je , vous ſerez heureuſe , puiſque vous pouvez l'être dans la médiocrité.

La joie la plus pure reparut parmi nous. Nous reçûmes bientôt les réponſes de Hollande avec des lettres de change à vue ſur Paris. Elles furent acquittées ſans délai. Je fis apporter ma fortune chez Madame de Vareuil : ma mere , lui dis-je , recevez cela , c'eſt votre bien , c'eſt celui de vos deux enfans. Et prenant Silvie par la main : chere Silvie , ajoutai-je , le bonheur commence à luire pour moi. J'écrivis auſſi-

tôt à Vilſon, qui, dès qu'il eut ma lettre, relâcha le banqueroutier. Que ne devois-je pas à ce tendre ami ?

Je m'occupois de mon hymen prochain ; je me réjouiſſois de procurer une vieilleſſe tranquille à Madame de Vareuil, & de faire ma félicité & celle de Silvie, quand M. de St. Clair vint nous voir. Bellon lui avoit rendu compte de l'inutilité de ſes démarches ; il en avoit été affligé, & pour lui faire plaiſir, il venoit parler en ſa faveur.

Que vous a donc fait Bellon, dit-il en entrant ? C'eſt un garçon honnête, qui vous aime, qui pouvoit vous rendre heureuſe ; je m'applaudiſſois d'y avoir contribué. Il falloit que ma fille conſentît à cet hymen, répondit Madame de Vareuil ; elle y étoit la premiere intéreſſée. D'accord, reprit St. Clair, je ſuis fâché de l'obſtacle ; mais puiſqu'elle ne l'aime pas, il n'y faut plus penſer, il en faut chercher un autre. Mes ſentimens ſont toujours les mê-

mes, je n'en ai point changé. Ces Dames, lui dis-je alors, ſont ſenſibles à vos bontés ; Silvie a daigné me choiſir pour m'accorder le bonheur auquel aſpiroit Bellon. Ma petite fortune nous ſuffit ; conſervez vos bonnes intentions pour d'autres qui en auront beſoin ; nous ne demandons de vous que de l'amitié ; nos cœurs ſont dignes de la ſentir & de la reconnoître.

Monſieur, Monſieur, me dit S. Clair, vous n'aurez pas ſi bon marché de moi. Je l'ai réſolu, je veux ſervir de pere à cette belle enfant : vous le voulez bien, Madame, ajouta-t-il en s'adreſſant à la mere ? je ſerai ſon pere, je prétends l'être, lui donner une dot. J'ai une terre à vingt lieues d'ici, près d'une petite ville, elle eſt à elle, il ne faut plus qu'un Notaire. Monſieur, lui répondis-je, permettez-nous de nous défendre de vos bienfaits. Si vous voulez vous défaire de cette terre, ſouffrez que nous l'achetions. Non parbleu, s'écria-t-il avec emportement, il n'en

ſera rien, je n'aime pas qu'on me réplique, entendez-vous ? Vous n'êtes point encore ſon mari, pourquoi ne voulez-vous pas que je lui faſſe de bien? Je veux être votre ami, mais il faut que vous vous y prêtiez. Ce que je demande n'eſt pas ſi déraiſonnable ; j'en ferai juge la terre entiere. Monſieur, interrompis-je.... Monſieur, Monſieur, continua-t-il ſans m'écouter ; point de complimens, je ne les aime pas. Je ſuis riche, mes parens le ſont ; j'ai beaucoup de ſuperflu ; j'en ſacrifie infiniment à mes plaiſirs ; j'en ſacrifie trop. J'ai ſouvent manqué l'occaſion des bonnes actions ; ne m'empêchez pas d'en faire, ſur-tout quand il s'agit d'en réparer une malhonnête. Vous ſavez ſans doute ce dont je parle, on ne vous l'aura pas caché ; j'ai mérité de rougir à vos yeux ; imaginez-vous que cela ſoit bien plaiſant, & que je ſois tranquille juſqu'à ce que je vous aie donné meilleure opinion de moi ? Y a-t-il rien de plus humiliant pour un homme droit qui s'eſt

montré par ſon mauvais côté ? Je ſuis inſtruit de ce que vous êtes ; je ſais tout ce que vous valez ; les choſes que j'ai appriſes m'ont couvert de honte. Je ſais votre hiſtoire, Madame de Vareuil; mes procédés mettoient le comble à votre infortune ; je faiſois pis que votre déteſtable beau-frere ; il ſembloit que j'agiſſois de concert avec lui. Je me réjouis de le chagriner en vous faiſant du bien ; la terre de notre enfant eſt voiſine de celle où il fait ſa demeure ordinaire ; nous l'allons braver, nous l'allons affliger de votre bonheur. Il ſera au déſeſpoir, il auroit voulu vous voir ruinée..... c'eſt un plaiſir que la vengeance.

Monſieur, lui dit Madame de Vareuil, je lui pardonne ce que j'ai ſouffert. Vous êtes trop bonne, reprit St. Clair, je ſerois enchanté de voir crever de dépit ce monſtre, cet avare ; au reſte il l'apprendra, cela ſuffit. Pour vous, M. Floricourt, vous êtes heureux, vous avez rendu ſervice à ces bonnes Dames,

je vous eſtime, mon cœur aime tous ceux qui vous reſſemblent, touchez-là. Je n'ai pas été ce qu'on appelle vertueux, je ſuis homme, j'ai été foible plus qu'un autre ; cependant je crois pouvoir dire en vérité que je n'ai à rougir de rien. Je n'ai jamais fait de mal avec l'intention d'en faire, & quand cela m'eſt arrivé, j'ai apporté tous mes ſoins à le réparer. Je vous fais mon apologie, j'en ai beſoin. Le trait qui m'a fait vous connoître tous, n'eſt pas trop à ma gloire ; mais enfin je ſuis bon. Je ne vois pas pourquoi l'on feroit difficulté de dire qu'on eſt honnête. Après tout on n'eſt que ce que l'on doit, il n'y a point de mérite à cela. Vous êtes de M..... à ce que vous dites, votre nom ne m'eſt point étranger, vous y avez connu d'Erlet.

Ce nom me fit frémir encore. M. de St. Clair ne s'en apperçut point. C'eſt bien un autre miſérable, continua-t il ; je ſais une infinité de traits de lui ! Il vous ruina, n'eſt-ce pas ? Oubliez-le,

laiſſons-là les méchans & ne ſongeons qu'aux bons. Nous nous reverrons, c'eſt pour la vie & la mort.

St. Clair ſortit à ces mots, nous laiſſant dans l'admiration de cette généroſité, de cette rondeur, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qui faiſoit ſon caractere. Il étoit d'une franchiſe exceſſive, qu'il pouſſoit juſqu'à la dureté; mais perſonne ne fut plus honnête. Sa vivacité, ſon activité ne laiſſoient pas à ſes amis le temps de déſirer. Dès le lendemain, de grand matin, il vint deux porte-faix chargés de malles peſantes; ils me demanderent, me remirent une lettre; elle étoit de St. Clair & conçue en ces termes:

Mon fils, je vous donne ceci, parce que vous épouſez Silvie qui eſt la fille de mon choix. Voici des bagatelles, des colifichets pour parer la future; il faut qu'elle ſoit bien miſe, qu'elle faſſe honneur à ſon pere, je le veux. Faites-lui accepter cela, qu'il ne ſoit pas queſtion

de moi. Adieu, je vous ordonne par tous les droits que votre reconnoiſſance me donne ſur vous, de ne jamais me parler de ces miſeres. Aimez-moi.

Je courus tout étonné chez Madame de Vareuil. Quel homme, lui dis-je, tenez, liſez, de pareils procédés ſont-ils concevables ? comment rejetter des bienfaits offerts de cette maniere ?

Les porteurs avoient déjà diſparu : nous ouvrons les malles, elles contenoient des habillemens ſuperbes, des bijoux, des diamans de grand prix. Nous nous regardions avec ſurpriſe. Silvie examinoit ces préſens avec une joie vive. Je l'en parai, elle me ſembla plus ſatisfaite, plus gaie ; c'étoit un effet de ſon innocence, mais cet effet m'affligea, ces nouveaux objets l'occupoient. Julie, me diſois-je en moi-même, n'eût pu l'être que de moi. Je ne ſais par quelle fatalité ſon image me ſuivoit par-tout ; je la regrettois même auprès de Silvie. Je ne pouvois

me détacher de celle-ci, & Julie me paroiſſoit ſupérieure. Je ne ſaurois expliquer ces biſarreries, ces caprices du cœur.

Quelques heures après deux Notaires parurent, ils me dirent qu'ils venoient d'écrire le contrat de la vente que M. de St. Clair m'avoit faite d'une de ſes terres, qu'ils alloient le lire; que ſi j'étois content, tout étoit prêt, & qu'il n'y avoit plus qu'à ſigner.

La terre valoit dix mille livres de rente? on reconnoiſſoit que je l'avois payée trois cent mille francs, dont on me donnoit quittance. Mon embarras, mon admiration furent extrêmes à cette lecture. Je balançois ſur ce que je devois faire; je craignois d'abuſer de ce cœur généreux. M. de St. Clair qui vint alors, vit mon incertitude. Allons, me dit-il, avez-vous regret au marché? ſignez donc. Oh! Monſieur, lui répondis-je, pouvez-vous?.... Paix, me dit-il en s'approchant de mon oreille, vous me déſobligerez ſi vous parlez; laiſſez

laiſſez croire à ces gens ce que je leur ai fait entendre ; ſi vous refuſiez je ne vous verrois de ma vie : voyez ſi vous m'aimez, ſi vous me croyez digne d'être l'ami d'un honnête-homme ; je ne ſuis le vôtre qu'à ce prix.

Je ne pus réſiſter, les Notaires expédierent tout ce qu'il falloit, & je fus propriétaire de cette terre. Quelle étoit ma reconnoiſſance ! Que pouvois-je faire pour la témoigner ? St. Clair, après cet acte de généroſité, ſortit pour éviter nos remerciemens.

Un changement rapide s'étoit fait ainſi dans ma fortune ; j'étois heureux, je défiois les événemens. Mon hymen approchoit, le jour étoit choiſi, nous étions à la veille ; je nageois dans la joie ; celle de Silvie & de ſa mere étoit égale à la mienne : le bienfaiſant St. Clair la partageoit ; de nouvelles peines retarderent ce moment ſi déſiré, il devoit être précédé par des larmes.

Nous avions paſſé une ſoirée tranquille, Madame de Vareuil, Silvie &

moi ; nous nous étions entretenus de notre prochain bonheur ; je ſentois le mien dans toute ſon étendue ; Silvie goûtoit un raviſſement pur, il éclatoit dans ſes regards, je l'appercevois, je tenois ſes mains, nos yeux étoient fixés l'un ſur l'autre ; nous éprouvions cet attendriſſement voluptueux, dont l'ame jouit toute ſeule, auquel elle ſe livre ſi abſolument, qu'elle ſemble oublier qu'elle a des ſens. Madame de Vareuil nous obſervoit avec une ſatisfaction douce & tranquille, elle verſoit des larmes délicieuſes ; elle ne détournoit ſes yeux de nous que pour les lever vers le Ciel, qu'elle ſembloit implorer en notre faveur, & conjurer de nous combler de ſes bienfaits.

Soirée délicieuſe, moment enchanteur ! avec quelle rapidité vous vous écoulâtes ! Je vous rappelle avec tranſport ; mon imagination flétrie ſe réveille à votre image, elle s'y tranſporte encore, & votre ſouvenir me rend heureux.

Je ne pouvois m'arracher d'auprès de Silvie, il ſe faiſoit tard ; Madame de Vareuil étoit indiſpoſée ; il étoit temps de lui laiſſer prendre du repos, je le ſentois ; mais mon cœur ne pruvoit ſe réſoudre à quitter ce qu'il adoroit. Enfin je pris aſſez ſur moi pour me retirer. Adieu, Madame, demain vous aurez un fils tendre, j'aurai une mere, nom ſacré que je reſpecte & qui fait treſſaillir mon cœur. Adieu, chere Silvie, demain nous ſerons unis ; nous ne nous quitterons plus. Je pris ſa main, elle ſerra la mienne & m'accompagna juſqu'à la porte.

Arrivé dans mon appartement, je me livrai à tout le délire de l'amour qui touche à l'inſtant où il doit être couronné. Je reſtai pendant deux heures aſſis ſur un fauteuil, rêvant à Silvie, aux plaiſirs que j'allois goûter, à la félicité qui m'attendoit, & dont mon ame s'enivroit à longs traits. Quelquefois une ſecrette inquiétude, dont j'ignorois le motif, que je re-

pouſſois en vain, venoit ſe mêler à ces idées flatteuſes. Je me couchai ; le ſommeil s'approchant à pas lents, répandit ſur moi ſes pavots, des ſonges funeſtes m'agiterent ; ils jettoient de l'horreur ſur les tableaux agréables qui m'avoient occupé pendant la journée.

Je me voyois auprès de Silvie & de ſa mere ; nous étions aux pieds des Autels ; nous allions prononcer les ſermens qui devoient nous unir : le jour s'obſcurcit ſoudain, des ténebres affreuſes s'étendent autour de nous ; tout diſparoît à mes yeux, je n'apperçois plus Madame de Vareuil, ni Silvie, ni le Miniſtre qui préſidoit à la cérémonie. Des éclairs étincelans diviſent les ombres & brillent un inſtant dans leur épaiſſeur ; c'eſt à leur clarté paſſagere, qui naît & s'évanouit tour-à-tour, que je retrouve Silvie. Je ſaiſis ſa main, je prononce du fond de mon cœur le vœu de l'adorer éternellement ; elle y répond ; le Prêtre nous bénit. Les éclairs ceſſent un inſtant, l'obſcurité augmente ; ils

reparoiſſent accompagnés du bruit du tonnerre. Silvie eſt arrachée de mes bras, je veux marcher après elle, un ſpectre s'oppoſe à mon paſſage, ſes yeux animés s'arrêtent ſur moi : mon fils, me crie-t-il, mon fils, l'heure de la vengeance approche. Il diſparoit à ces mots, les ténebres ſont place au jour, je ſuis au milieu d'une forêt, entouré de cadavres ; un glaive ſanglant arme ma main ; un homme expirant placé à mes pieds, ſemble être tombé ſous mes coups ; il paroît ſoulever ſa tête, m'enviſager, ſoupirer, me dire : ſois content..... & retomber ſans vie. Où ſuis-je ? Ciel ! Qu'ai-je fait ? Quel ſang ai-je donc verſé ? .... Je pouſſe des cris, mon agitation m'éveille.

Ces tableaux effrayans me ſuivent, je me précipite hors de mon lit ; je paſſe ma robe de chambre, je travaille à calmer mes ſens émus. J'entends du bruit dans la chambre de Madame de Vareuil : d'où peut-il naître ? Elle doit re-

poſer. On ouvre ſa porte, je cours à la mienne. Floricourt, Floricourt, me crie Silvie, venez... venez.... par pitié....

Je m'élance après elle avec terreur : qu'eſt il donc arrivé, lui dis-'e ? O Floricourt ! Ma mere.... eh bien ! votre mere.... Elle eſt.... venez.... Je vole à la chambre de Madame de Vareuil ; elle eſt dans ſon lit, ſans connoiſſance, ſans ſentimens ; je m'empreſſe auprès d'elle, je cherche à la ranimer, j'y parviens, elle ouvre les yeux.

Floricourt, me dit-elle d'un ton languiſſant, je ſuis bien foible, j'ai ſenti en me couchant une fievre brûlante, un mal de tête affreux ; j'ai cru que cela ſe diſſiperoit, j'ai balancé à appeller Silvie, je me ſentois mourir ; j'ai crié autant que ma foibleſſe a pu me le permettre ; je ne ſais ce qui s'eſt paſſé enſuite. O mon cher Floricourt..,. votre bonheur eſt encore retardé... c'eſt moi qui vais y mettre obſtacle, mes forces s'anéantiſſent, je ſens la mort qui s'approche, je ne verrai pas ma fille & mon

fils unis. O Floricourt, je vous recommande Silvie. Vos ſermens ſont écrits déjà dans le Ciel, je les ai ratifiés, ſouvenez-vous qu'ils ſont ſacrés, & que rien ne peut les briſer. Ah ! ma mere, lui répondis-je, vous m'avez permis de vous donner ce nom, vous devez l'être : ne vous alarmez pas, comptez ſur votre conſtitution, ſur nos ſoins, ſur notre zele, cet affoibliſſement n'aura pas de ſuite. Silvie, reſtez un moment, veillez ſeule, je ſors.... je vais chercher du ſecours.

Je ne pus me repoſer ſur perſonne du ſoin d'appeller le Médecin, j'y courus moi-ême, je le hâtai, je le priai de ne dire qu'à moi ſeul l'état de la malade, ſi elle étoit en danger. Il vint, il examina long-temps Madame de Vareuil, ordonna ſon régime ; je l'accompagnai quand il partit, tremblant & déſirant les lumieres qu'il avoit à me donner ; elles furent déſeſpérantes. Si elle a quelqu'affaire à régler, me dit-il, ne perdez pas un moment. Cet avis

affreux m'accabla ; je le conjurai de ne pas l'abandonner, & je revins auprès d'elle, en eſſayant de cacher ma douleur. Je cherchai à découvrir moi-même ſur ſon viſage l'effet du mal, l'état de ſon eſprit. Elle m'appella d'une voix foible, elle me pria de me conſoler. Je ſens mon mal, ajouta-t-elle, je ne dois pas en revenir ; j'ai pitié de votre douleur, & des embarras où je vais vous jetter. La religion que je profeſſe vous en cauſera ſans doute quelques-uns.

Je la ſuppliai de ſe tranquilliſer & de vivre. Je plaignois ſon erreur, elle ſe croyoit dans la bonne voie. Je n'avois jamais oſé me permettre des diſcuſſions à cet égard ; étoit-il temps de commencer ? Il n'y a qu'une conviction parfaite que la religion qu'on prend eſt meilleure que celle qu'on quitte, qui puiſſe autoriſer un changement ; & Madame de Vareuil étoit bien éloignée de cette perſuaſion.

Sa maladie devenoit toujours plus

dangereuſe. Chaque inſtant augmentoit ſa foibleſſe, elle ſentoit ſon état, nous entretenoit Silvie & moi, voyoit nos efforts pour retenir nos larmes, ou pour lui dérober celles qui nous échappoient. Elle nous exhortoit à prendre courage, à nous régler ſur elle,

J'ai rempli ma carriere, nous diſoit-elle, j'ai vécu, je dois mourir ; toute ma conſolation eſt de vous laiſſer heureux. Floricourt, vous épouſerez ma fille ; Silvie, vous aimerez Floricourt ; ne ſongez qu'à votre félicité prochaine, oubliez tout le reſte.

Hélas ! cette fermeté n'étoit pas en notre pouvoir ; en vain elle cherchoit à nous diſtraire du ſpectacle offert à nos yeux, par la perſpective de notre hymen, nous n'y penſions plus : ivres d'amour, violemment épris, nous n'étions occupés que de ſon état.

Nous vîmes bientôt avancer le moment fatal que nous redoutions. Madame de Vareuil n'exiſtoit plus qu'à demi ; ſes ſens n'étoient plus affectés ;

ſes organes ceſſoient d'agir ; des foibleſſes rapides ſe ſuccédoient, les convulſions parurent, ſon corps languiſſant ſembla reprendre quelque vie ; on croyoit voir en elle les efforts pénibles & vains d'une perſonne qui ſe débat contre la mort ; c'étoit les derniers mouvemens d'une machine prête à ſe diſſoudre. Elle ouvroit les yeux, nous tendoit les bras, prononçoit quelques mots qui n'avoient point de ſuite ; on remarquoit qu'ils étoient oppoſés à ce qu'elle vouloit dire. On appercevoit ſur ſon front l'embarras & la peine d'un malade, qui a conſervé ſon jugement, qui penſe, mais dont l'organe dérangé ne peut exprimer ſes penſées. Elle demeura vingt-quatre heures dans cette eſpece de délire, nous regardant, nous écoutant, cherchant à nous répondre, & ne le pouvant pas : elle fut ſaiſie enſuite d'un tranſport violent, pendant lequel il fallut la retenir dans ſon lit dont elle vouloit ſe précipter, & qui fut ſuivi d'un évanouiſſement profond ;

enfin elle revint à elle, pouſſa un ſoupir, nous reconnut, nous parla, nous prit la main, mêla ſes larmes aux nôtres, & d'une voix foible, entrecoupée, forte par intervalle, nous dit ces mots qui reſteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Mes enfans, vous me voyez au lit de mort. Une force inconnue m'entraîne, je ne puis y réſiſter, je me ſens manquer, évanouir, il ne me reſte plus qu'un moment. Je vais paroître au tribunal de mon Juge. J'ai tâché de le ſervir, je m'abandonne à lui, j'eſpere en ſa miſéricorde. Aimez-vous, aimez-moi; que votre conduite mutuelle me faſſe trouver grace devant l'Etre qui m'a créée. Je lui offre les peines que j'ai eſſuyées... Infortunée, accablée, déchirée pendant la moitié de ma vie, j'attends un avenir plus heureux. Je vais rejoindre mon époux, ma confiance aux bontés de Dieu me le fait eſpérer. L'ame de M. de Vareuil étoit pure; la jeuneſſe put

l'égarer.... mais il fut juſte... il fut humain ; s'il a manqué à ſa religion, ſi la Divinité l'a trouvé coupable, j'oſe compter ſur ſa clémence : les malheurs de mon époux lui donnent peut-être le droit d'y prétendre. Aimez, ſervez ce Dieu, qu'il vous favoriſe à jamais. Etre puiſſant, ajouta-t-elle, j'implore tes miſéricordes pour mes enfans & pour moi ; je les recommande à tes bontés ; fais deſcendre ſur eux tes bénédictions ; accorde leur des jours paiſibles, & qu'ils ne ceſſent de t'adorer.

Elle nous ordonna de joindre nos mains, & de répéter les ſermens qui devoient nous unir, Silvie & moi. Alors elle leva le bras pour nous bénir, & parut prononcer à voix baſſe une priere fervente. Son bras tomba, elle n'eut que la force de prononcer ces mots : Grand Dieu, reçois mon ame... elle vole entre tes mains.... Elle pouſſa encore un ſoupir.... ce fut le dernier, ſes yeux ſe fermerent.

Nos cris s'échapperent avec violence.

lence. M. de St. Clair, qui arrivoit, double le pas, nous joint, en connoît la cauſe & nous arrache d'auprès de Madame de Vareuil. Point de bruit, nous dit-il, elle n'eſt plus ; les larmes ſont inutiles, ſes peines ſont finies, elle eſt plus heureuſe que nous ; retirez-vous, vous n'avez pas l'eſprit aſſez libre, pour ſonger à ce qu'il faut faire : je vais agir, on ignore ſa religion, ne parlez point.

Je dévorai mes larmes, je me laiſſai conduire avec Silvie dans une chambre écartée, je n'eſſayai point de la conſoler : quel ſoulagement pouvois-je lui donner ? Je gémis avec elle.

Je paſſerai ſur les détails qui ſuivirent la mort de Madame de Vareuil : le généreux St. Clair lui fit donner la ſépulture. Notre douleur ſi vive, ſi peu modérée à l'aſpect de ces apprêts, & à la ſortie de la morte, ſe concentra enfin en nous-mêmes. Nous commencions à nous retrouver. Silvie pleuroit, j'eſſuyois ſes larmes, j'en verſois à mon

tour. Je tenois ſes mains dans les miennes, nos cœurs accablés cherchoient à s'appuyer mutuellement. Quelquefois rendus à nous-mêmes, nous confondions nos regards, nous interrompions nos plaintes, pour nous jurer que nous nous aimions, que nous étions l'un & l'autre notre conſolation.

Silvie étoit timide, elle craignoit de ſe trouver ſeule, je ne la quittois pas. Je voulus m'établir tout-à-fait auprès d'elle, y prendre mon logement, elle héſitoit; je la déterminai; ma préſence ſeule la raſſuroit; je paſſois les nuits dans un fauteuil, à côté de ſon lit; je ne ceſſois de rêver à la perte que nous avions faite; je ne penſois qu'à Silvie, qu'au bonheur de la poſſéder un jour, je ne fixois point encore ce jour.

Un ſoir j'étois avec elle dans cette ſituation, une bougie éclairoit foiblement l'appartement, Silvie dormoit, je la regardois; le repos ſembloit l'embellir; la chaleur étoit violente; ſa main,

par un mouvement machinal, avoit écarté le drap qui la couvroit, une partie de ſon ſein s'offroit à ma vue, mes yeux avides oſerent le contempler; mon cœur palpitoit, ma bouche s'abaiſſoit pour s'y coler, la crainte de la réveiller m'arrêtoit. Mes deſirs s'enflammerent, je m'égarai, je regardai de plus près l'objet qui m'attiroit; des feux violens m'embrâſerent; ma main tremblante s'élançoit.... elle alloit preſſer.... Un mouvement que je crus entendre dans l'appartement me retint, je me remis à ma place, je regardai de tous côtés, ce n'étoit rien; je courus à une porte qui étoit ouverte, elle conduiſoit à la chambre de Madame de Vareuil: tout y étoit encore dans ce déſordre qui accompagne une mort récente. Son idée revint frapper mon eſprit avec plus de force qu'auparavant. Je l'ai perdue, m'écriai-je, & je me préparois à l'affliger au ſein de la félicité, dont elle jouit ſans doute! J'allois me livrer à des foibleſſes que l'honneur condamne!

Quels reproches ne ſe feroit pas Madame de Vareuil de m'avoir confié ſa fille, ſa réputation ! Nous demeurions enſemble, elle exiſtoit : depuis ſa mort, devrions-nous habiter ſous le même toît ſans être unis.

Je me livrai à ces réflexions pendant le reſte de la nuit ; je m'écartai du lit de Silvie, pour ne point m'expoſer à rougir de moi-même. Le lendemain, elle m'apperçut un air d'embarras & de triſteſſe, elle m'en demanda la cauſe. Je craignis de l'avouer, & qu'elle ne voulût ſe ſéparer de moi pendant quelque temps ; je ne ſavois que répondre ; St. Clair vint me tirer de cette inquiétude.

Eh bien, nous dit-il en entrant, comment va le chagrin ? il ne faut pas s'affliger ; de la fermeté, c'eſt le meilleur parti : nous la perdons, nous ſommes les ſeuls à plaindre. Mademoiſelle, ajouta-t-il à Silvie, vous êtes encore dans cette maiſon, cela ne convient pas : obſervons les bienſéances ; vous ne

penſez à rien, mais je penſe pour vous. Mariez-vous en ſecret, & partez pour votre terre, je vous accompagnerai, tout ſera dans l'ordre. Silvie, vous êtes ma fille, je ſuis votre pere.... ne le voulez-vous pas ? Allons, mes enfans, du courage.

Nous nous réveillâmes à ce diſcours, nous nous regardâmes Silvie & moi ; je pris ſa main, elle rougit. Très-bien, dit St. Clair, c'eſt répondre comme il faut ; mes enfans, réjouiſſez-vous. Je ne vous avois rien dit, mais je ſavois que c'étoit le parti qu'il falloit prendre. J'ai paſſé à l'archevêché, j'ai les diſpenſes néceſſaires, nous terminerons quand vous voudrez. Je crois pourtant que mon avis eſt le meilleur. Point de cérémonies, le temps ſera fixé à ce ſoir, l'heure à minuit : au ſortir de l'égliſe, vous trouverez ma voiture, nous ſerons demain à votre terre, où nous ſouperons ; je vous ferai compagnie un jour ou deux. Que dites-vous de cet arrangement ?

Silvie parut émue ; cette précipitation me charma, j'embraſſai le Baron. Le pauvre enfant, me dit-il, qu'il eſt content de moi ! Comme il m'aime ! Et vous Silvie, obéirez-vous ſans répugnance ? Votre pere ne veut point de réplique. Silvie rougit encore, je baiſai ſa main, elle la preſſa contre mes levres, elle partageoit ma joie, mes deſirs, mes empreſſemens. Le Baron nous contempla un moment, & ſortit pour ordonner la cérémonie.

Nous nous occupâmes Silvie & moi des préparatifs de notre voyage, ils furent bientôt faits. St. Clair vint ſouper avec nous. Que le repas me parut long! que les heures s'accorderent mal avec mon impatience ! Je tirois ſans ceſſe ma montre, je regardois celle de Silvie, je demandois la ſienne au Baron. Minuit ne ſonnoit point. St. Clair ſourioit, il nous obſervoit avec délices, il ſentoit qu'il faiſoit des heureux, il l'étoit lui-même.

Que je ſuis ſatisfait, diſoit-il ! j'ai

ſoixante ans, il y en a quarante que je cherche le plaiſir, que je m'y livre, & jamais je n'en ai tant goûté : vous m'en offrez de plus grands, que, ſans vous je n'aurois pas ſoupçonnés ; vous me faites connoître une volupté ſingulie-re..... au moins il faut être toujours mes amis. Je ne me pardonnerois pas de vous dégoûter de moi. Que j'ai tort de ne m'être pas marié, de n'avoir pas cherché une femme que j'aimaſſe & qui m'aimât !

L'inſtant deſiré vint enfin ; nous nous rendîmes à l'Egliſe, les témoins étoient prêts. Que mon cœur palpita pendant la cérémonie ! Je tenois la main de Silvie, je la preſſois avec raviſſement. Quelle ardeur m'animoit, quand je prononçai le *oui* charmant qui m'uniſſoit à elle ! Avec quelle joie le lui entendis-je pro-noncer à elle-même, lorſque le Prêtre nous bénit. C'en eſt fait, penſai-je, Silvie eſt liée à mon ſort, rien ne peut nous ſéparer, les jours les plus heureux vont ſe lever pour moi.

Le Baron, pendant ce temps, ne ceſſoit de nous regarder, il rioit, il pleuroit, il remuoit ſa canne, il la quittoit, il la reprenoit, il venoit autour de nous, il ne pouvoit reſter en place; à ſes tranſports, on eût dit qu'il étoit l'époux lui-même.

Dès que nous eumes ſigné, nous montâmes en voiture; des chevaux de poſte étoient préparés; nous nous mîmes en route, j'étois à côté de Silvie, je paſſois la main ſur ſon cœur, il répondoit aux mouvemens du mien. St. Clair ne pouvoit ſe contenir, il parloit, il chantoit, il nous embraſſoit tour-à-tour. Nous nous vîmes au Château, ſans nous être apperçus de la longueur du chemin. Je ne fis point d'attention à la beauté de ſa ſituation, je ne vis que Silvie.

Nous nous mîmes à table en arrivant, le ſouper fut délicieux, notre contentement ajoutoit un prix à chaque mets. Nous ne ſortions de nos raviſſemens que pour écouter les propos gais du Baron.

Allons, nous diſoit-il, voilà les premieres noces que j'ai vues avec plaiſir. Soyez contens, vîte un enfant, je veux le nommer : je n'en ai point, mes parens ſont riches, il ſera mon héritier, ce ſera mon petit-fils, je l'adopte d'avance. A ſa ſanté. Je ne m'occupe plus que de lui. Son pere & ſa mere ſont heureux, ils n'ont rien à déſirer, qu'ils faſſent leurs affaires, & me le donnent promptement.

Cette idée le réjouiſſoit, il ne ceſſoit d'en parler avec une vivacité plaiſante, dont le ſentiment augmentoit le prix.

L'heure de ſe retirer arriva, je l'attendois avec une vive impatience ; le Baron liſoit dans mes yeux. Courage mon garçon, me dit-il, je te devine, j'avois envie de tabler long-temps, mais tu me fais pitié. La petite ne dit mot, je ne doute pas qu'elle ne s'ennuie. Allez, où vous ne vous ennuierez pas. Je reſte encore ici. Nous crûmes devoir par égard ne pas uſer de cette permiſſion. Point de gêne, point de politeſſe,

reprit-il, c'eſt une folie ; je ne croirai pas que vous ſeriez fâchés de me quitter ; tout ce que vous direz ſera autant de menſonge ; je ſuis en train d'être complaiſant, profitez-en. Vous ſeriez tous deux bien ſots, ſi je vous prenois au mot ; partez.

Cette ſaillie nous mit de bonne humeur ; nous obéîmes, & le bonheur nous ſuivit. Notre enchantement dura pluſieurs jours, nous ne pouvions nous ſéparer Silvie & moi. Nous n'étions jamais mieux que lorſque nous étions ſeuls. S, Clair s'en apperçut : mes amis, nous dit-il, mes affaires me rappellent, je retourne à Paris, auſſi-bien vous me négligez. Je me rends juſtice, Silvie vaut mieux que moi, ajouta-t-il en me regardant, & ſe retournant vers Silvie, rien ne vous dédommageroit de la compagnie de Floricourt. J'en ſuis fort aiſe, je reviendrai dans un autre temps, où vous aurez celui de me fêter. Je vous quitte dans le bon moment, vous n'êtes pas près de vous ennuyer. Jeu-

neſſe ! jeuneſſe ! vous me faites envier votre ſort. Ah ! Monſieur, lui répondis-je, c'eſt à vous que nous devons notre bonheur. Bon, bon, répondit-il ! Vous vous ſeriez fort bien paſſés de moi. Réjouiſſez-vous, nous nous reverrons. A propos, je vous avertis que vous avez une maiſon aſſez agréable à la ville prochaine ; quand l'hiver viendra, vous y ferez un tour, tout eſt prêt pour vous y recevoir. C'eſt un endroit gai, il y a de bonnes gens. Sans adieu. Il nous embraſſa & partit.

Nous vécûmes quelques mois dans cet état enchanteur de raviſſement & de tranſport, uniquement occupés l'un de l'autre ; nos jours s'écouloient délicieuſement ; rien n'égaloit mon bonheur ; le temps, ſans le détruire, en altéra inſenſiblement la pureté. Une plus grande habitude, une familiarité plus étroite me firent remarquer dans Silvie quelques momens de caprice & d'humeur. Je m'en affligeai, ſans ceſſer de l'adorer ; ils me rappelloient l'é-

galité conſtante de Julie ; elle me parut trop vive, trop emportée, trop occupée du plaiſir. Ces obſervations, qui m'avoient échappées dans la premiere ivreſſe, ou qui m'avoient flatté, m'inquiéterent quand elle fut un peu diſſipée.

De nouveaux ſujets de joie me firent bientôt oublier tout. Silvie m'apprit qu'elle ſe croyoit enceinte. J'allois ſentir la douceur d'être pere, je la goûtois d'avance, ce titre ſembloit augmenter mon amour. Je ne m'occupois que de cet enfant, de ſon ſort, du ſexe qu'il auroit. Les doutes de Silvie ſe tournerent en certitude, je fis part à St. Clair du nouveau bonheur qui m'arrivoit. Il m'écrivit promptement, m'exhorta aux plus grands ſoins pour la mere & pour l'enfant, avec une chaleur qui me réjouit. On eût dit qu'il y étoit plus intéreſſé que moi. Cinq mois après, ne ſe contentant pas d'apprendre des nouvelles par lettres, il prit la poſte pour juger par ſes yeux de la ſanté de Silvie.

Je

Je ne perds pas un moment, nous dit-il en arrivant, je ne vous quitte plus, j'y prends trop d'intérêt : voici mon petit-fils, je ſerai ſon parrain, il faut qu'il ſe porte bien, que tout reſpire ici ma ſatisfaction, qu'il naiſſe au milieu de la joie, qu'il y vive. Il renchérit encore ſur mes projets pour cet enfant ; il ne ceſſoit de nous en entretenir, il le prenoit dès l'inſtant de ſa naiſſance, le ſuivoit dans ſon éducation, régloit ſes études, ſes occupations, ſes amuſemens, le marioit enfin, lui voyoit naître un fils ; ſon imagination l'auroit tranſporté parmi tous ſes deſcendans, ſi des réflexions ſur ſon âge ne l'euſſent arrêté. Il eſt d mmage que je ſois ſi vieux, diſoit-il, je ne ferai que le voir ; il rejettoit ces idées lugubres pour ſe livrer à de plus agréables. Oh ça, dit-il un jour à Silvie, nouvelle mere, quand votre enfant ſera né, qu'en ferez-vous ? prendrez-vous une nourrice, je ne les aime pas, je vous le dis franchement. Il

faut être mere juſqu'au bout, & ne pas ſe borner à faire ſes enfans.

Je fus enchanté de la queſtion du Baron ; je n'oſois propoſer à Silvie de prendre le ſoin de nourrir elle-même ſon enfant : j'attendois ſa réponſe ; elle prit la main de St. Clair : ſi cela ne dépend que de moi, dit-elle avec attendriſſement, je ſerai à la fois mere & nourrice. Mais mon cher Floricourt, il faut que vous y conſentiez. Je craignois de vous en demander la permiſſion. Vous le craigniez, m'écriai-je, & ce deſſein étoit l'objet de tous mes deſirs ! Je n'aurois pas voulu l'exiger ; chere Silvie, vous allez au-devant de mes vœux. Voilà qui eſt bien, dit le Baron en frappant des mains, vous le voulez tous deux ; vous ne vous entendiez pas ; il falloit que je vinſſe pour vous faire voir que vous êtes d'accord.

La groſſeſſe avançoit cependant, j'en vis le terme. Silvie me donna un fils. Il eſt impoſſible d'exprimer ma

joie, ni la ſienne ; celle du Baron égaloit la nôtre. Nous fîmes des réjouiſſances ; mes vaſſaux partagerent la ſatisfaction de leur Seigneur. Le généreux St. Clair ſignala ſa bienfaiſance, il reſta encore deux mois avec nous. Il vouloit toujours voir cet enfant, il aſſiſtoit à tous les ſoins qu'en prenoient les femmes qu'on avoit chargées de le ſervir. Sans ceſſe il leur faiſoit des querelles, elles ne le ménageoient pas aſſez ; elles le couchoient maladroitement ; elles ſerroient trop fortement ſon maillot, ou ne lui laiſſoient pas aſſez de liberté ; elles n'avoient pas l'art de l'amuſer pour l'empêcher de crier ; c'étoit un bruit perpétuel, rien n'étoit plus plaiſant que de le voir aux priſes avec elles. Il le berçoit lui-même, il le prenoit quelquefois ſur ſes genoux, il le careſſoit, il nous l'apportoit, nous examinoit attentivement, trouvoit des reſſemblances que nous n'appercevions pas, & que lui ſeul découvroit. Ses affaires le rappelloient en vain à Paris,

il ne pouvoit s'éloigner de nous. Il fallut enfin s'y réſoudre, ce ne fut qu'avec regret.

En vérité, nous diſoit-il, il faut que je vous aime bien, je m'étonne moi-même ! Si j'ai tant de tendreſſe pour l'enfant de mes amis, combien en aurois-je eue pour les miens ? Je me veux du mal de n'en avoir pas, de n'avoir pas même ſongé que c'étoit un bonheur réel. Vieux garçons, vieux garçons, qu'il exiſte de privations pour vous, que de plaiſirs vous perdez ! Vous voilà réduits dans votre vieilleſſe à vivre ſeuls, environnés d'étrangers & de mercenaires, qui n'ont de ſoins & d'attentions que ceux qu'ils ſont forcés d'avoir & que vous payez ; au lieu que vos enfans auroient fait une ſociété d'amis tendres & reſpectueux, attachés à vous par des liens puiſſans, vous aimant, vous plaignant, vous ſoulageant, vous ſecourant. Le célibat eſt affreux ; il faut y avoir vécu & vieilli pour le ſentir.

Ce fut avec ces réflexions déchirantes, mais vraies, que M. de St. Clair reprit la route de Paris. Nous nous propoſions de demeurer à la campagne : mon fils tomba malade, & nous le menâmes dans la ville voiſine, où nous pouvions trouver des ſecours plus prochains & plus prompts. Silvie ſe vit obligée de lui donner une nourrice, il ſe rétablit.

Nous reçûmes du monde, nous rendîmes des viſites ; la ſociété, les bienſéances nous forcerent de nous répandre ; nous contraignîmes notre tendreſſe mutuelle, elle n'en fut pas moins vive : elle n'avoit eu juſqu'alors aucuns témoins, leur préſence nous apprit à la régler.

Après ſix mois écoulés dans la tranquillité, des affaires me ſurvinrent ; on me menaça d'un procès ſur quelques droits mal éclaircis de ma terre. Je les craignois, je demandai des arbitres à mon adverſaire, je promis de ſouſcrire à leur jugement, je l'invitai à s'y prê-

ter. Ces diſcuſſions m'occuperent, je fus moins aſſidu auprès de Silvie. Rempli de ces objets, je portai ſouvent de la diſtraction dans ſes bras, je devins ſombre, de mauvaiſe humeur. Mon caractere eſt tendre, facile à s'affecter. Les chagrins m'agitent & me dérangent. Je n'eus pas l'eſprit aſſez libre, pour céder aux caprices de Silvie, pour les ſupporter. Je parus quelquefois impatient; je l'étois dans des momens dangereux, elle s'aigriſſoit, nous avions journellement de petits différends, auxquels nous étions également ſenſibles: pour ſe venger, elle ſe répandoit davantage, elle me fuyoit, elle n'aimoit pas la ſociété, elle ſe puniſſoit la premiere, & j'étois aſſez injuſte pour lui croire alors le goût du monde & de la diſſipation; au lieu de revenir à moi-même, de ſonger à la ramener, je m'affligeois en ſecret, je ſongeois à Julie, je la regrettois.

Le procès que j'avois craint fut prévenu. Mon ame devoit être plus tran-

quille, elle ne le fut pas. Je m'éloignai de Silvie, j'oubliai qu'autrefois elle avoit rempli tous mes momens, je trouvai du vuide, je voulus le remplir par l'étude. Les petits ſoins, les attentions paroiſſoient épuiſés pour nous; nous nous aimions cependant, & par une biſarrerie inconcevable, nous vivions comme ſi nous n'avions que de l'indifférence. Je ne m'appeſantis ſur ces détails que parce qu'ils ont, pour ainſi dire, préparé l'événement le plus funeſte de ma vie, cauſé mes plus vives douleurs, verſé l'amertume ſur le ſort de Silvie & ſur le mien.

Dans ce temps de vertige & d'inquiétude, je reçus une lettre du Baron, il étoit très-malade & déſiroit me voir. Silvie à qui je fis part de cette lettre, me demanda ſur le champ ſi je ne comptois pas partir inceſſamment. C'étoit mon devoir, je le ſentois; mais cette queſtion me ſurprit, je ne m'y attendois pas; le ton avec lequel elle me l'avoit faite me révolta. Elle ſouhai-

toit donc mon départ, moi qui n'étois venu lui montrer la dépêche du Baron, que pour la preſſentir ſur cette néceſſité, & la préparer par degrés à mon abſence. Cette penſée me troubla ; mille fantômes ſe préſenterent à mon imagination, mon dépit les réaliſa. J'eus le petit orgueil de ſupprimer les reproches, & de lui dire d'un air indifférent & dégagé, que c'étoit mon deſſein, mais que j'avois regret de la quitter. Elle étoit dans un de ſes momens d'humeur, je travaillois à la redoubler, elle me répondit froidement : je vous ſuis obligée.

Je fus indigné, je ne repliquai plus, je mis auſſi-tôt ordre à mon voyage. Elle verſa des pleurs en me voyant éloigner, j'eus le malheur de croire qu'elle feignoit, & d'affecter de n'y pas paroître ſenſible.

Je ne puis me rappeller ces foibleſſes biſarres, ſans en gémir, ſans les regretter avec des larmes de ſang.

Je me fis conduire chez M. de St. Clair

en arrivant à Paris. Il étoit dans ſon lit, pâle, foible, dans le plus grand danger, environné de parens avides, qui dévoroient déjà ſa ſucceſſion. Ah! mon ami, me dit-il en m'appercevant, que vous venez à propos. Tous ces viſages, que vous voyez autour de moi, me chagrinent; il eſt affreux, qu'après m'avoir laiſſé tranquille pendant toute ma vie, ils viennent m'inquiéter à mon dernier moment. Vos politeſſes ſont trop tardives, continua-t-il en ſe tournant vers eux; il valoit mieux n'en point faire du tout, je n'aurois pas ſoupçonné des motifs intéreſſés, & peut-être me ſerois-je ſouvenu de vous: vous vous préſentez, à la bonne heure, mon teſtament eſt fait, vous prierez pour moi, ſi vous voulez, mais je ne paie point vos prieres. Si vous avez envie de porter mon deuil, ce ſera à vos frais; bon ſoir.

Il les renvoya de cette maniere, confus, humiliés. Il avoit ſemblé m'attendre pour m'en rendre le témoin. J'em-

ployai tous les moyens imaginables pour l'adoucir. Vous vous moquez, me répondit-il, je ne leur dois rien, mon bien eſt à moi. J'ai fait fortune dans le commerce aux Indes, j'étois cadet, perſonne ne m'a aidé. On m'a renoncé quand on a ſu l'état auquel je me livrois; on a cru que je déshonorois mon ſang. Aujourd'hui que je ſuis mourant, on veut jouir du fruit de mes travaux. Je ne ſerai plus; on rougiſſoit de moi, on ne rougira point de profiter des richeſſes que j'ai acquiſes: ne me parlez plus de ces gens-là, je veux les punir, leur donner une leçon, ils en ont beſoin.

Il fit venir des Notaires, & leur dicta ſes dernieres volontés; il voulut qu'ils les écriviſſent exactement d'après ſes termes & ſes expreſſions, ſe moquant de leurs formules ordinaires. On y trouvoit l'ame d'un honnête homme, mais d'un honnête homme ulcéré contre ſes parens, déteſtant leur conduite. Il m'inſtituoit ſon légataire univerſel, & fai-

ſoit quelques legs charitables. Je le forçai de changer mon article, j'obtins de lui que je ne ſerois que ſon exécuteur teſtamentaire avec un ſimple legs. Il laiſſa ſubſiſter ſon teſtament tel qu'il étoit ; il ajouta ſimplement au bas, que c'étoit à ma ſollicitation qu'il abandonnoit tous ſes biens à ſes parens, ne réſervant qu'une ſomme conſidérable dont il me faiſoit préſent.

Il languit encore pendant quelques jours, ſouffrant des douleurs aiguës, mais conſervant au milieu des tourmens ſa franchiſe & ſa gaieté. Il expira enfin dans mes bras, en me recommandant mon fils, & ſe plaignant amérement de ce que je n'avois pas voulu qu'il fût ſon héritier.

Je le regrettai ſincérement : je me hâtai de terminer les fonctions dont il m'avoit chargé ; j'aſſemblai ſes parens pour leur lire ſes dernieres volontés, ils ne vinrent qu'avec répugnance, parce qu'ils ne comptoient ſur rien. Ils furent agréablement ſurpris, ils me

forcerent même, en reconnoiſſance de mon procédé, d'accepter un préſent conſidérable, indépendamment du legs que mon ami m'avoit laiſſé.

Débarraſſé de ces ſoins, je me diſpoſai à revenir chez moi : de nouveaux malheurs m'y attendoient, je ne me les rappelle qu'avec frémiſſement.

J'avois reçu quelquefois des nouvelles de Silvie. Je lui avois donné des miennes ; nos lettres ne s'étoient point reſſenties de la froideur avec laquelle nous nous étions quittés. Nous nous déſirions l'un & l'autre. Je l'avois inſtruite du jour de mon départ & de celui de mon arrivée. Je lui avois marqué que je deſcendrois à ma terre. J'étois parti, plein d'empreſſement, j'allois la revoir & l'embraſſer. Mon cœur ſembloit s'étendre à meſure que j'avançois. Les chevaux ne ſecondoient pas mon impatience.

Enfin, me diſois-je, je vais retrouver Silvie, je n'ai pas ceſſé de l'adorer. Je ſuis certain de ſa tendreſſe. Ces caprices,

prices, ces humeurs, ces brouilleries, qui ont jetté des nuages ſur notre félicité, ſont des miſeres auxquelles je ne devrois pas ſonger. Je ſuis auſſi coupable qu'elle. Qui n'a pas ſes inégalités ? J'ai les miennes. Dois-je prétendre qu'elle ſoit plus parfaite que moi, qu'elle ſouffre tout, qu'elle me ſupporte ſans ceſſe, tandis que je ne ferai rien de mon côté ? Les procédés ne doivent-ils pas être égaux ? Nos obligations ſont les mêmes, & je dois ſans doute l'exemple. Veillons ſur moi-même, oppoſons l'égalité à ſes inégalités, la douceur à ſes aigreurs, & par ma tendreſſe enchériſſons ſur la ſienne.

Je me formois un plan de vie qui me réjouiſſoit, qui me ſatisfaiſoit ; j'en étois tranſporté. J'arrive en m'en entretenant : tout eſt tranquille chez moi. Quelques domeſtiques ſe préſentent, mon nom ſe répete à grands cris, Silvie a dû l'entendre, je ne la vois point paroître. Je la demande, elle n'eſt point venue dans ma terre. Elle étoit cepen-

dant prévenue ; j'oublie mes projets, mes nouveaux principes. Quelle indifférence eſt la ſienne, ne puis-je m'empêcher de dire en moi-même ? Après trois mois d'abſence ! .... Les empreſſemens ſont-ils tous de mon côté ? Je demande à mes gens s'ils ont de ſes nouvelles : ils m'apprennent que ſon deſſein avoit été de venir m'attendre, qu'une indiſpoſition l'avoit retenue.

Je me condamne alors, je m'accuſe de n'avoir pas rendu juſtice à Silvie, ſon indiſpoſition m'alarme. Je remonte dans ma chaiſe, je cours à la ville, craignant toujours qu'elle ne ſoit très-mal, & que l'on ne me l'ait déguiſé. Je deſcends chez moi, je m'informe avec inquiétude de l'état de Silvie : elle va mieux, me répond-t-on ; hier elle avoit une migraine qui a duré toute la matinée. Cet après-midi, des Dames ſont venues la voir, elles ont eſſayé de la diſtraire, l'ont engagée à s'habiller, à paſſer la ſoirée avec elles dans une maiſon où elles doivent ſouper enſemble.

Ce récit me tranquilliſa ſur ſa ſanté, mais ma ſenſibilité m'y fit trouver d'autres peines. Silvie n'étoit pas aſſez malade pour qu'elle ne pût me venir joindre ; elle a préféré une partie de plaiſir à me voir. Où eſt le temps où Silvie mettoit ſon bonheur à vivre ſeule avec moi, à n'être occupée que de moi ? Eſt-il donc paſſé ſans retour ? ne le verrai-je plus renaître ? O Silvie ! .... O Julie ! .... ſans ceſſe je revenois à ce parallele.

Profondément affligé, mais craignant qu'on ne s'en apperçût, je dis que je ne me portois pas bien, que j'avois beſoin de repos, & je m'enfermai dans mon appartement, livré à de triſtes réflexions, occupé de ce qui pouvoit les nourrir, & rejettant toutes les idées qui pouvoient excuſer Silvie & me conſoler. Il n'y avoit dans cette conduite que de la légéreté, de la foibleſſe de caractere qui ne ſavoit pas réſiſter, & qui ſe laiſſoit entraîner par les circonſtances.

Je reſtai toute la nuit dans cette agitation. Silvie rentra fort tard, elle fut ſurpriſe de mon arrivée ; la précipitation avec laquelle j'avois accouru en apprenant qu'elle étoit indiſpoſée, la toucha.

Le lendemain je me levai de bonne heure : Silvie dormoit ſans ſonger à moi ; il étoit naturel qu'elle réparât le temps qu'elle avoit véillé, je ne voulus point penſer cela. La paſſion eſt exigeante, la mienne l'étoit trop.

J'allai voir mon épouſe à ſon lever : que je la trouvai belle ! Que l'air de langueur qu'elle avoit m'intéreſſa ! Je ceſſai de penſer qu'elle étoit coupable, je ſentis ſeulement que je l'adorois. Elle me fit quelques excuſes que je n'écoutai point, & que j'interrompis par mes careſſes : elle les ſuſpendit bientôt pour m'accabler des ſiennes. Nous goutâmes un bonheur pur pendant quelque temps, je m'en applaudiſſois, je me propoſois de le rendre durable. Un nouveau caprice vint l'altérer, j'oubliai mes réſo-

lutions ; mes peines paſſées ſe repréſenterent à mon ſouvenir, je redevins ſombre, & dans cet état je ne fus plus ſupportable. La froideur ſe mêla inſenſiblement à mes careſſes, Silvie en parut peu touchée, & cela ſervit à la redoubler. Je fis différens voyages à ma terre, l'humeur étoit devenue mon état dominant.

Un matin étant à la campagne, où Silvie étoit auſſi, voulant profiter de la fraicheur, & jouir du ſpectacle de l'Aurore naiſſante, j'étois ſorti ; je vis un inconnu qui s'échappoit d'une galerie qui communiquoit à l'appartement de mon épouſe. Je crus d'abord que c'étoit un de mes gens ; mais la précipitation avec laquelle je le vis fuir & ſe dérober à ma vue, ne me permit pas de douter que ce ne fût un étranger. Mille penſées funeſtes ſe préſenterent à mon eſprit, je m'enfonçai dans le parc pour m'y livrer entiérement. Mon ame rejetta d'abord tout ce que j'imaginai d'effrayant. Je comptois ſur

Silvie, je parvins a me tranquilliſer.

Trois jours après je reçus une lettre anonyme. On m'apprenoit que la conduite de ma femme révoltoit mes amis; que ſes déſordres autrefois ſecrets alloient bientôt être publics, que je devois me hâter de prendre des meſures.

Je mépriſai cet avis, cependant il me déchira le cœur. Veut-on m'affliger, me diſois-je? Silvie, par quelque inconſéquence, a-t-elle donné lieu à de ſemblables ſoupçons? Faux ou fondés, ils ſont toujours un malheur.

Je réfléchis ſur ſon caractere; je me rappellai avec inquiétude les obſervations que j'avois faites. Elle avoit l'eſprit d'une ſenſibilité extraordinaire, beaucoup de goût pour le plaiſir, elle aimoit la molleſſe; je craignis que la perſévérance d'un amant n'obtînt des droits ſur elle; la maniere dont nous vivions ne devoit pas me raſſurer. Cependant nous étions toujours unis, nos appartemens n'étoient point ſéparés. Mon ame n'appercevoit que de la con-

fuſion. Pluſieurs avis auſſi déchirans redoublerent ma douleur & mon trouble ; ils préparoient mon cœur à l'événement funeſte qui devoit y mettre le comble.

Un ſoir Silvie me parut plus triſte, plus abattue ; elle ſe plaignoit, ſe ſentoit mal ; je l'exhortai à ſe retirer de bonne heure : elle m'avoit à peine laiſſé ſeul ; je liſois en attendant l'heure ordinaire à laquelle j'avois coutume de chercher le repos, lorſqu'il arrive un homme chez moi : il m'aſſure qu'il eſt envoyé par un de mes amis, qui l'a chargé de m'apporter un billet avec la plus grande diligence. Je le lis, on me prioit de vouloir bien me rendre ſur l'heure à la ville, qu'il s'agiſſoit d'une affaire importante qui me regardoit, qu'il étoit eſſentiel de terminer la même nuit, que ce ſeroit l'ouvrage d'une heure ; qu'on ne pouvoit la renvoyer, parce qu'on partoit avec le jour pour Paris : on me conjuroit de ne pas tarder, que M. de M... m'attendoit avec impatience.

Je ne ſavois que penſer de ce meſſage. M. de M.... étoit un homme ſage & réfléchi, qui s'intéreſſoit à moi : puiſqu'il me faiſoit écrire ainſi, il falloit que la choſe fût réellement de conſéquence : je ne balançai point, c'étoit un voyage de deux heures pour aller, je me mis en route avec quelqu'un de mes gens. J'arrive chez M. de M..... On n'entend aucun mouvement dans ſa maiſon. Je fais long-temps du bruit à la porte, un domeſtique me répond enfin. Je lui demande M. de M... qui vient de m'écrire qu'il m'attend. On m'apprend que, depuis trois jours, il eſt dans une de ſes terres. Que ſignifie donc cet exprès ? Eſt-ce une piece qu'on a prétendu me jouer ? Agité d'un trouble ſecret que je ne puis définir, je retourne chez moi, je preſſe mon cheval, l'aurore alloit paroître, l'obſcurité ſe diſſipoit, mes regards errans de tous côtés pouvoient diſtinguer les objets, ils decouvroient déjà mon château : j'apperçois dans l'éloignement un

homme qui montoit à cheval, & s'éloignoit à toute bride. Sa vue me cauſa une eſpece de frémiſſement, je ne ſongeai point à le ſuivre. Je deſcends chez moi ; pour ne point réveiller Silvie, je paſſe dans une piece voiſine de la ſienne, je cherchois à être ſeul, je voulois réfléchir ſur les différens ſentimens que j'éprouvois.

Du bruit que j'entends dans l'appartement de mon épouſe, m'attire auprès d'elle. Je la trouve aſſiſe ſur ſon lit, dans le plus grand déſordre, elle pouſſe un cri dès qu'elle m'apperçoit, reſte interdite, éperdue, & preſque ſans connoiſſance. Je m'empreſſe à la ſecourir, elle repouſſe mes ſoins avec effroi, verſe des pleurs, me prie de la laiſſer tranquille, me conjure de m'éloigner. Je ſens que ma préſence lui peſe, la gêne, la fatigue : je la quitte, je tombe dans l'accablement, je penſe à tout ce qui vient de m'arriver : je me demande d'où naît ce faux meſſage de la part de M. de M.... ? Qu'eſt-ce que cet

homme que j'ai vu partir avec tant de viteſſe. Quelle eſt la cauſe de l'état de Silvie ? Pourquoi pâlit-elle, frémit-elle ? Pourquoi me rejette-t-elle de ſes bras ? Juſte Ciel ! ſerois-je haï ? .... ne m'aimeroit-on plus ? .... me trahiroit-on ? ſerois-je réſervé au malheur, à l'opprobre ?

Des mouvemens confus de jalouſie, dont je me déguiſois la ſource, remplirent mon cœur, je fus en proie à ces déchiremens pendant toute la journée. Quelle ſituation ! Tout ſe réuniſſoit pour en accroître l'horreur. Silvie ne parut point à dîner ni à ſouper. Quand je m'informois d'elle, on répondoit qu'elle étoit enfermée, qu'elle ordonnoit qu'on la laiſsât ſeule.

Je me rendis dans mon appartement : la nuit que j'avois paſſée, les fatigues d'eſprit que j'avois eſſuyées pendant la journée, m'avoient accablé. La douleur, quand elle eſt vive, déchire d'abord, elle finit par appéſantir. Mes réflexions multipliées ſe confondirent,

tous les objets diſparurent de devant mes yeux, je me trouvai dans une ſorte d'engourdiſſement, incapable à la fois de penſer & d'agir. Un ſommeil profond ſuccéda. La nature épuiſée ſembloit chercher à ſe réparer, à ſe préparer à de nouvelles peines, à faire proviſions de forces pour les ſupporter. Mon ſommeil ordinairement léger, interrompu par l'inquiétude qui m'étoit naturelle, ne fut point troublé. Je ne me réveillai que très-tard le lendemain, je fus long-temps ſans me retrouver, ſans me rappeller la foule des idées qui m'avoient occupé. Les reſſorts de mon ame ſembloient s'être rompus, je reſtai dans cet état de non-exiſtence pendant une heure entiere, comme un homme qui ne dort plus, & qui ne veille point encore. Je ne revins à moi que par le développement de quelques-unes de mes idées, qui ceſſerent d'être ſi confuſes. Un ſoupir ſembla décharger mon cœur d'un poids qui l'oppreſſoit, mes larmes coulerent ſans être

déterminées par aucun objet particulier. Je ne me ranimai, pour ainſi dire, que par degrés, je ſentis que j'étois infortuné, je m'affligeai davantage.

Je n'avois pas vu Silvie depuis la matinée du jour précédent, je ne voulois pas la voir avant d'avoir débrouillé mes craintes, mes ſentimens : je déſirai ſeulement de ſavoir de ſes nouvelles : je ſonne, un domeſtique accourt. Comment ſe porte Madame, lui demandai-je ? Il l'ignoroit, Silvie avoit défendu qu'on entrât chez elle qu'elle n'eût appellé. Elle avoit ſoupé légérement la veille, & s'étoit enſuite renfermée.

Je renvoyai le domeſtique. D'où naît donc, m'écriai-je, ce trouble de Silvie, ſon goût pour la ſolitude, ſa crainte de me voir ? Ciel ! Elle eſt peut-être coupable ! Elle redoute ma préſence, mes regards ſont un reproche que ſa conſcience lui rend plus terrible. La perfide ! .... L'ingrate ! .... Et je l'adorois, & je me ſerois ſacrifié pour elle ! J'avois été plus occupé de ſon bonheur que du mien. Ma

Ma jalouſie réaliſoit tous les ſujets de crainte que m'offroit mon imagination, je la nourriſſois, en rappellant les lettres anomines que j'avois reçues, en peſant toutes les circonſtances de la conduite de Silvie, en les enviſageant ſous le jour le plus cruel. O Madame de Vareuil, diſois-je alors, vous voyez l'état horrible où je ſuis, vous ſeriez-vous attendue que Silvie ſeroit infidele!

Cette journée fut auſſi terrible pour moi que la précédente, je fus ſans ceſſe dans un déſordre affreux, incertain dans mes penſées, juſtifiant Silvie, l'accuſant tour-a-tour. Enfin la nuit s'approcha, Je réſolus d'avoir un éclairciſſement, je le redoutois, je ne croyois pas qu'il pût me ſatisfaire, mais j'adorois Silvie, ſon aveu, ſes remords m'euſſent conten é. Je revins au château dans ce deſſein, je la demandai, elle n'avoit point paru, point ſonné: j'oubliai mon projet, je ne ſongeai qu'à ma triſteſſe, à ſon indifférence qui lui faiſoit paſſer les jours ſans me voir,

ſans s'informer de moi, ſans penſer peut-être à moi. Je ne pus dormir de cette nuit, ſur la fin je m'aſſoupis, j'eus un ſonge affreux.

Je crus voir Silvie arrachée de mes bras par un fantôme hideux. Je crus voir ce fantôme revenir ſans elle, me menacer, m'inſulter, rire de ma fureur. Je m'élance ſur lui, je lui porte mille coups d'épée, il chancelle, il tombe & s'évanouit en prononçant quelques mots, quelques gémiſſemens qui me pénetrent & m'éveillent.

Le jour paroiſſoit, je me leve effrayé, mouillé de ſueur. Mon ame eſt plongée dans une ſorte de terreur que je veux en vain bannir, que tout accroît, que chaque inſtant rend plus accablante. Le ſoleil ſe couche ſans que je m'en apperçoive, tant ce ſentiment profond m'occupe. Le ſoir arrive, Silvie n'a point encore ſonné, perſonne n'eſt entré chez elle, mes gens ſont inquiets, ils m'inquiétent moi-même : je leur reproche leur imprudente obéiſſance, je

m'alarme, je m'élance vers l'appartement de mon épouſe; elle eſt peut-être mal, elle a beſoin de ſecours : il eſt fermé ; je frappe, elle ne répond point. Je fais ſauter la porte. J'entre, j'appelle Silvie..... point de Silvie : je la cherche de tous côtés, elle ne ſe trouve pas. Mes gens ne l'ont point vue ſortir, je les envoie dans le jardin, je leur ordonne de parcourir le parc, la campagne, je reſte ſeul : il manque quelques-unes des hardes dont elle a coutume de ſe ſervir : je vois ſon ſécretaire ouvert, je m'en approche, j'y trouve une lettre avec cette adreſſe : *pour M. de Floricourt.* Je reconnois ſa main, je la prends avec précipitation ; je lis..... elle ne contenoit que ce peu de mots.

Je ne ſuis plus digne de vous.... un attentat affreux... mais je dois l'enſevelir.... Criminelle envers mon époux, excuſable aux yeux de la Juſtice divine, innocente au fond de mon cœur d'un

forfait que je n'ai point partagé, je pars... vous ne me verrez plus.... je fus coupable de quelques caprices qui vous chagrinerent ; vous allez être délivré de moi. Vous me regretterez peu ; votre froideur m'aſſure que votre tendreſſe eſt éteinte... cette idée me déſole... mais je n'ai plus de droits pour la rappeller.

Je ne pus réſiſter à ce dernier trait, mes infortunes étoient conſommées ; je tombai dans un évanouiſſement qui dura très-long-temps : je ne repris la connoiſſance que pour me pénétrer davantage de mes peines. Leur ſouvenir m'accable encore, & j'ai beſoin de me recueillir pour en peindre la ſuite.

Je ne puis jamais ſonger ſans frémir à l'état où je me trouvai à la lecture de cette lettre : Silvie eſt partie.... elle m'a quitté, elle ne veut plus me revoir, elle rougit, elle s'accuſe elle-même.... elle eſt donc coupable ! .... La réſolution m'abandonna. Mon ame affaiſſée ſous le poids de ſes maux étoit in-

capable de raiſonnement, de conſolation, de repos : je quittois le lit où l'on vouloit me forcer de reſter : je marchois à grands pas, je m'arrêtois par intervalle, je pouſſois des cris, je m'agitois comme un furieux. Je courus à mon épée dans le deſſein de la plonger dans mon cœur ; mes domeſtiques prévinrent l'effet de ce tranſport, ils écarterent de moi toutes les armes qui pouvoient me nuire.

Je fus trois jours dans cet état de démence & de déſeſpoir, déteſtant mon exiſtence, me répandant en plaintes, accuſant le Ciel, maudiſſant l'inſtant où j'avois connu Silvie, où je l'avois aimée.

Madame de Vareuil, m'écriois-je, voilà cette fille que vous adoriez, pour laquelle vous avez eu tant d'inquiétudes, que vous aviez élevée avec tant de ſoin ! Vous vous flattiez que ſon cœur ſeroit la récompenſe de mes foibles ſervices. Récompenſe affreuſe, dont je ſuis la victime, & qui me couvre d'in-

famie ! Que vous êtes heureuſe ! Vous n'êtes plus , elle eût empoiſonné vos jours , elle les eût terminés. O vertueuſe Julie , ajoutois-je ! Ame formée pour l'amour & pour la vertu ! Regarde du haut des Cieux l'homme que tu as chéri ; il eſt puni d'avoir livré ſon cœur à une autre paſſion que celle que tu lui avois inſpirée. Il n'étoit pas né pour être heureux , il ne pouvoit l'être qu'avec toi , rien n'eût altéré ſa tranquillité. Tu étois accoutumée à te contraindre , à régler tes actions ſur les vœux de ceux dont tu dépendois ; ton égalité , ta douceur auroient fait ma félicité.

Tels étoient les diſcours qui m'échappoient , les idées dont j'étois occupé. Je paſſois les journées entieres à m'affliger , à me plaindre. Les nuits ajoutoient à l'horreur de ma ſituation ; dans le temps où le ſommeil triomphoit de mes chagrins , & verſoit ſes pavots ſur mes yeux appeſantis , des images lugubres, des fantômes effrayans,

des ſonges funebres venoient encore me troubler & m'arracher au repos.

Je voyois Julie me reprocher en pleurant que je l'avois abandonnée ; je la voyois enſuite attendrie ſur mon ſort, ſe jetter dans mes bras, eſſuyer mes larmes, me conſoler, me dire tendrement : tu pleures, Floricourt, & je ſuis auprès de toi ! Silvie paroiſſoit d'un autre côté, ſes yeux étincelloient de fureur, ils ſe fixoient ſur ſa rivale & ſur moi ; elle menaçoit Julie d'un poignard, & l'enfonçoit dans mon ſein.

Je me réveillois avec effroi ; j'étois ſi vivement affecté, que j'étendois mes bras de toutes parts pour chercher Julie & Silvie. Ce trouble, & ces violens accès de déſeſpoir m'agiterent pendant deux mois. Ma douleur alors ceſſa de ſe répandre : je la renfermai dans mon cœur, je la contraignis ; elle en fut plus durable. Tout ce qui m'environnoit ne frappoit plus mes ſens : je n'en avois que pour ſouffrir ; j'écoutois ſans entendre, je ne voyois rien que mes peines. Elles

abſorboient toutes mes facultés, tout mon être : je m'en pénétrois.

Pourquoi ſuis-je né, me demandois-je quelquefois ? Pourquoi vis-je encore ? A quel ſort ai-je été deſtiné ? Le fer, ſous lequel tomba mon pere, me fit perdre en même-temps ma mere infortunée : j'étois alors au berceau. Je fus élevé par un oncle tendre, qui ne reſpiroit que pour moi, & dans le ſein duquel j'ai porté l'amertume : une paſſion ardente empoiſonna mes premiers ans : Julie, Julie en a été la victime : c'eſt moi qui l'ai conduite au tombeau. Tout ce qui me fut cher a connu les tourmens. Quels ſont ceux qui ont accablé la vieilleſſe de M. de Merville ! Madame Vareuil a paſſé par les épreuves les plus terribles : ſon époux a vécu dans les ſupplices ; ſa fille devoit faire mon bonheur..... Ah ! il n'eſt nulle part ; il ne faut pas le chercher ſur la terre : les êtres qui l'habitent ſont tous malheureux ou méchans. La vie eſt un état affreux, la non-exiſtence eſt préférable. Je vois de tous côtés l'hu-

manité flétrie par des erreurs ou par des crimes, dont elle eſt tour-à-tour l'auteur & la victime. Qu'eſt-ce que l'homme ? Végeter pendant quelques années, ſouffrir ou faire ſouffrir ſon ſemblable, & mourir enſuite, tel eſt ſon deſtin ; il doit le remplir juſqu'au bout : le moyen de le changer n'eſt pas en ſa puiſſance.... Que dis-je ? Il en eſt un, dont il eſt toujours le maître. Il n'a pas dépendu de nous de ne point naître : nous aurions préféré le néant ; la mort eſt en notre pouvoir. La nature compatiſſante ſemble avoir laiſſé du moins cette reſſource à l'être que le poids de ſes infortunes accable.

Cette idée, née de ma ſituation, en augmentoit le ſombre, & ce ſombre me conſoloit. Il m'offroit une eſpéce de plaiſir ; le ſeul que je pouvois goûter, que je goûtois réellement. A meſure que mes réflexions prenoient cette tournure, je me ſentois plus tranquille : les bleſſures de mon cœur ſembloient ſe fermer. Ah ! m'écriai-je, en m'appercevant de ce cal-

me, j'entrevois le port ; il eſt dans le trépas, c'eſt l'unique aſyle qui me reſte, c'eſt celui des affligés... c'eſt le mien. La nature n'y répugue point ; elle m'invite à prendre ce parti. Tous ceux qui le condamnent ſont heureux. Dans le ſein des plaiſirs, au milieu de l'abondance & du repos, il leur eſt aiſé de dire qu'il eſt plus grand de ſupporter ſes malheurs ; s'ils en étoient accablés, ils ceſſeroient de raiſonner ainſi ; ils penſeroient comme moi ; ils enviſageroient la mort comme un ſommeil paiſible, où nous courons à chaque inſtant, dont chacun de nos pas nous approche : ou plutôt ou plus tard, il faut y venir. Eh qui nous empêche de marcher au-devant d'elle, d'abréger l'intervalle qui nous en ſépare, de précipiter un moment qui doit bientôt arriver ? Serions-nous ſages de nous oppoſer à notre bonheur ?... Et quand le tombeau nous l'offre..... Qui m'arrête ?

Enfoncé dans ces réflexions, je conçus le projet de mourir : je brûlois de

l'exécuter ; mon impatience ne me permit pas des retards, je volai chez moi, j'entrai dans mon appartement, je pris mon épée ; je redeſcendis dans le jardin, & je m'élançai vers un endroit ſolitaire de mon parc, que j'avois choiſi pour ce deſſein.

Enfin je vais trouver le repos, me diſois-je ; je vais ceſſer de ſouffrir, briſer les liens qui m'enchaînent à l'infortune. Rien ne m'attache à la vie : je dois la déteſter ; tout ce qui pouvoit m'aider à la ſupporter n'exiſte plus.

J'arrive à ce mot dans le lieu où j'ai réſolu de périr. Je tire mon épée, j'appuye la poignée ſur la terre ; j'en examine la pointe avec une ſecrette ſatisfaction : j'allois m'en ſervir.... un cri frappe mon oreille ; mon premier mouvement eſt de tourner la tête, mon épée tombe : je vois une femme. Ah, ciel, m'écriai-je ! On vient ſans doute me troubler encore, empêcher l'effet de ma réſolution. J'embraſſe, je ramaſſe l'épée, je me preſſe pour l'arranger : hâtons-nous,

me diſois-je, profitons des momens, qu'attendre?... N'ai-je pas tout perdu?... Oui, tout... J'allois me précipiter, mes regards égarés ſe portent machinalement ſur cette femme qui accouroit; c'étoit la nourrice de mon fils: elle le tenoit dans ſes bras: il me tendoit ſes mains, il bégayoit le nom de pere. Mes yeux obſcurcis s'éclairciſſent; mon ame s'attendrit: un ſoupir m'échappe, ma main quitte encore le fer, j'oublie mes pertes, je vole à mon fils... Tu me reſtes encore, m'écriai-je en l'embraſſant avec tendreſſe, avec frémiſſement, & le baignant de mes larmes. Tu reſpires, je tiens à la vie, je me dois à toi, la nature m'en fait un devoir: y manquer ſeroit un crime. Quel étoit mon égarement!... Enfant cher à mon cœur! Tu n'as plus de mere..... Elle me fuit, elle t'abandonne... je voulois t'abandonner auſſi! Que ſerois-tu devenu? Qui t'auroit tenu lieu de tes parens? Je tois te rendre ton pere, te ſervir de mere.... Tu n'en a plus.

Je

Je ſemblois me réveiller d'un aſſoupiſſement profond : j'étois ému, j'étois confondu, j'étois comme un homme qui ſort du ſommeil de la mort. C'étoit le premier inſtant depuis l'éloignement de mon épouſe, où mon fils frappoit mes regards, où mon attention tomboit ſur lui. Je frémis du projet que j'avois médité : je me défiai de moi ; je regardai, plein d'effroi, le fer auprès duquel j'étois encore. Je pris mon enfant dans mes bras ; je l'emportai loin du parc : je voulois l'écarter du lieu où j'avois été ſur le point de le plonger dans l'infortune pour terminer la mienne.

Dans quelques années, il falloit ſonger à ſon éducation ; combien de ſoins ne lui devois-je pas ! Je ſentis le bonheur d'être pere ; il me dédommagea des malheurs que j'eſſuyois comme époux. Mes réflexions changerent d'objets. La nature libérale diſpenſe les biens & les maux, ſa main juſte les balance, elle met entr'eux une compenſation égale,

avec laquelle on peut toujours être heureux. La préſence de mon fils, ſes careſſes naïves calmerent pour un moment la violence de mes chagrins, elles adoucirent l'amertume où me jettoit le ſouvenir de Silvie. Je le ſerrois dans mes bras. Je lui diſois : tu dois me tenir lieu d'elle, tu dois me tenir lieu de tout. O mon fils, tu m'impoſes la néceſſité de vivre, rends la fin de mes jours tranquille, je vais travailler à la félicité des tiens.

Telle fut ma ſituation pendant quelque temps. Je ceſſai de chercher la ſociété, je m'enfonçai dans la ſolitude, livré à la contemplation de mes peines, gémiſſant ſeul & ſans contrainte, & ne goûtant que de triſtes plaiſirs.

Mes voiſins, mes connoiſſances, que je fuyois, rioient de l'humeur ſombre qui me dominoit, & de la maniere farouche dont je vivois : ils en connoiſſoient la cauſe, ils ſavoient comment j'avois perdu mon épouſe ; ils s'égayoient quelquefois ſur mon compte, & met-

toient mon nom ſur la liſte des maris outragés. Tels ſont les hommes, les peines d'autrui ne les touchent point, ils ſe plaiſent à en faire l'objet éternel de leurs plaiſanteries ; ils ignorent ce que c'eſt que de les plaindre. A mes autres foibleſſes je joignis celle d'être ſenſible à leurs bons mots. Je réſolus de quitter ma maiſon, où la curioſité attiroit ſans ceſſe des êtres barbares, avides de voir un infortuné. Le ſéjour de ma terre me déplut, elle avoit été le témoin de mon bonheur & de mes tourmens ; tout ce que j'y voyois me les retraçoit, tout m'y accabloit, tout m'y déchiroit. Je voulus me retirer dans quelque province éloignée, où ma honte ſeroit inconnue.

La terre de Floricourt qui m'avoit vu naître, ſortie de ma famille à la mort de mon pere, étoit alors en vente. Vilſon m'en apprit la nouvelle en m'exhortant à l'acheter. Je m'y déterminai facilement, je vendis celle que je tenois des bienfaits de St. Clair ; je

devins propriétaire du patrimoine de mes aïeux. Je m'y rendis auſſi-tôt, les embéliſſemens, les réparations que j'entrepris ne calmerent pas mes peines.

Mon fils cependant croiſſoit, il promettoit d'être bon, je perfectionnois ſon naturel. Sept années s'étoient écoulées, il touchoit à ſa dixieme, c'étoit le temps où les ſoins paternels ne pouvoient plus ſuffire, où l'on y devoit joindre ceux des maîtres. Je l'envoyai dans un College. Le trouble de mon eſprit ne me permettoit pas de diriger moi-même ſes études; je me ſéparai de lui, je reſtai ſeul, ſans que le temps eût affoibli les ſouvenirs cruels qui m'affligeoient.

Ma terre étoit dans la ſituation la plus riante, on y jouiſſoit d'un air pur, la vue y étoit par-tout ſatisfaite. D'un côté l'on découvroit une plaine immenſe & bien cultivée, bornée par l'horiſon, arroſée par des rivieres & des étangs, couverte de champs, de prairies & de bois, qui varioient le ſpectacle de la

nature, & le rendoient plus agréable. De l'autre s'élevoient des montagnes chargées de villages, de vignes & d'arbres de toute eſpece ; elles formoient un amphithéatre ſuperbe où les regards s'arrêtoient avec plaiſir.

Ces objets enchanteurs pour tout homme tranquille ne me faiſoient aucune impreſſion. Ils gliſſoient ſur moi, ils frappoient mes yeux ſans rien dire à mon ame. Je quittois ces lieux ſéduiſans pour me retirer dans les détours obſcurs & ſolitaires d'une forêt voiſine de mon parc, où je ne trouvois point de témoin importun, point de diſtraction, où je m'occupois de mon bonheur paſſé, où quelquefois je formois de vaines eſpérances pour l'avenir. Délire trompeur, enfant d'une imagination qui s'égare, vous ne me conſoliez que pour m'accabler davantage ! Que devois-je attendre ? Pouvois-je revoir Silvie, la recevoir ſi je la retrouvois, l'aimer ? Oubliois-je qu'elle étoit coupable ? Ne m'en avoit-elle pas fait

l'aveu dans la lettre où elle me diſoit un éternel adieu ? Ces réflexions cruelles ſuccédoient rapidement aux deſirs vagues de mon cœur, qui regrettoit Silvie, qui la ſentoit néceſſaire à ſon exiſtence.

C'en eſt donc fait, me diſois-je, il ne me reſte plus d'eſpoir, les ſouhaits même, les vœux me ſont interdits. L'amour trahi, l'honneur irrité m'impoſent des devoirs ; une barriere inſurmontable s'eſt élevée entre Silvie & moi. Rien ne peut réparer ſon infidélité, ſes remords ne ſauroient l'anéantir ; & quand ma foibleſſe attendrie par ſes regrets, me porteroit à lui pardonner, ce ſouvenir déchirant ne ſortiroit pas de mon cœur, il me ſuivroit juſques dans ſes bras ; il empoiſonneroit tous les témoignages que je recevrois de ſa tendreſſe, il troubleroit ceux que je lui donnerois de la mienne. Oui, Silvie, au milieu de tes embraſſemens, au milieu de tes careſſes, je ſongerois toujours que tu les as prodigués à d'autres.

Un jour, rempli de ces funeſtes penſées, je m'étois enfoncé fort avant dans la forêt dont je faiſois ma promenade ordinaire, j'errois ſeul à travers ſes détours. Des arbres, qui comptoient pluſieurs âges, ſembloient monter juſqu'aux cieux, unir leurs branches, les entrelaſſer pour me former une ombre impénétrable au ſoleil. Tout y étoit ſombre, obſcur, & m'offroit je ne ſais quoi de triſte & de lugubre qui flattoit ma douleur, & entretenoit la noirceur de mon imagination; des frémiſſemens me ſaiſirent tout-à-coup. Il y a long-temps qu'on ne croit plus aux preſſentimens; cependant je ne craindrai pas de dire qu'il ne m'eſt preſque jamais arrivé de peines ni de joies, que quelques mouvemens ſecrets ne les aient annoncées à mon ame. Mon cœur éprouva toujours des reſſerremens ou des dilatations, à l'approche des grands événemens qui me ſont arrivés.

Je treſſaillis; à quoi me faut-il atten-

dre encore, m'écriai-je ? Des cris perçans ſe firent entendre, je tournai les yeux du côté d'où ils venoient ; j'apperçus à travers le bois une voiture qui couroit avec autant de rapidité que pouvoit le permettre l'inégalité du terrein. De nouveaux cris me frapperent, je m'avançai, j'avois par haſard mon fuſil avec moi. Je vis un carroſſe à ſix chevaux, dans lequel une femme éperdue ſe débattoit entre les bras d'un homme. Sentant qu'il m'eſt impoſſible de ſuivre à pied, je ne balance point, je tire un coup de fuſil ſur les chevaux, je renverſe un des deux qui ſont au timon, j'arrête ainſi la voiture. Le cocher & le poſtillon prennent la fuite ; l'homme qui accompagnoit la Dame, interdit & confondu, diſparoît. Je ne ſais comment il ſe déroba ; j'appris enſuite que, caché derriere des taillis épais, il m'obſerva ſans rien dire.

Je ne m'amuſai point à le pourſuivre, la jeune Dame exigeoit mes ſoins. O Monſieur, me cria-t-elle, êtes-vous

TAYLOR INST.

mon ſauveur ? N'ai-je rien à craindre de vous ? Partons, éloignons-nous, mettez-moi en ſureté. Profitons des inſtans que nous laiſſent les ſcélérats que vous avez diſperſés, ce ſont des valets, ils auront bientôt trouvé leur maître, il ne tardera pas à venir.... ſauvons-nous, ſauvez-moi, achevez votre ouvrage.

Elle s'étoit précipitée dans mes bras, je la conduiſis à mon château. Rien ne pouvoit diſſiper ſes craintes. Sans ceſſe elle tournoit la tête avec effroi, & hâtoit ſa marche. Je crois qu'on vient, diſoit-elle, je crois qu'il eſt ici, le monſtre ! .... l'indigne raviſſeur ! ..... Il m'arrache à tout ce que j'aime.... Que dira-t-il, quand il ne me verra plus ? Que penſera-t-il de moi ? .... Monſtre infâme ! .... Monſieur, ſommes-nous loin de votre demeure ? y trouverai-je du ſecours ? ſerez-vous aſſez fort pour me défendre ? ... Mon Dieu, marchons plus vîte.

Elle alloit à grands pas, on eût dit

qu'elle voloit, j'avois de la peine à la ſuivre. Nous arrivons enfin : elle avoit fait des efforts trop violens, elle ne pouvoit plus ſe ſoutenir, les forces lui manquerent. Je reſpire, dit-elle, je ne crains plus, mais je meurs. Elle tomba ſans ſentiment.

Je m'empreſſai de lui donner des ſoulagemens, je fis venir des femmes, on la déshabilla, on la mit au lit. J'envoyai chercher un Chirurgien. Je fis avertir la Juſtice du lieu, qui ſe rendit à l'endroit où j'avois laiſſé le carroſſe ; il n'y étoit plus ; on n'y trouva que le cheval que j'avois tué. On vint alors chez moi pour écrire ma dépoſition, & recevoir celle de la Dame, elle étoit encore évanouie. Le Chirurgien, qui étoit habile, épuiſa toutes les reſſources de l'art. Elle demeura huit heures dans cet état. Cet homme craignoit tout d'une ſi longue foibleſſe, il en étoit effrayé. L'épuiſement des forces de cette aimable perſonne le faiſoit trembler pour ſa vie.

A la neuvieme heure elle pouſſa un ſoupir, on redoubla de ſoins, on la veilla juſqu'au lendemain qu'elle reprit le ſentiment. Elle ouvrit les yeux, porta ſes regards effrayés de toutes parts. Où ſuis-je, dit-elle ? Eſt-ce le monſtre que je déteſte, qui m'a conduite ici. Elle tomba dans le délire, elle tint pluſieurs diſcours ſans ſuite, qui me firent comprendre qu'elle étoit mariée nouvellement, qu'elle adoroit ſon époux. Un tranſport violent la ſaiſit, elle voulut s'élancer par la fenêtre, on fut obligé de l'attacher. Sur le ſoir elle ſe calma ; le jour ſuivant le Chirurgien conçut des eſpérances, il défendit de la faire parler, il ſe contenta de lui dire où elle étoit, qu'auſſi-tôt qu'elle ſeroit rétablie, on la rameneroit dans les lieux où elle déſiroit d'être. Elle fut plus tranquille.

Raſſuré ſur ſa ſanté, je repris mes occupations accoutumées, je revins à mes promenades, me contentant de m'informer d'elle ſoir & matin. Cette

aventure ajoutoit à mes idées lugubres, je parcourois les lieux où je l'avois rencontrée ; je gémiſſois ſur les hommes qui me ſembloient preſque tous nés pour le malheur ou pour le crime.

Je fus tiré de ces méditations par un homme d'un certain âge qui m'aborda. Je ne me trompe point : c'eſt lui, s'écria-t-il, c'eſt Floricourt, je le trouverai ſans ceſſe ſur mon chemin. Que d'outrages j'ai à venger ! Le temps eſt venu..... Arrêtez Floricourt, ajouta-t-il, il y a long-temps que je vous cherche, nous ſommes ſeuls, rien ne peut vous dérober à mon courroux.

Cette rencontre, ces diſcours auxquels je ne m'attendois pas, m'étonnerent. Je ne connoiſſois point cet homme. Ne vous trompez-vous point, lui dis-je ? Eſt-ce bien moi contre qui vous vous irritez ? En quoi vous aurois-je offenſé ? C'eſt en te perçant le cœur que je te l'apprendrai, me répondit-il : treve de diſcours, l'épée à la main.

Il tire la ſienne & s'élance ſur moi, j'étois de ſang froid, la rage l'aveugloit ; je la détournai avec la main, je lui ſaiſis le bras. Ce n'eſt point la crainte, lui dis-je froidement, qui m'a fait différer : quand on a des torts avec moi, je les pardonne, & quand j'en ai, je les répare. Les tiens ſont irréparables, me répondit-il, & je ne puis t'imiter. Je ne le veux point ; c'eſt toi, barbare, qui m'as empêché de profiter de mes attentats ; c'eſt toi qui m'as arraché ces jours paſſés une femme que j'enlevois. Tu croyois peut-être éviter ma vengeance ; mais le domeſtique fidele que j'avois chargé de cet enlévement, caché dans cette forêt, t'a vu, t'a ſuivi, a ſu ta demeure, ne t'a point quitté, m'a appris le lieu de tes promenades ; depuis cinq jours je t'attends dans cet endroit écarté, où tu m'as outragé, où je veux te punir.

Vous me faites pitié, lui répondis-je. Homme aveugle, tu veux m'aſſaſſiner, & j'ai des droits à toute ta re-

connoiſſance ! J'ai prévenu la conſommation de votre attentat ; je vous ai épargné un crime & des remords. Vous en avez aſſez fait. L'étrangere eſt mourante, demain elle ne ſera peut-être plus. Vous ſerez la cauſe de ſon trépas. Si elle expire, reprit-il, mon rival ne s'applaudira pas du mauvais effet de mon entrepriſe, & je ſuis conſolé ; mais j'ai manqué la ſatisfaction que je m'étois promiſe, tu me l'as ôtée, cruel ! Je ne puis l'oublier, il faut que je t'immole. Et moi, lui repliquai-je, je te mépriſe trop pour répondre à ton appel, l'honneur me le défend. Tes ſentimens ſont d'un monſtre que j'abandonne à la juſtice divine, au défaut de l'humaine. Tu vois que tu ne m'effraies point, tu es entre mes mains, (je lui tenois toujours le bras qu'il faiſoit de vains efforts pour dégager.) Ecoute-moi ; je veux, ſi je puis, t'éclairer ſur toi-même, t'apprendre à rougir.

Ces propos ſont inutiles, répétoit-il, en écumant de rage, laiſſe mon bras,

ou profite de ton avantage, & perce-moi le ſein. Je ſuis ton plus mortel ennemi..... ſi tu me connoiſſois, je ne ſerois déjà plus.

Ces derniers mots m'émurent, je balançai cependant encore. Frappe, continua-t-il, j'ai porté le trouble & l'opprobre dans ta maiſon. J'ai ſouillé ton lit, j'ai déshonoré Silvie. Juſte ciel, m'écriai-je, emporté tout-à-coup hors de moi, traître, c'en eſt aſſez. Je dois te punir, mon reſſentiment eſt au comble, ſonge à te défendre.

Je le quitte auſſi-tôt, je tire mon épée, je l'attaque avec fureur, il me reçoit de même. Nous étions tous deux trop animés pour que le combat fût long ni incertain; je le frappai de deux coups mortels. Je le vis tomber à mes pieds, ma rage s'évanouit, il ne me reſta que de l'horreur.

Vous êtes vengé, me dit-il, la fortune eſt pour vous, je meurs. J'eſpere que les ſecours ne ſont pas encore inutiles, lui répondis-je en frémiſſant,

je vais vous aider. Je déchirai ſa chemiſe, je bandai ſes plaies, je le fis porter dans une maiſon voiſine. C'étoit celle du Curé du lieu.

Monſieur, lui dis-je, vous ſavez l'hiſtoire de la jeune Dame qui eſt malade chez moi, voilà le raviſſeur. Il n'a pu ſupporter que j'aie prévenu les horreurs qu'il méditoit; il vient de m'attaquer. La colere divine a choiſi mon bras, il eſt mourant, il a beſoin de vos ſoins; mais tous les forfaits de ce monſtre ne vous ſont pas connus. Il y a long-temps qu'il a plongé dans mon ſein le déſeſpoir qui le déchire. Ma vengeance n'eſt pas ſatisfaite .... je la ſacrifie. Qu'on appelle un Chirurgien.

Je fis venir celui qui étoit chez moi. Il examina le bleſſé. Il n'a plus beſoin, nous dit-il, que des ſecours de la religion; tous les efforts de l'art ſe réduiſent à lui rendre aſſez de connoiſſance pour lui permettre d'en profiter.

Le Curé ne l'abandonna point, il

s'empara de ſes derniers momens, il calma ſes tranſports furieux, l'exhorta à des remords néceſſaires, lui fit faire une confeſſion dont il frémit ; il exigea qu'il me demandât pardon, qu'il m'avouât tout ce dont il s'étoît rendu coupable envers moi.

On me fit appeller, je reſtai ſeul avec lui, curieux de l'entendre, & tremblant de ce qu'il avoit à dire.

Monſieur, me dit-il, ma carriere eſt finie, puiſſe ma mort expier ma vie ! pardonnez-moi les tourmens que je vous ai cauſés. Vous ne ſavez pas tous les torts que j'ai eus avec vous, & combien vous en avez punis. Vous ne me connoiſſez pas ; vous avez pu ſeulement entendre parler de moi. J'ai porté deux noms différens. Sous tous les deux je vous ai outragé. Celui de ma famille, le véritable eſt de Balme.

Ciel, m'écriai-je ! ſeroit-ce vous dont la main me priva de mon pere ? C'eſt moi, me répondit-il, vous étiez au berceau ; je vengeai le mien, vous ve-

nez de venger le vôtre..... Le Ciel eſt juſte. Telle a été ma premiere action. Une mere imprudente, aveuglée par ſes reſſentimens, ſacrifia ſon fils à ſa fureur ; elle lui donna une éducation barbare, lui inſpira la fougue, la violence, la cruauté qui l'ont déshonoré ; elle le prépara à toutes les atrocités auxquelles il s'eſt livré dans l'âge des paſſions..... elle en a été la victime, je l'ai fait repentir, mais trop tard, de m'avoir accoutumé à ne rien reſpecter. J'ai verſé l'horreur ſur ſes jours ; j'ai creuſé le tombeau, où l'ont fait deſcendre les chagrins que je lui ai donnés.

Seul héritier d'un Magiſtrat reſpectable, qui voyoit ſon nom s'éteindre, j'ai renoncé au mien pour prendre celui de Veloure que portoit ce parent. Ma ſurpriſe redoubla, il parut n'y pas faire atrention.

C'eſt ſous ce dernier nom, continua-t-il, que j'ai tout tenté pour ſéduire Madame de Vareuil, & me ren-

dre maître de Silvie. Vous la défendites contre moi, la nuit que je m'étois introduit dans ſon appartement, lorſque vous logiez auprès d'elle. J'allois faire de nouvelles tentatives : l'hôtel où vous demeuriez m'étoit ouvert ; l'argent que je prodiguois avoit vendu tout le monde à mes projets ; vous le quittâtes, rien ne me réuſſit ; j'appris votre bonheur avec déſeſpoir, je réſolus de le troubler, mais j'avois perdu vos traces. Le voyage que vous fîtes à Paris pour recevoir les derniers ſoupirs de St. Clair, me facilita les moyens de retrouver Silvie ; j'interrogeai vos gens, je ſus le lieu où vous demeuriez. Je partis ſur le champ pour votre terre ; je me tins caché dans le voiſinage, je ſuivis votre épouſe à la ville, je ne me préſentai point devant elle, elle me déteſtoit, je ne voulois que jouir, & je préparai des piéges. Une de ſes femmes, ſéduite par mes préſens, travailloit à lui inſpirer de l'éloignement pour vous. Je ne m'occupai à votre retour,

qui fut trop prompt, qu'à vous en donner auſſi pour elle. Mon deſſein étoit de pénétrer la nuit dans ſon appartement, mais il falloit vous en éloigner. Je crus devoir vous rendre jaloux, je m'offris à votre vue auprès de ſa chambre ; je vous adreſſai des lettres anonymes : enfin las de tant d'attente, je vous envoyai un meſſage de la part de M. de M..... Vous courûtes à la ville, la femme qui me ſervoit m'introduiſit vers le lit de Silvie, j'y pris votre place. Elle dormoit, mes tranſports la réveillerent, elle y répondit, perſuadée que j'étois ſon époux. Ses ſens ſe calmerent enfin, elle s'apperçut de ſa méprife, je la vis prête à crier. Je me fis connoître, ſon étonnement lui fit garder le ſilence. Je partis, vous arriviez. Vous dûtes certainement la trouver encore dans le trouble. Lorſque je ſus qu'elle n'étoit plus avec vous, qu'on ignoroit ce qu'elle étoit devenue, je vous crus inſtruit & vengé.

J'écoutois avec frémiſſement ces

aveux terribles ; ma douleur, mon effroi, mon accablement, ma honte m'empêchoient de les interrompre. Et mon perſécuteur pourſuivit.

J'appris bientôt qu'elle vous avoit fui, qu'elle vivoit encore. Elle-même m'en informa par une lettre que j'en reçus, & que je dois vous remettre ; elle ſervira à la juſtifier à vos yeux, à prouver que ſeul je ſuis coupable du forfait dont elle gémit, dont elle ſouffre ainſi que vous.

J'oubliai bientôt ma paſſion, la diſſipation me guérit. J'ai vécu dans le déſordre & dans le libertinage. L'âge eſt venu, le ſexe qui faiſoit mon bonheur commençoit à ſe laſſer de moi, & je ne pouvois l'abandonner. Je fus obligé de tendre des piéges à l'innocence, d'employer la violence pour me ſatisfaire : de combien de crimes de cette eſpece ne me ſuis-je pas couvert ? Enfin je vis Adélaïde, je tentai vainement de lui plaire, je ne pus la détacher d'un époux qu'elle chériſſoit. Je réſolus de les ſé-

parer ; de l'enlever. Mon valet de chambre accoutumé à de pareilles entrepriſes, trop empreſſé de me ſervir, conduiſit celle-ci. Je devois recevoir Adélaïde, le jour même que vous me l'avez arrachée. Je n'appris qu'avec fureur ce que vous aviez fait pour elle. Mon domeſtique, ſans s'informer de votre nom vous avoit ſuivi juſques chez vous. Je ſavois que cette terre étoit ſortie de votre famille ; j'ignorois qu'elle y fût rentrée. Quelle fut ma ſurpriſe de vous trouver dans l'ennemi que je cherchois ! ma rage augmenta, je comptois vous immoler à ma haine. Le Ciel ne l'a pas permis, il m'a puni, il a vengé Silvie, votre pere & vous. Votre épouſe eſt innocente, pardonnez-lui, voilà ſa lettre:... je m'affoiblis ; laiſſez moi me réconcilier avec le Ciel. Je vais prendre les précautions que je vous dois, pour que vous ne ſoyez point inquiété après ma mort.

Epouvanté de ce récit, confondu, en proie aux mouvemens les plus af-

freux, je reſtois immobile, les yeux fixés ſur la terre, les mains croiſées ſur ma poitrine ; j'allois ſortir de ce déſordre, éclater en reproches, & peut-être déchirer le cœur du coupable Veloure, ſi le Curé n'étoit entré. Il s'apperçut de ma ſituation, il en craignit les effets ; il m'entraîna hors de l'appartement de ce monſtre, que je ne pouvois regarder qu'avec horreur.

Mon cœur ſe ſoulagea d'abord par des larmes, par des ſanglots ; je fus pendant quelques momens incapable de toute autre expreſſion. Je tenois la lettre de Silvie ; je n'oſois la lire, je l'ouvre enfin d'une main tremblante.

« Homme vil & cruel ! êtes-vous » content ? Vos perſécutions ſont-elles » finies. Mon honneur indignement ou- » tragé, celui de mon époux, de cet » époux dont vous m'avez rendue in- » digne, dont j'avois déjà perdu la » tendreſſe, ont-ils aſſouvi vos barba- » res attentats Reprochez-vous éter- » nellement vos crimes ; je vais pleurer

» le moment fatal où vous m'en avez » rendue la complice, dans une retraite » profonde, inacceſſible aux hommes, » & regretter un époux qui m'aima » peut-être, & à qui je mets le poi- » gnard dans le ſein. Je n'attends que » le moment.... Ah! barbare, faut-il » vous dire les ſuites de vos infâmes » excès ? ..... Non, je dois les enſe- » velir.... Si jamais les remords peuvent » entrer dans votre ame féroce, dé- » teſtez vos forfaits, découvrez-les à » mon époux, juſtifiez-moi du moins » devant lui ; qu'il ceſſe de me haïr, » & qu'il me plaigne ; c'eſt le ſeul mo- » tif qui m'engage à vous écrire, à » ſurmonter la haine que vous m'inſ- » pirez. »

Je frémis à cette lecture : je baignai ces mots de mes larmes. Silvie n'étoit pas coupable : Veloure ſeul méritoit mon exécration : j'étois plus malheureux encore. O Silvie, m'écriois-je, Silvie, l'atrocité du barbare qui t'a perdue, accable ton époux infortuné : il en eſt

la

la victime ainſi que toi : ſans ceſſe elle ſe préſente à ſes yeux ; jamais, jamais nous ne nous reverrons : notre réunion eſt impoſſible, notre hymen eſt empoiſonné.... & pour toujours, le bonheur a fui loin de nous.

Le Curé me rejoignit alors, il venoit de recevoir le dernier ſoupir de Veloure. A peine l'avois-je quitté, que ce malheureux avoit fait venir deux Notaires : il avoit déclaré que coupable de l'enlévement d'Adelaïde, irrité de la perdre, il m'étoit venu chercher, m'avoit attaqué, m'avoit forcé à me battre avec lui : il reconnoiſſoit qu'il avoit mérité la mort : il me laiſſoit tous ſes biens pour réparer l'outrage qu'il m'avoit fait dans Silvie. Le Curé me remit cet acte entre les mains, & me pria de pardonner ſincérement à cet homme, qui n'avoit ceſſé de me demander cette grace en mourant.

Moi, m'écriai-je encore, agité par la lecture de la lettre de Silvie, moi, pardonner à ce monſtre : voyez Monſieur,

liſez.... Puis-je oublier ces attentats ?

Quels raiſonnemens n'employa pas ce digne Prêtre ! Quoi, me diſoit-il, l'état de ce malheureux ne vous touche point ! Ne l'avez-vous pas aſſez puni ? Il n'eſt plus. Il ſe préſente déjà devant la Juſtice ſuprême : elle a vu ſes remords, ils étoient ſincéres : elle eſt prête à lui pardonner : peut-être votre reſſentiment le pourſuit encore. Un Dieu vengeur l'interroge. Tes regrets, lui dit-il, expieroient tes crimes, mon courroux ſe déſarmeroit, mais j'entends des gémiſſemens & des cris qui s'élevent contre toi. Homme, ſerez-vous plus ſévère que la Divinité ?

Je ne pus réſiſter. Eh bien, m'écriai-je, oui.... je lui pardonne les maux que j'ai ſoufferts, & que je vais ſouffrir ſans ceſſe. Je ne voulus point faire uſage des bienfaits de Veloure. Je tenois encore l'acte que l'on m'avoit remis : il me fatiguoit, il peſoit à mon cœur, je le déchirai ; je renonçai pour jamais à des droits accordés par des remords, & qui

me rappelloient mon opprobre.

Inſenſible pour tout ce qui m'environnoit depuis ces horribles lumieres, je vécus encore plus retiré. A peine m'informai-je de la ſanté d'Adelaïde pour laquelle on avoit toujours les ſoins que j'avois d'abord recommandés. Mille penſées tumultueuſes m'agitoient : elles avoient toutes Silvie pour objet. Elle eſt innocente, me diſois-je, nous aurions pu être heureux... exécrable Veloure!...

L'attentat de ce monſtre, l'éclat qu'avoit fait la fuite de mon épouſe, une délicateſſe cruelle qui faiſoit mon premier ſupplice, ne me permettoient pas même le moindre eſpoir : tout m'accabloit, tout me déchiroit, tout m'offroit des obſtacles à notre réunion. La raiſon m'éclairoit quelquefois, mais ſon jour étoit foible, & mon trouble revenoit auſſi-tôt épaiſſir les ténebres qui m'environnoient.

Je demeurai quelque temps dans cette eſpéce de cahos, ne débrouillant rien, deſirant, & craignant de deſirer.

La ſanté d'Adelaïde ſe rétablit enfin : ſa convaleſcence fut longue. Dans le premier moment où je la vis, au ſortir de ſa maladie, elle déploroit la perte de ſa tranquillité, elle regrettoit ſon époux. Sa ſituation me rappelloit à la mienne. Je la quittai, je courus rêver au fond des bois. Hélas, me dis-je alors, Silvie feroit encore mon bonheur. Mon ame s'accoutuma par degrés à cette idée. Le regret de ſa perte ſe fit ſentir plus vivement. Ma délicateſſe ceſſa de me parler, la raiſon reprit ſon empire. L'incertitude où j'étois ſur ſon ſort, le deſir de la retrouver, furent bien-tôt mes ſeuls motifs d'inquiétude.

J'appellois Silvie, je la demandois au Ciel. Le malheur qui lui étoit arrivé, auquel je n'avois pu penſer qu'en frémiſſant juſqu'alors, me la rendoit plus chere. Elle étoit innocente de l'excès de Veloure, devois-je l'en punir ? O Silvie, Silvie, m'écriois-je ! Où es-tu ? Quels lieux te dérobent à ma tendreſſe ? Ne puis-je te revoir, t'entendre ? Pourquoi

me fuir ? Pourquoi manquer de confiance en ton époux ? Il te tend les bras ; reviens l'aimer, reviens, il t'adore plus que jamais. Grand Dieu, daigne me la renvoyer.

Tels étoient mes ſouhaits, mes penſées. Adelaïde venoit quelquefois m'en diſtraire. Elle ſe portoit mieux : j'ignorois encore le nom de ſon mari. Trop occupé de mes intérêts, je ne penſois point à m'en informer. Elle me montroit quelquefois ſes peines, mais j'y faiſois peu d'attention : je ne voyois que les miennes, que ce qui pouvoit me les rappeller. Accoutumé aux larmes : je ne prenois pas garde à celles d'autrui. Il falloit cependant la rendre à ſon époux. Je n'y aurois peut-être pas penſé ſirôt, ſans une promenade où je l'accompagnai.

Adelaïde prenoit l'air. Je la conduiſis un matin ſur une terraſſe agréable, où quelques arbres formoient un berceau, & d'où les regards ſatisfaits jouiſſoient de tous côtés du ſpectacle le plus en-

chanteur. Le ſoleil alloit paroître : le ciel ſerain annonçoit un beau jour, tout ſe réuniſſoit pour embellir la ſituation de cet endroit. La nature muette pour moi, paroiſſoit s'animer devant ceux qui venoient la contempler. Adélaïde fut affectée de ce ſpectacle magnifique : une vive admiration ſe peignit d'abord ſur ſon viſage. Ses yeux avides ſembloient s'ouvrir davantage pour l'embraſſer tout entier, & pour le mieux voir. Elle les tint long-temps fixés avec émotion. Que cela eſt beau, dit-elle dans ſon raviſſement, que cela eſt grand! Ah Monſieur, quel point de vue!

Ces mots me tirérent de ma diſtraction ; je la regardai, je la vis plongée dans cette eſpéce d'abattement délicieux qui ſuit une vive ſurpriſe : la joie brilloit ſur ſon front dans toute ſa pureté. Mes yeux ſe portérent ſur la plaine : le ſoleil levant commençoit à dorer la cime des arbres, les rivieres, qui en réfléchiſſoient les rayons, paroiſſoient rouler des flots argentés. Les clairs & les ombres

répandus ſur la verdure, offroient de toutes parts des nuances admirables. Cet aſpect m'affecta un inſtant. Hélas, depuis que j'étois ſéparé de Silvie, rien ne me touchoit plus. O mon mari, s'écria ſoudain Adélaïde, qu'il me ſeroit doux de jouir avec vous de ces tableaux!

Ces mots me frappérent encore : il vous aime, m'écriai-je à mon tour : il vous a perdue.... ce ſpectacle n'eſt rien pour lui..... Ah, qui vous arrête, Adélaïde ? Allez lui rendre le ſentiment : allez embellir la nature, & lui donner des charmes qu'il ne lui trouve plus.

Je m'informai du lieu de ſa réſidence : je me reprochai d'avoir tant tardé. O Ciel ! un être ſouffre, j'ai pu le ſoulager ; j'ai négligé ce devoir ! Je me hâtai de dépêcher un exprès à M. de Merin, c'étoit le nom de l'époux d'Adélaïde, je lui apprenois où il la retrouveroit, ſa triſte aventure : elle lui marquoit par quel haſard elle avoit échappé à l'infamie.

M. de Merin étoit dans ſon château,

lorſqu'il reçut cette nouvelle. Il pouſſa un cri de joie, le ſeul qui lui étoit échappé depuis la perte d'Adélaïde, & prit la poſte ſur le champ pour la rejoindre.

Il arrive, il vole dans ſes bras, il ſe précipite dans les miens; il ne peut trouver de termes pour exprimer tout ce qu'il ſent. Adélaïde n'eſt pas moins agitée que lui: leurs ſoupirs, leurs larmes ſe confondent dans leurs embraſſemens. Moi-même, je ſuis ému de leurs tranſports: un ſecret plaiſir pénétre dans mon cœur, je les ai rendus heureux, je jouis de cette idée; je ſuis encore ſenſible.

Ce plaiſir fut un éclair, il brilla un moment & s'évanouit. La ſatisfaction de M. & de Madame de Merin, me rappella que je n'en pouvois goûter de ſemblable; celle qui me l'auroit pu procurer, n'exiſtoit plus pour moi. Silvie, diſois-je avec amertume, où êtes-vous? Quand viendrez-vous ramener au ſentiment de la joie mon cœur flétri par la douleur?

M. de Merin reſta pluſieurs jours chez moi: ma triſteſſe augmenta. Mon ame

accablée éprouvoit le plus vil des ſentimens : elle étoit jalouſe de ſon bonheur, elle l'envioit, elle s'affligeoit de le voir heureux pendant qu'elle ſouffroit. En vain je voulois détruire cette répugnance, applaudir au contentement de mes hôtes ; mon chagrin, mon déſeſpoir perçoient à travers mes efforts, on me voyoit toujours gêné, contraint devant eux. Ils s'en apperçurent : ils ne connoiſſoient pas la cauſe de cette ſituation, ils ne pouvoient la ſoupçonner.

M. de Merin fut choqué, il me le fit entendre un jour. Je le pris par la main, je pris ſon épouſe de l'autre côté. Ne vous irritez point, leur dis-je ; ſi vous ſaviez.... plaignez-moi, vous me devez de la pitié. Vous êtes heureux.... J'étois né pour l'être... je ne le ſuis point. Apprenez mes infortunes, conſidérez-en l'étendue, & après condamnez-moi. J'ai beſoin d'un ami qui m'entende : j'ai beſoin de pleurer, de verſer mes peines dans le ſein d'un homme ſenſible, & qui me conſole.

Je me tus un moment après ces mots : ils parurent émus, ils me prêterent la plus grande attention, & ce ne fut pas ſans des torrens de larmes, ſans des déchiremens affreux, que je parvins à leur raconter mes funeſtes aventures.

Jugez à préſent, mon cher Merin, continuai-je, jugez ſi mon cœur peut partager la joie qui vous anime, ſi ce ſpectacle n'eſt pas un tourment pour un être qui, depuis qu'il reſpire, n'a vécu que dans les ſouffrances, & qui n'a jamais connu qu'une lueur paſſagere de bonheur, achetté par des infortunes, & ſuivi de plus grandes encore. Quelles conſolations peut-on me donner? Quelles ſont celles que peut recevoir un époux tendre, attaqué dans la moitié la plus chere de lui-même, privé de cette moitié, ſoupirant après ſon retour, en attendant ſa félicité, & ſentant que ſa délicateſſe l'empoiſonnera toujours.

Je vis M. & Madame de Merin frémir & donner des pleurs à mon récit : ils me priérent de leur pardonner le reſſen-

timent indiſcret qu'ils avoient témoigné de ma triſteſſe. Leurs yeux encore humides ſe portoient ſur eux : ils ſe regardoient en ſoupirant. Ah Ciel! s'écrioient-ils enſemble en m'embraſſant, quel ſeroit notre ſort, y réſiſterions-nous, ſi nous étions à votre place ?

Ils ne me gênerent plus pendant le reſte du temps qu'ils demeurerent avec moi. Ils ſuſpendoient leurs tranſports en ma préſence : ils retenoient les vives effuſions de leur tendreſſe, les mouvemens de leurs cœurs, ils n'oſoient plus s'y livrer comme auparavant. Je voyois leur embarras, je les conjurois de ne pas ſe contraindre, je les forçois à ſe combler de careſſes, & chacune étoit un coup de poignard pour moi.

Après leur départ je menai une vie encore plus triſte, plus languiſſante. J'eſpérai que la vue de mon fils ranimeroit mes jours éteints dans l'ennui : il avoit fini ſes exercices, je m'empreſſai de le rappeller auprès de moi. C'étoit un homme déjà fait, il étoit aimable,

& le portrait de Silvie. Je ne pus le voir ſans attendriſſement, ſans ſentir un nouvel accroiſſement à mes peines, ſans me dire : hélas ! Silvie n'eſt pas en ces lieux : elle ne partage point avec moi la ſatisfaction de t'embraſſer.

Il étoit inſtruit ; il avoit du ſens, il raiſonnoit avec juſteſſe, avec feu. Il me ſuivoit par-tout, il s'occupoit à me diſtraire, à me conſoler, à m'aimer, à me plaindre, ſans porter jamais ſa curioſité jusqu'à me demander le ſujet de mes larmes & de mon déſeſpoir. Il trouvoit l'art de m'attacher par ſa converſation, de ſécher mes larmes, d'affoiblir le ſouvenir de mes maux. Je le ſerrois alors dans mes bras : O mon fils, lui diſois-je, tu es mon appui, tu verſes le baume ſur mes plaies : l'agitation de mon ame s'adoucit, elle entrevoit la paix, & c'eſt toi qui peux la lui procurer.

Pendant que mon cœur ſe rafermiſſoit, que je devenois plus tranquille qu'à l'ordinaire, ma douleur ſe tournoit en mélancholie, & ne me déchiroit plus

que

que par intervalle, je reçus une lettre de Vilſon, qui vint apporter quelque diſſipation à mes nouveaux malheurs, en me rappellant les premiers. Ce tendre ami ne m'avoit pas oublié : il m'écrivoit ſouvent, il ſavoit mes tourmens, il les plaignoit ; il avoit renoncé depuis longtemps à ſes futiles recherches ; il vivoit en paix du peu de fortune qui lui reſtoit.

M. d'Erlet, me marquoit-il, preſſé par ſes remords, s'accuſant de mes malheurs & de la mort de ſa fille, deſiroit de me revoir, & me conjuroit de lui pardonner. Mon couſin de Merville, le petit-fils de cet oncle généreux, mon bienfaiteur, étoit à l'extrémité : il n'avoit point d'enfans, j'étois ſon plus proche héritier : mon nom étoit chéri à .... on eſpéroit de m'y revoir dans le même éclat qu'autrefois. Vilſon m'exhortoit à m'y rendre. Je vous verrai, continuoit-il, je vous inſtruirai de bien des choſes qui me regardent, vous pourrez être le témoin de mon bonheur.

La raiſon me conſeilloit de ne point

négliger l'avis de Vilſon : je pouvois m'oublier moi-même, abandonner tout ; mais mon fils devoit-il avoir à me reprocher un jour les ſuites de mon déſintéreſſement ? Si la vie m'étoit odieuſe, ſi mes chagrins m'ôtoient tout autre ſentiment, devoit-il en ſouffrir ? Il me décida ſur ce que je devois faire. Les biens de M. de Merville, ſi le Ciel diſpoſoit de lui, me revenoient de droit ; c'étoit mettre mon fils en état de ſoutenir ſon nom & de relever ma famille. Les remords tardifs de d'Erlet me toucherent. Il étoit la premiere cauſe de mes infortunes : je me propoſai de lui faire ſavoir que je n'en conſervois aucun reſſentiment, mais je n'étois pas déterminé à le voir ainſi qu'il le deſiroit.

Je me mis en chemin, j'arrivai pour fermer les yeux à mon couſin : il ne me connoiſſoit pas. Mes traits n'avoient pu faire qu'une légere impreſſion ſur lui dans ſon enfance, & le temps l'avoit effacée. Lorſque je lui fus annoncé, il tournoit déjà vers la mort. Je ſais la

plûpart de vos aventures, me dit-il, j'ai appris ce que vous avez fait pour mon pere; je vous ai privé long-temps de la fortune qui vous étoit deſtinée. Vous fûtes le fils du cœur de mon aïeul, vous rentrez dans vos droits, les miens vont s'anéantir.

Il eut à peine fini ces mots, qu'il pouſſa le dernier ſoupir: je reçus les viſites des perſonnes que j'avois connues autrefois. Mes malheurs les avoient écartées, ma nouvelle fortune les ramena.

D'Erlet cependant attendoit & craignoit ma viſite. Vilſon me preſſoit de le ſatisfaire & de vaincre ma répugnance. Depuis long-temps ce vieillard languiſſoit dans la douleur. Il ſe reprochoit ſon ancienne inflexibilité. Il croyoit voir ſa fille couverte des ombres de la mort, gémir de ſa dureté, lui montrer ſa tombe, l'accuſer de l'y avoir fait deſcendre; il ſe trouvoit ſeul, ſans appui, dévoré de regrets, privé de toute conſolation, haï de ceux qui le connoiſſoient.

Je me rendis chez lui : il me fallut prendre beaucoup ſur moi pour m'y réſoudre. Il étoit pâle, tremblant. Monſieur, lui dis-je, je viens vous remercier de la bonté que vous avez de vous ſouvenir enfin de moi. Vos ſentimens n'ont jamais réglé les miens. J'ai toujours reſpecté le pere de Julie, vous ſavez combien je l'aurois aimé.

Il ne me répondit d'abord que par des ſanglots. Ne m'accablez pas, me dit-il enſuite, pardonnez..... je ſens combien je ſuis coupable... pauvre Julie!..... Je l'ai perdue, je l'ai voulu..... j'ai pu..... malheureux! c'eſt ma main.... O Floricourt! Quelle vieilleſſe affreuſe! Qu'ai-je fait?.... Je me ſuis ravi celle qui pouvoit l'adoucir. Ma fille!.... Ame céleſte! Ton pere eſt puni; tu es vengée. Elle m'eût donné un fils..... c'eût été Floricourt! Mes jours ſe ſeroient écoulés dans la tranquillité.... vos mains auroient fermé mes yeux.

Ses ſoupirs l'empêcherent de continuer, ſes larmes l'inonderent; je ne lui

cachai point les miennes. Vous me pardonnez, me répétoit-il..... que je fus coupable!

Son humiliation m'attendrit. Je ne pus voir ſans le plaindre, cet homme autrefois ſi haut, ſi dur, ſi fier, que je n'avois abordé qu'en tremblant, en le regardant comme l'arbitre de mon ſort, s'abaiſſer à préſent devant moi. Ne parlons plus du paſſé, lui dis-je, oublions-le, & cherchons à le réparer, s'il peut l'être. Ah s'écrioit-il, jamais, non jamais, je n'oublierai ma cruauté. Je vois ſans ceſſe Julie, m'offrir pour exemple à tous les peres dénaturés, qui ont renoncé à ce titre ſacré, pour devenir les tyrans & les bourreaux de leurs enfans. O Floricourt, vous devriez m'accabler... & vous daignez me conſoler!

Son état me pénétroit; je ceſſois de le haïr, je gémiſſois de ce qu'il avoit reconnu ſi tard ſes injuſtices, lorſque rien ne pouvoit les racheter. Quelle eût été ma félicité, s'il eût été tel dans des temps plus favorables! Heureux avec

Julie, je n'aurois point quitté cette Ville, je n'aurois pas connu Silvie, rien n'eût troublé mes jours.

Malgré ces réflexions qui devoient m'aigrir davantage, je travaillois à donner à d'Erlet des ſoulagemens dont je ne pouvois profiter, tourmenté à la fois par le ſouvenir de Julie, & par celui de Silvie.

Vilſon étoit preſque toujours avec moi. Il avoit avec lui une jeune parente fort aimable, qu'il avoit élevée, pour laquelle il avoit le plus tendre attachement. Elle m'avoit frappé au premier coup-d'œil, elle ſortoit à peine de l'enfance. Je remarquai que mon fils avoit toujours les yeux ſur elle; qu'il ne pouvoit ſe laſſer d'aller chez mon ami; que ſouvent il y paſſoit des journées entieres. Je l'examinai auprès de Sophie, c'étoit le nom de la jeune Demoiſelle: je crus entrevoir dans ſes regards les principes de l'amour: cette paſſion naiſſante ne m'alarma point, je déſirai au contraire qu'elle fît des progrès. Elle

me donnoit une ſecrette joie. Ce ſeroit, me diſois-je, un moyen de reſſerrer les nœuds de l'amitié qui m'uniſſent à Vilſon. Cette alliance avec ſa jeune parente, lui prouveroit combien je l'aime. Mon fils, qui par ſes richeſſes pourroit prétendre aux partis les plus brillans, feroit la fortune de Sophie, aſſureroit la tranquillité à ſon parent, qui ne pourroit l'établir ſans ſe déranger, ſans ſe dépouiller de ſes biens.

Ce projet me ſéduiſoit, j'étudiois avec ſoin le cœur de mon fils, je voyois le jeune homme rêveur, diſtrait, embarraſſé. Il ne revenoit à lui que lorſqu'il alloit auprès de Sophie; il ne s'animoit, il ne ſortoit de ſes rêveries, que quand on lui parloit d'elle. Je continuois mes obſervations, & je m'applaudiſſois.

D'Erlet ſeul m'arrachoit quelquefois à ce plaiſir, il me conjuroit de le voir ſouvent, il ne trouvoit qu'auprès de moi la paix qu'il m'avoit ôtée. Sa préſence me rappelloit mes déchiremens,

& les redoubloit. Il me faiſoit compaſſion, je n'oſois lui montrer les mouvemens qui m'agitoient ; c'eût été verſer de nouveaux poiſons dans ſes bleſſures. Depuis long-temps j'étois accoutumé à la contrainte, à renfermer mes peines dans mon ſein. Cette habitude m'avoit rendu ſérieux, mélancolique, ennuyeux ; la ſociété me peſoit. Mes amis m'en faiſoient à chaque inſtant des reproches. Ils devinoient mes chagrins ſecrets, je ne les leur confiois jamais, je ne les épanchois que dans le ſein de Vilſon : hélas! les autres étoient-ils aſſez ſenſibles pour les partager ? Avoient-ils les qualités rares & pénibles d'un confident ? Ils s'épuiſoient en vains raiſonnemens, en maximes inutiles ; mais ils ne m'écoutoient pas, & un malheureux veut être entendu, il ne demande rien de plus ; il déſire qu'on le laiſſe parler, qu'on ne lui parle point, & qu'on pleure avec lui.

D'Erlet tomba malade, je ne pouvois le quitter ; plus il étoit près de ſa

fin, plus ſes remords étoient terribles, il conſidéroit avec horreur ſa vie paſſée, il frémiſſoit de lui-même.

Me voilà au bout de ma carriere, me dit-il un jour que tout eſpoir de guériſon étoit éteint, je vais paroître devant le tribunal redoutable de mon juge, & je n'ai pas une bonne action à lui préſenter. J'ai été le fléau des infortunés habitans de mes terres ; j'ai écraſé des malheureux que je pouvois ſoulager. J'ai plongé dans l'indigence des familles entieres ; j'ai retenu au pauvre que je faiſois travailler le pain qu'il avoit acheté par ſes ſueurs. Mon épouſe fut la victime de ma froideur, de mon dépit & de ma haine ; je ne me rappelle que mes injuſtices ; je dois oublier qu'elle ſe les étoit attirées. Sa fille... ma fille fut traitée plus barbarement encore. Elle ne le méritoit pas. O Floricourt, pardonnez-moi, Julie me pardonnera ſans doute..... Elle vous aimoit, elle eſt dans les cieux. Vos infortunes ſont mon ouvrage, elles ſont

réparées, & je n'y ai pas contribué. Vous êtes mon héritier, mais c'eſt dans un moment où vous n'en avez plus beſoin. Du moins ne me refuſez pas de me ſuccéder dans mes richeſſes ; agréez-les comme une marque de mon repentir ſincere ; & montrez-moi, en les acceptant, que vous ne conſervez plus aucun reſſentiment contre moi. Grand Dieu ! je m'accuſe & m'humilie devant toi. Je t'ai oublié, j'ai méconnu ta loi, qui m'ordonnoit d'aimer l'humanité, de lui faire tout le bien qui étoit en ma puiſſance.... tu m'en avois aſſez comblé. J'ai manqué à mes engagemens, je cherche à réparer ma négligence, en laiſſant ma fortune à un homme en état de remplir tous mes devoirs & les ſiens, qui ne ſera heureux que du bonheur d'autrui, & qui ſatisfera pour lui & pour moi. C'eſt la ſeule réparation qui ſoit en mon pouvoir. Je l'emploie autant qu'il m'eſt poſſible.

Sa voix s'affoiblit, bientôt il n'arti-

cula plus de ſons qu'avec effort. Graces, diſoit-il par intervalle..... Graces, Dieu tout puiſſant ! Epouſe infortunée, intercede pour moi ; Julie, oublie les cruautés de ton pere... fléchis la juſtice divine. Floricourt..... que je n'emporte pas votre haine au tombeau, ... que je meure réconcilié avec vous, ... que je n'arrive pas chargé de vos plaintes au tribunal terrible du Juge ſuprême.

Ces mots éroient entrecoupés de ſanglots, de ſoupirs foibles, étouffés. Le rhâle de la mort ſe fit entendre, ſes yeux ſe troublerent. Où vais-je, diſoit-il, avec peine & mettant de longues pauſes entre ſes mots ? Je me ſens emporté malgré moi..... des fantômes..... que veulent-ils ? ... Il prenoit ma main, il la ſerroit, il cherchoit celle du Prêtre qui l'aſſiſtoit dans ces momens, & qui l'exhortoit à la confiance. Secourez-moi, retenez-moi, on m'entraîne... on m'arrache de ces lieux..... ſoutenez-moi.... je tombe.... il me ſemble que je m'enfonce dans la terre.

Il ceſſa de parler. Il regardoit partout d'un air égaré ; il ſembloit ne rien voir, faire ſes efforts pour ſe relever, pour ſe dérober à la force inconnue qui l'attachoit au lit de douleurs, & l'y retenoit malgré lui. Il ne quittoit pas nos mains, il les ſerroit foiblement. On voyoit un homme accablé par le mal, ſentant ſa deſtruction, cherchant à l'empêcher, à ranimer ſa vie qui s'éteignoit.

A ces mouvemens, qui marquoient encore une lueur de connoiſſance, ſuccéderent des convulſions qui annonçoient l'entier dérangement de la machine, la diſſolution des organes du ſentiment, & ce trouble, & cette confuſion avant-coureurs de la mort. Il parut ſe lever enfin avec peine, en ſerrant encore nos mains ; il retomba & rendit le dernier ſoupir ; ſemblable à la lumiere mourante d'une bougie qui eſt ſur ſa fin, qui s'éleve & brille par intervalles, & dont le dernier éclat, plus vif que ceux qui l'avoient précédé, eſt

eſt ſuivi d'une extinction totale.

Ce ſpectacle eſt toujours terrible, il ramene l'homme ſur ſa deſtinée, il lui préſente l'image de ſa deſtruction. Quelle que fût ma douleur, quoique je duſſe regarder d'Erlet comme ſa véritable ſource, je ne pus m'empêcher de le regretter.

Homme malheureux, m'écriai-je, tu n'étois pas né pour être un tyran, un tigre inſenſible. Pourquoi as-tu connu ſi tard l'humanité ? Tu aurois fait le bonheur de ceux qui t'environnoient, & tu n'en as fait que le déſeſpoir. O Dieu, pardonne à ce cœur foible que les paſſions ont rempli trop long-temps, qu'elles ont aveuglé, mais qui enfin a été éclairé de tes lumieres.

Je penſai en frémiſſant au trouble qui avoit accompagné ſes derniers momens; c'eſt celui de tous les hommes qui ont quelque choſe à ſe reprocher. Je ne doute point de la miſéricorde divine qu'un repentir peut obtenir. Une larme déſarme la vengeance céleſte,

mais qui peut, à ce ſpectacle, ne point gémir, ne ſe ſentir pas enflammé du deſir de devenir meilleur, de vivre vertueux, de n'avoir pas lieu d'être déchiré par les regrets dans un inſtant auſſi terrible ! Quelle différence de cette mort avec celle de St. Clair, qui n'avoit que des foibleſſes, & dont le cœur toujours honnête n'avoit jamais connu le crime ! Quelle différence avec celle de Madame de Vareuil ! Sa religion étoit tout ce qu'on pouvoit blâmer en elle : mais elle étoit dans la bonne foi ; pouvoit-elle quitter le culte qu'elle avoit ſucé avec le lait, ſans lequel elle n'eût point été en Angleterre, elle n'eût pas connu ſon mari ? Pouvoit-elle aimer la loi dont M. de Vareuil avoit été la victime ? Pouvoit-elle, dans l'amertume de ſa douleur, ne lui pas imputer les malheurs qu'il avoit ſoufferts, dont les ſiens propres étoient une ſuite, ne pas l'accuſer des barbaries qu'un zele mal entendu avoit épuiſées ſur ſon époux ? Qu'il eſt difficile, dans la ſituation où

elle étoit, de ne pas accuſer le corps entier des injuſtices de quelques-uns de ſes membres ! Séparons la religion, nous verrons une épouſe fidelle & courageuſe, une mere tendre qui ſe ſacrifie tour-à-tour pour ſon époux & pour ſa fille, qui connoiſſoit les vertus, qui les aimoit, qui les pratiquoit.

Ce dernier événement me rappelloit tous les autres, il offroit un champ immenſe à mes réflexions. Je regardois quelquefois Veloure, toute ſa vie n'avoit été qu'un tiſſu de crimes dont il ne s'étoit repenti qu'au dernier moment. Quelles devoient être ſes terreurs à l'aſpect de ce paſſage ! Les remords des criminels à leur derniere heure ont toujours quelque choſe d'effrayant. Le ſage, qui en eſt le témoin, en eſt épouvanté ; la multitude qui ne réfléchit pas, n'y trouve que des motifs d'attendriſſement. Elle ne voit que les pleurs, elle n'en cherche pas les cauſes, elle les plaint, les entend ſe déteſter d'avoir ſi mal vécu, implorer alors en trem-

blant un pardon qu'ils n'ont pas mérité, & c'eſt ce qu'elle appelle enſuite les belles morts des ſcélérats.

Ma raiſon farouche s'élevoit contre ces converſions ſubites & forcées. Après une vie paſſée toute entiere dans le crime, un ſeul inſtant ſuffit-il pour la réparer ? Hommes inconſéquens, ceux que vous avez outragés, à qui vous avez plongé le poignard dans le ſein, que vous avez conduits dans des précipices affreux, ſont-ils bien conſolés par vos remords ? Peuvent-ils effacer de leurs années l'eſpace que vous avez empoiſonné. Avez-vous rendu cette épouſe à ſon mari, cette fille à ſa mere ? L'honneur que vous leur avez ravi eſt-il rétabli ? O juſtice impénétrable & ſuprême, je m'anéantis devant toi ; je ne prétends pénétrer ni prévenir tes décrets ; j'adore leur ſombre profondeur, je ſais que ta bonté nous offre à tous un aſyle en tout temps, en tout lieu. J'entends ta voix, elle crie au fond de mon cœur : Homme né

ſur la terre pour vivre avec des hommes, conſole tes ſemblables, protége-les, aime-les, défends l'injuſtice & le crime à ton cœur, ſois bienfaiſant, généreux, juſte, compatiſſant, ſi tu veux trouver les mêmes vertus parmi eux; & quand elles n'y ſeroient point, il eſt ſi doux, il eſt ſi beau de les chérir!

Je rendis les derniers devoirs à d'Erlet. En entrant en poſſeſſion de ſes biens, je commençai par les généroſités qu'il auroit dû faire. Je m'appliquai ſur-tout à rendre ſes vaſſaux heureux. Grand Dieu, diſois-je, tu ne lui as pas laiſſé le temps de profiter de ſon repentir, & d'exécuter ſes réſolutions; j'acheve ſon ouvrage. Je m'y employai tout entier, je me fis ſeconder par mon fils. Il ne m'avoit point encore confié le ſecret de ſa paſſion; en vain j'avois tenté de l'arracher. Pour en venir plus facilement à bout, je l'avois conduit dans mes terres, où ſes ſoins, où ſon ſecours m'étoient néceſſaires. Son cœur avoit gémi de s'être ſéparé de Sophie;

mais il avoit obéi ſans balancer ; toutes les fois qu'il le pouvoit, il ſe déroboit d'auprès de moi, il alloit chercher la ſolitude, il s'égaroit dans les endroits les plus écartés, je m'en appercevois. Son état me rappelloit celui où je m'étois trouvé ; je me plaiſois à le ſavoir dans les mêmes lieux, où j'avois été ſi ſouvent rêver à Julie. Je jouiſſois encore de ce délire flatteur de ma premiere jeuneſſe. Mais ce ſouvenir délicieux étoit corrompu par celui des malheurs que j'avois eſſuyés depuis ; je le ſuivois quelquefois pour m'occuper de Silvie, pour la redemander au Ciel. Le pere & le fils éprouvoient des inquiétudes, mais elles n'étoient pas égales. Les miennes ne paroiſſoient pas devoir finir, celles de mon fils avoient un terme, il dépendoit de moi, je réſolus de ne le pas faire languir.

Je trouvois dans ſon ſilence une défiance qui m'affligeoit. Je l'avois accoutumé à me regarder comme ſon ami : pourquoi me déguiſoit-il l'état

de ſon ame ? Tu crains ton pere, il doit te punir de ce manque de confiance ; mais il te punira en pere, en ami.

Je me propoſai de lui donner quelques légeres craintes que je me promettois bien de détruire promptement ; elles devoient lui procurer un plaiſir plus vif.

Un jour que ſon impatience l'avoit arraché d'auprès de moi, & l'avoit conduit dans le parc, je marchai ſur ſes pas à une certaine diſtance, & je l'abordai ſans affectation, comme ſi le haſard me l'eût fait rencontrer Il étoit ſi vivement occupé qu'il ne m'apperçut point ; je fus obligé de l'appeller. Vous êtes bien rêveur, bien ſolitaire, lui dis-je ; ſans ceſſe vous vous éloignez d'un pere qui vous aime, qui n'a pas d'autre ſatisfaction que d'être avec vous ; ſa compagnie vous ſeroit-elle à charge ?

Il rougit de ce reproche, il ſoupira, il ne ſavoit que me répondre. Mon fils, ajoutai-je, parlons ſérieuſement ;

je ne vous cache point que je vous cherchois, j'ai à vous parler. Votre ſituation m'atriſte, il faut tâcher d'en ſortir. L'affaire qui m'amene, exige une autre conduite que la vôtre. Mes malheurs m'ont épuiſé, mes beaux jours ſont finis, je ſonge à les faire naître pour vous, je veux vous établir. Pour cela, il eſt néceſſaire que vous vous répandiez, que vous vous diſſipiez.

Il m'écoutoit avec inquiétude, il n'oſoit lever les yeux ſur moi, il les tenoit attachés à la terre. Je parus n'y pas faire attention, & je continuai : j'ai réſolu de vous mener demain chez un Seigneur du voiſinage ; il a une fille aimable, jeune, elle a tout ce qu'il faut pour faire votre bonheur, on m'en a déjà parlé, je ſouhaite qu'elle vous convienne. Ah ! mon pere..... interrompit mon fils, & il verſa des larmes. Quoi ! lui dis-je, une pareille propoſition vous touche à ce point ! Eſt-ce douleur, eſt-ce joie ? Il ne put que me répéter : ah ! mon pere ! ..... Que voulez-vous que

je penſe, lui dis-je alors ? Expliquez-vous, ceſſez de vous contraindre, ouvrez-moi votre cœur.

Il ne me répondoit point, il ſe détournoit pour me cacher ſes pleurs. J'en eus pitié ; je ne voulus pas faire durer plus long-temps ſon ſupplice, j'en avois éprouvé de ſemblables.

Mon fils, lui dis-je, revenez à vous ; nous n'irons point dans cette maiſon. Il n'y a rien de réglé, rien de fait. Je ne veux que ton bonheur, & je vois que cette propoſition te déplaît, qu'il t'en coûteroit : mais pourquoi me cacher plus long-temps tes ſentimens ? Tu aimes, je le ſais, je m'en ſuis apperçu ; les yeux d'un pere tel que moi, qui connut l'amour, ſont toujours pénétrans. J'ai attendu juſqu'à ce moment un témoignage de ta confiance. Je ne t'ai parlé d'abord ainſi que pour t'amener à me faire un aveu que je deſire. Pourquoi tardes-tu, que crains-tu ? Parle, réponds.

Il ſe précipita à mes pieds. O le

meilleur des peres, n'accablez pas le plus tendre des fils. Son reſpect a retenu juſqu'à préſent ſa bouche prête à tout vous découvrir. J'ai redouté votre déſaveu ; mon pere..... ah ! les richeſſes ne rendent pas toujours heureux : qu'eſt-ce qu'un mariage formé par l'intérêt ? Comment verrois-je mon ſort lié à celui d'une femme que les convenances de la fortune & du rang auroient ſeules miſe dans mes bras, qui ne conſultant que l'uſage, le monde, ſes parens, & jamais ſon cœur, conſidere moins l'époux qu'elle prend, que le nom qu'il va lui donner. On vit enſemble étrangers l'un à l'autre, entre le devoir & le dégoût. Tout ſéduit au contraire, tout flatte dans l'union formée par l'amour. L'inégalité même rend les époux plus tendres, plus empreſſés : celui-ci a fait un choix, celle-là s'en rend digne ; mais je n'ai jamais prétendu deſcendre, j'ai ſouhaité m'élever à Sophie.... O mon pere.... hé bien, lui dis-je en l'embraſſant, je te chéris, Vilſon m'eſt cher,

& tu as craint de trouver en moi un obſtacle à tes deſirs ! Tu m'as fait cette injuſtice ! Mon fils, j'ai aimé, j'ai été malheureux ; des événemens cruels m'ont toujours fermé la route du bonheur, je veux l'ouvrir devant tes pas.

Vous me confondez, me dit il, vous m'accablez de bienfaits ; mon pere, comment les reconnoître ? mais Vilſon m'a paru voir ma paſſion avec peine. Je connois Vilſon, lui répondis-je, il a penſé peut-être que tes richeſſes te mettoient trop au-deſſus de Sophie : il a fait à ſon ami le même tort que tu faiſois à ton pere, il a craint que je déſaprouvaſſe tes ſentimens. Vous m'avez tous deux méconnu. Nous repartirons pour la ville, je verrai Vilſon : je devrois vous punir, retarder l'effet de tes ſouhaits, pour t'apprendre à t'être défié de ton ami ; tu l'es aſſez puiſque tes fauſſes terreurs ont retardé en même-temps mon aveu & ton hymen.

Mon fils me prit la main, il y porta ſes levres : que ne vous dois-je point ? Vous

daignez conſentir..... mais mon pere, ajouta-t-il avec ardeur, il y a quinze jours que je ſuis éloigné de Sophie, vos affaires ſont terminées.... Vous avez aimé... vous m'aſſurez de ma félicité... jugez de mon impatience.

Je ſouris de cette vivacité, je m'y reconnus encore; je l'embraſſai, je donnai ſur le champ des ordres pour mon départ, je trouvois un ſecret plaiſir à lire dans ſon cœur, à ſuivre ces mouvemens, ces ſentimens que j'avois éprouvés ſi long-temps.

A peine fûmes-nous arrivés dans la ville, mon fils vola chez Vilſon lui dire que je l'attendois, que j'avois à lui parler, & le preſſer de venir chez moi. Vilſon vint avec tout l'empreſſement qu'il lui avoit communiqué, ignorant de quoi il étoit queſtion, & peut-être inquiet. Mon cher Vilſon, lui dis je en l'appercevant, m'aimez-vous comme autrefois? Votre cœur n'a-t-il jamais changé, avez-vous compté ſur les ſentimens du mien? Quelle queſtion, me répondit-il, devriez-vous

devriez-vous m'en faire une ſemblable, me connoiſſez-vous ? Vous ſerez moins ſurpris, lui répliquai-je, vous allez être inſtruit de mes raiſons ; j'ai à me plaindre de vous, ne m'interrompez pas. J'ai un fils, ſon bonheur eſt l'objet de tous mes vœux : il adore Sophie, elle vous appartient, rien ne pouvoit me flatter davantage que de rendre notre amitié plus étroite par cette alliance. A préſent, ſouffrez que je vous faſſe mes reproches. Vous vous êtes apperçu de cette paſſion, & vous avez cru devoir me la cacher ; vous avez craint peut-être que je ne la déſavouaſſe, vous avez douté de votre ami.

Vilſon parut interdit, il ſe remit promptement. Floricourt, me dit-il, vous ne me rendez pas juſtice ; vous ignorez mes véritables motifs, vous accuſez mon amitié..... & la vôtre s'apprête à m'accabler. Ecoutez, continua-t-il, un ſecret que je cachois, & que je voulois vous réveler un jour. Sophie n'eſt point ma parente, elle ne m'appartient point,

elle ne convient pas à votre fils. Apprenez ſon hiſtoire. Il y a quinze ans que je me promenois auprès de ces lieux élevés par la charité publique, où le pauvre trouve un aſyle & du pain; où ſont reçus ces enfans infortunés, rejettés en naiſſant par des meres ſouvent plus infortunées encore que barbares, qui ne doivent qu'à leurs foibleſſes un titre ſi ſacré. On vint me prier de tenir ſur les fonts un de ces malheureux; c'étoit une fille, c'étoit Sophie : ſon air enfantin me toucha; je réſolus de l'adopter. Je me la fis donner par les Adminiſtrateurs de la maiſon; je n'eus pas de peine à y réuſſir. Une heure après, je reçus une lettre d'un caractère inconnu, dans laquelle on me remercioit du ſoin que je voulois bien prendre de Sophie : on m'aſſuroit qu'on avoit eu le deſſein de me la confier, que dans les premiers inſtans de douleur & de trouble on avoit tout oublié, & qu'une femme officieuſe l'avoit portée ſur le champ dans l'endroit d'où je l'avois tirée.

« Elle appartenoit, ajoutoit-on, à » des perſonnes que vous ſerez un jour » bien aiſe d'avoir obligées. Conſervez » ce dépôt qu'on eſpere vous redemander » dans des temps plus heureux ; en at- » tendant on la confie à l'honneur, à la » probité. Si à l'âge de quinze ans, So- » phie eſt encore entre vos mains, & » que les peines de ſa mere ne ſoient pas » finies, tâchez de l'établir, l'ignorance » où elle ſera de l'état dans lequel elle » auroit dû être, l'empêchera de rougir » de celui où le ſort l'aura placée. On la » verra quelquefois ſans ſe faire connoî- » tre ni d'elle ni de vous ».

Cette lettre augmenta l'intérêt que je prenois à Sophie. Je n'épargnai rien pour ſon éducation ; je la regardai comme ma fille, je m'applaudis du haſard qui l'avoit remiſe entre mes mains. Hélas, diſois-je ſouvent en m'attendriſſant ſur elle, c'eſt ſans doute le fruit d'un amour imprudent & traverſé, que l'honneur rougit d'avouer, & que le temps rendra peut-être à ſes parens.

Ces lumieres jetterent de l'incertitude dans mon eſprit. Ne devoient-elles pas changer mes diſpoſitions ? Mais quoi, Sophie, étoit-elle coupable de la faute de ſa mere ? Ignorois-je les effets de l'amour, ſa puiſſance ſur les cœurs, & les ſuites de l'inflexibilité de ceux dont ſouvent on dépend. Je me repréſentois mon fils pleurant dans mes bras, m'accuſant à ſon tour comme j'avois accuſé d'Erlet. Soit que la foibleſſe m'emportât, ſoit que ma raiſon m'élevât au-deſſus du préjugé, je me déterminai. Eh bien, mon cher Vilſon, m'écriai-je, vous avez tout dit : j'aurois préféré peut-être votre ſilence ſur ce ſujet : mon fils adore Sophie, on la croit votre parente, & cela me ſuffit.

Arrête, interrompit-il, arrête, mon ami, je t'ai dû cette confidence, elle n'a pas dû te faire balancer : l'ame de Sophie eſt ſupérieure à tout, elle efface l'opprobre de ſa naiſſance : mais..... tu ne ſais pas..... connois mon cœur..... Ce cœur inſenſible juſqu'à ce jour, n'a pu voir

ſes graces ſe développer ſans ſe laiſſer ſéduire : elles croiſſoient ſous mes yeux ; ſon eſprit, ſes vertus ſe formoient, ſe développoient ſous mes mains ; c'étoit mon ouvrage, il m'en étoit plus cher. Je l'ai aimée, je l'aime encore, & tu veux me l'arracher, tu veux me priver du ſeul bien auquel je ſuis attaché. Dans l'incertitude de l'établir autrement, j'avois réſolu de l'épouſer. Sophie accoutumée à me chérir pouvoit faire mon bonheur, elle m'eût aimé peut-être ſans ton fils. Sa jeuneſſe l'emporte. Je quitte Sophie ; j'ai voulu m'éclaircir avec elle, connoître ſes véritables ſentimens ; je lui ai raconté ſon hiſtoire qu'elle ignoroit. Elle a verſé des larmes qu'elle a bientôt eſſuyées. Quelle franchiſe, quelle naïveté n'a-t-elle pas mis dans ſa réponſe. Mon bienfaiteur, mon pere, m'a-t-elle dit, je vous dois tous ces titres, ma reconnoiſſance les adopte, ils ſont encore plus forts que celui d'amant. Le malheur de ma naiſſance qui vous a d'abord attendri, n'a pu diminuer vos ſentimens ; je

n'étois point votre parente, vous voulez me donner le rang de votre épouſe; vous me rendrez heureuſe, je le ſens, mon cœur ne dément pas ma bouche; mais laiſſez-moi le temps de débrouiller les mouvemens confus dont il eſt plein. Je ne dois rien vous déguiſer. Floricourt le partage avec vous, je crains qu'il n'y ait la meilleure part; j'en ſerois au déſeſpoir : permettez-moi de réfléchir, je ne me connois pas aſſez. Mais ſoyez ſûr que je ne goûterai jamais une félicité qui vous coûtera, elle n'en ſeroit plus une pour moi. Si la balance étoit du côté de Floricourt, ſi je pouvois eſpérer de lui être unie, il faudroit, pour m'y faire conſentir, que mon bienfaiteur le vît ſans regret. Ce diſcours m'a rempli d'admiration, de crainte & d'eſpérance; je flottois entre ces différens ſentimens, lorſque votre fils eſt venu.

Ce que je venois d'entendre m'avoit plongé dans un étonnement profond; je ne pus interrompre Vilſon, & lorſqu'il eut fini, je ne trouvai plus d'expreſſion

dont je puſſe me ſervir. O mon ami, m'écriai-je enfin, que m'avez-vous dit? O mon fils, ô Vilſon, qui de vous deux va être préféré. Vous avez des droits puiſſans ſur mon cœur; je n'oſe former des ſouhaits. Je crains de trahir la nature ou l'amitié. C'en eſt fait, je ne m'en mêle plus, accordez-vous enſemble. Amour, paſſion funeſte, tu me réſervois encore de nouvelles peines, des déchiremens d'un autre genre. Mon fils ne peut être heureux ſans accabler Vilſon; tu peux l'être.... mais mon fils mourra.... je ne lui ſurvivrai pas.

Vilſon parut touché; il garda le ſilence pendant quelques momens, & me dit enſuite d'un ton ferme: Mon ami attendons encore. Sachons ce que Sophie vá décider. Si ſon cœur exige quelques ſacrifices.... tu me connois, c'eſt à mon âge qu'il convient de les faire.

Il ne put prononcer ces mots ſans quelque émotion; il ſe détourna pour me la cacher, & ſe retira en ſoupirant: je n'eus par la force de l'arrêter, ni de

lui rien dire pour le remercier ou pour le conſoler.

Mon fils arriva bientôt. Il étoit dans la douleur ; Sophie lui avoit découvert le myſtère de ſa naiſſance. Il avoit été affligé que quelqu'autre en fût inſtruit. Il trembloit que cette connoiſſance ne me fît retirer le conſentement que j'avois déjà accordé ; toujours plus épris, il revenoit conſulter dans mes regards ce que je penſois de cette ouverture, & mes diſpoſitions. Je le raſſurai de mon côté ; mais l'étoit-il de celui de Sophie ?

Cette fille admirable ne ſortoit point de ſon caractère. Elle étoit la candeur même : elle ennobliſſoit ſa ſituation. Pénétrée des ſentimens de mon fils, qu'une vaine délicateſſe n'avoit point altérés, elle n'avoit pas craint de lui dire : Je ſens que je vous aime ; un attrait invincible m'entraîne vers vous ; votre généroſité en augmente la force ; mais Vilſon..... Il m'eſt cher auſſi : il me touche, il m'intéreſſe peut-être moins depuis que je vous connois. Je trouve dans mon cœur

des biſarreries que je ne conçois pas. Je ſens que je ne puis affliger ni l'un ni l'autre. Je ſçais enfin que Vilſon n'eſt que mon bienfaiteur ; je ſuis plus ſenſible à ſes procédés. Je vous ai vu, ſon empire n'a point ceſſé, mais vous en avez pris à votre tour.

Je ne voyois dans ces diſcours, dictés par la vérité, que des motifs de conſolation pour mon fils : je m'étudiois à les lui faire goûter, & je n'y parvenois pas ſans peine. Quel eſt l'amant qui ſe contente de témoignages auſſi ſimples, que les nuages n'épouvantent pas, & qui, même après les aveux les plus précis, n'en deſire encore de plus vifs qui ne ſont qu'une répétition des premiers ?

Villon, après avoir réfléchi pendant toute la nuit ſans ſe réſoudre à rien, prit enfin un parti, & parla de la ſorte à Sophie dès le lendemain. Il faut prononcer, belle Sophie, lui dit-il, il s'agit de l'intérêt du fils de mon ami, il s'agit du mien, il m'eſt moins cher : quelle que ſoit votre réſolution, j'y ſouſcrirai, dût-

elle m'être contraire; je ne me plaindrai pas même de l'avoir hâtée : elle peut vous rendre heureuſe, & je ne verrai que cela.

Sophie interdite héſitoit encore. L'un & l'autre lui étoient chers : choſe inouie à cet âge, elle penchoit des deux côtés, quoique Vilſon eût pu être ſon pere, & que la jeuneſſe de mon fils fût mieux aſſortie avec la ſienne. La balance eſt donc égale, lui dit Vilſon; j'en ſuis fâché, j'aurois mieux aimé céder à vos deſirs, que de leur montrer le chemin qu'ils doivent prendre. Je ſens auſſi que s'ils ſe déclaroient, ce ne devroit pas être pour moi : votre indéciſion me flatte, je ſais me rendre juſtice : Sophie, vous êtes jeune, il vous faut un bonheur durable. Faites votre époux du jeune Floricourt, & votre ami de Vilſon. Il m'en coûtera, mais Sophie, mais mon ami l'ordonnent.

Il envoya ſur le champ appeller mon fils : il le préſenta lui-même à Sophie, comme celui qui devoit être ſon époux,

en verſant quelques larmes. Sophie en répandoit auſſi ; mon fils les imitoit : il admiroit la grandeur d'ame de Vilſon.

Je vins auſſi jouir de ce ſpectacle délicieux : je ne pouvois me laſſer de les embraſſer, il me ſembloit que j'étois heureux moi-même. J'aimois mon fils, j'aimois Vilſon : l'air intéreſſant & naïf de Sophie, ſes graces touchantes me parloient en ſa faveur, elle m'inſpiroit les ſentimens les plus tendres. Je me promettois ma félicité de la leur : je ne voulus pas qu'elle tardât. Je fis faire les préparatifs néceſſaires, avec toute la célérité poſſible. Le jour heureux avançoit ; Vilſon l'attendoit, & ſe prêtoit à tout d'une maniere qui n'annonçoit que peu de contrainte : il ſentoit que ſes regrets empoiſonneroient ma joie ; jamais homme ne ſut mieux ſe vaincre que Vilſon.

La veille de ce grand jour, nous avions ſoupé enſemble, je me retirai avec mon fils, qui ne ceſſoit de ſe précipiter à mes pieds, de me ſerrer les mains, de me témoigner toute ſa reconnoiſſance. Son

ardeur me rappella encore mes premiers temps. Ce ſouvenir fut accompagné de quelque douleur. O mon fils, lui dis-je, vous allez obtenir ce que vous aimez; je vous vois dans les tranſports où votre pere s'eſt autrefois trouvé. Puiſſiez-vous être plus heureux!

Je ne lui dis pas ces mots ſans éprouver un ſaiſiſſement ſecret; mon cœur ſe ſerroit, des ſoupirs m'échappoient, envain je voulois les retenir.

La nuit que je paſſai fut triſte; je ſongeai à Silvie, avec une nouvelle amertume & de nouveaux regrets. Je me ſentis bientôt appeſanti; je craignis d'être malade; je m'en affligeai pour les jeunes gens qui euſſent trouvé du malheur dans le moindre retardement. Le jour vint: j'étois très-mal en effet. Je voulus cependant me lever pour n'apporter aucun obſtacle à la cérémonie qui ſe préparoit. Je pris ſur moi, je fis des efforts: je me diſpoſois à partir, mon fils m'avoit déjà précédé, lorſque je reçus une lettre. J'allois en renvoyer la lecture à mon retour;

tour; on me dit que l'homme qui l'avoit apportée avoit dit que c'étoit une affaire preſſée, & qu'on me prioit inſtamment de la lire ſur le champ. Je romps le cachet, j'ouvre.... je vois les trais de Silvie.

« Floricourt, me diſoit-elle, tremblez » d'accomplir l'hymen que vous vous » propoſez.... prévenez un inceſte... »

Ciel ! m'écriai-je, qu'apprends-je ? Mes genoux tremblerent, je fus forcé de m'aſſeoir ; mes yeux troublés ne diſtinguoient plus rien, & ce ne fut qu'après une pauſe conſidérable que je revins à moi, & que je lus ce qui ſuit.

« Votre épouſe malheureuſe, victime » de l'attentat le plus noir & le plus » odieux, devint coupable ſans le vou- » loir. Un monſtre, vous l'avez peut- » être ſu, la circonſtance m'oblige de » vous le rappeller ou de vous l'appren- » dre, un monſtre prit votre place » dans ſon lit. Elle n'oſa plus ſoutenir » votre vue : elle ſe bannit des lieux » que vous habitiez ; elle emporta dans » ſon ſein un fruit.... né peut-être dans

» le crime, & dont la mere vertueuſe,
» malgré le ſort qui l'accable, ne put
» diſtinguer le véritable pere. Elle lui
» donna la naiſſance dans cette ville.
» Vilſon, votre ami, le recueillit ſans
» le connoître; elle lui fit écrire pour
» le lui recommander. Elle eſpéroit le
» retirer un jour : mais quel eût été
» le ſort de cet enfant ? L'opprobre.
» Malheureuſe, déſolée, elle s'eſt ré-
» fugiée dans une retraite ſûre, où ſon
» honneur eſt à l'abri des attentats,
» où ſes yeux éclairés ont reconnu l'er-
» reur du culte dans lequel l'éleva ſa
» mere, où elle fait pénitence des ca-
» prices qui troublerent vos jours, &
» du crime involontaire qui a conſom-
» mé ſon infortune. Pardonnez-lui,
» ſouvenez-vous quelquefois d'elle, &
» que mon fils n'épouſe pas ſa ſœur ».

Je reſtai preſque ſans ſentimens en achevant cette lecture. Je ne revins à moi que long-temps après; je m'occupai plus vivement du coup affreux qui m'avoit ſéparé de Silvie. La naiſſance

de ſa fille y mettoit le comble, je ne voyois que cela ſeul ; le reſte de ſa lettre, ſes remords, ſa tendreſſe, tout étoit effacé de ma mémoire. Dans ce premier moment, je ne pus penſer qu'à ce trait qui me déchiroit.

Vilſon inquiet de ne me pas voir venir, accourut avec précipitation chez moi, il me trouva dans cet abattement profond. Que ſignifie cela, me dit-il, ſeriez-vous malade ? Quel contretemps !

O mon ami, m'écriai-je en ſanglotant, ce jour devoit être un jour de joie, c'eſt un jour d'horreur, tu connois mes peines, tu ſais la fuite de Silvie, je t'en ai raconté la cauſe. Après plus de quinze ans, elle rompt enfin le ſilence.... tiens.... lis.... & plains-moi. Je connois ſa main, tu la connois..... plus d'hymen.... cette nouvelle affreuſe eſt arrivée à temps.

Vilſon prend la lettre en frémiſſant ; il la parcourt & reſte plongé dans un étonnement ſtupide, égal au mien.

Mon fils & Sophie impatiens de notre

TAYLORIAN INST. OXFORD

retard, viennent auſſi nous chercher ; ils ſont effrayés de l'état où ils nous trouvent. Nous gardions le ſilence, ils n'oſoient le rompre. Ils bruloient de nous interroger, & craignoient notre réponſe.

Je me détournai d'abord à la vue de Sophie, mes yeux ſe retournerent bientôt ſur elle : ſoit que mon imagination fût préoccupée, ſoit que cela fût effectivement, je découvris en elle les traits de Slvie ; Vilſon la regardant auſſi, & m'examinant moi-même, ſembloit me dire qu'll lui en trouvoit qui avoient beaucoup de rapport aux miens.

Mon fils épouvanté ne ſavoit que penſer ; ſa bouche articuloit par intervalle le nom de pere & celui de Sophie. Je pris la lettre & la lui préſentai : elle vient de ta mere, lui dis-je. Il la lut avec effroi, pouſſa un cri, Sophie... ciel ! .... Ma ſœur ! .... Il tomba dans un fauteuil. Sophie étonnée ſe précipita ſur cette lettre, elle la lut à ſon tour, & partagea notre frémiſſement & notre effroi.

Nous reſtâmes plus d'une heure dans cet état de ténebre & de confuſion. Les larmes ſuccéderent au ſilence, mon fils pleuroit, Sophie ſanglotoit, je ſoupirois ; Vilſon nous regardoit alternativement, & pleuroit lui-même.

Ah ! Monſieur, me dit alors Sophie, votre épouſe eſt ma mere, & mon pere eſt incertain.... ſes pleurs redoublerent, elle baiſſa la tête, elle voulut ſe cacher. Je vous peſe, reprit-elle, je ſuis la ſource de vos tourmens, je les aggrave, & elle continuoit de gémir.

Je ne ſais quels mouvemens me ſaiſirent tout-à-coup, mais mes entrailles s'émurent, mon cœur s'agita, treſſaillit ; je me tournai du côté de Sophie, je ne t'impute point les crimes d'autrui, je ſens que tu m'es chere, tu ſeras ma fille, mon cœur t'a nommée. Je te rendrai une mere, ſi cela m'eſt poſſible. Tu m'aimeras, tu me plaindras.

Mon fils accablé commençoit à prêter

l'oreille aux conſolations de Vilſon, il revint à lui. O Sophie, s'écria-t-il, je dois t'aimer comme ma ſœur, j'en gémis, mais je le dois. Vilſon, digne Vilſon, je ſus admirer votre généroſité, je ne ſus pas l'imiter ; Sophie eſt perdue pour moi, elle vous eſt rendue ; je ſoupire.... & j'embraſſe mon frere.

Vilſon lui rendit ſes careſſes, il porta ſes regards ſur Sophie, il les ramena ſur moi, il conſultoit les miens pour ſe précipiter à ſes pieds. Je le pris par la main. Sophie eſt à toi, lui dis-je ; il eſt bien ſatisfaiſant pour moi de devenir le pere de mon ami, mais il faut auparavant lui rendre ſa mere, me rendre mon épouſe. C'étoit ma premiere idée, interrompit Vilſon ; aurois-je penſé à mon bonheur, & laiſſé mon ami plongé dans la triſteſſe ? Non, connois-moi, c'eſt pour toi que je vais d'abord travailler. Sophie, ton cœur étoit balancé entre la reconnoiſſance & la tendreſſe fraternelle : car, je n'en doute point, c'eſt le même ſang, le ſang

de Floricourt qui coule dans tes veines. Ce dernier ſentiment étoit le plus fort dans ton cœur, tu l'as pris pour de l'amour, il étoit aiſé de s'y tromper à ton âge. Mais ta reconnoiſſance ſera-t-elle auſſi vive, auſſi puiſſante ?

Sophie leva les yeux, & lui répondit : j'aimois mon frere ſans le connoître, mes ſentimens ſe développent. Je devois vous aimer, & ce devoir étoit un plaiſir pour moi. Floricourt a toute mon amitié. Rendez ſon pere heureux, je n'oſe encore dire le mien ; & ſi votre félicité dépend de moi comme la mienne dépend de vous, ô Vilſon, nous n'avons rien à deſirer.

Vilſon ſatisfait, toujours prêt à ſe ſacrifier pour ſon ami, interrompit ſes tranſports pour ſonger à trouver Silvie. Il reprit ſa lettre : *je ſuis dans une retraite ſûre.... j'ai reconnu mes erreurs.* Ces mots ſur leſquels mon ame troublée par la nouvelle que je recevois, n'avoit fait qu'une légere attention, lui offroient des lumieres & des eſpérances.

Silvie, me dit-il, a abjuré ſon ancienne religion, elle eſt dans un couvent; elle n'y peut être que depuis la naiſſance de Sophie. Elle l'a confiée à mes ſoins, elle connoiſſoit notre amitié, elle n'a pu ſe réſoudre à ne pas apprendre de ſes nouvelles. Elle a été inſtruite de ſon hymen prochain, il ne faut pas qu'elle ſoit éloignée. Cette ville peut-être.... je vais commencer mes recherches. Il ſortit à ces mots.

Je demeurai ſeul avec mes enfans, ils me conſoloient, je les conſolois; ma répugnance, ma délicateſſe cédoient aux graces naïves de Sophie, à un penchant ſecret qui me parloit pour elle. Je ne voulois point douter qu'elle ne me dût le jour, l'attentat de Veloure ne m'épouvantoit plus, elle étoit la fille de Silvie; Silvie m'avoit toujours aimé, ſa fille étoit la mienne. Mon fils intercédoit pour elle dans mon cœur. Aimez-la, me diſoit-il, partagez-nous votre tendreſſe, elle eſt ma ſœur, je le ſens à l'amitié tranquille qui ſuccede à

ce ſentimeut impétueux que je ne connoiſſois pas, qui m'abuſoit, qui me trompoit ſur ſa nature.

Je les embraſſois tour-à-tour. Je paſſai la journée avec eux, m'occupant de Silvie, en parlant ſans ceſſe, la regrettant, la deſirant, & craignant que je ne l'euſſe perdue pour toujours.

Vilſon ne revint pas le ſoir. Son abſence m'inquiéta. Je n'entendis point encore parler de lui le lendemain de toute la matinée. Sur le midi il m'envoya ce billet.

Je ſais où eſt Silvie, je dois la voir dans un inſtant; il étoit difficile d'aller juſqu'à elle : mais quels obſtacles auroient rebuté votre ami?

Je fus d'abord tranſporté de joie, bientôt je me plaignis de Vilſon. Il alloit voir Silvie, il ne m'avoit pas inſtruit plutôt, il reculoit l'inſtant où je pouvois l'embraſſer. J'étois fâché qu'il ne m'eût pas marqué le lieu, je voulois

le joindre, mais où le chercher ? J'étois dans une agitation extrême. Mon ami revint trois heures après.

Ah ! cruel, m'écriai-je ! Dans quel trouble tu m'as laiſſé. Je l'ai dû, me répondit-il, Silvie eſt dans ce même couvent où Julie a ſouffert ſi long-temps ; des bijoux qu'elle a vendus, lui ont fait une petite ſomme pour laquelle on l'a reçue. Je ne ſavois comment m'y prendre, pour commencer mes perquiſitions, L'Aumônier de cette communauté m'eſt venu trouver, je le connoiſſois ; la curioſité avec laquelle il s'eſt informé de ma parente & de ſon hymen proehain, m'a donné des ſoupçons. Je lui ai fait des queſtions adroites à mon tour ; ſes réponſes m'ont confirmé qu'il en ſavoit plus qu'il ne vouloit en dire, je me ſuis ouvert davantage. Il n'a rien pu me déguiſer, c'étoit lui qui venoit ſouvent apprendre des nouvelles de Sophie.

Silvie, m'a-t il dit enſuite, eſt une ame pure devant le ciel, que le crime

a pourſuivie, a accablée ſans la corrompre. Elle mérite l'eſtime de la terre entiere, & ſur-tout celle de ſon mari.

Je l'ai prié de me ſeconder, de la ramener auprès de vous. Il en a fait d'abord des difficultés. Silvie, m'a-t-il dit, ſonge à ſa ſanctification. Les peines qu'elle a eſſuyées dans le monde l'ont effrayée; elle cherche une vie paiſible où elle puiſſe expier ce qu'elle a fait ſouffrir à ſon mari. Monſieur, ai-je répondu, il ne s'agit pas de rien expier, il faut des réparations, il ne s'en préſente qu'une, elle en eſt la maitreſſe : Floricourt ouvre ſes bras pour la recevoir, ſon devoir eſt de ſe réunir à lui.

Je l'ai convaincu, il a couru ſur le champ parler à Silvie. Ce n'eſt pas ſans peine qu'il l'a fait conſentir à quitter ſa retraite; j'étois à la porte du Parloir, j'entendois ſes diſcours, ils me pénétroient. Oh! Monſieur, diſoit-elle, de quel œil me reverra mon époux? comment oſerai-je me préſenter à ſes regards? Hélas! peut-il me rendre ſa

tendreſſe, après les événemens affreux qui me l'ont fait perdre ? Goûterai-je mon bonheur dans toute ſa pureté ! Lui-même le goûtera-t-il ! Un ſouvenir cruel ne le troublera-t-il point !

Je ſuis entré auſſi-tôt. Ma vue l'a ſurpriſe. M'apportez-vous la paix, m'a-t-elle dit ? Croirai-je que Floricourt ſouhaite encore la vue d'une infortunée. Je ne vous répéterai point tout ce que mon eſprit m'a dicté pour la raſſurer ; l'amitié m'inſpiroit. L'amour qu'elle éprouve, que rien n'a pu éteindre, l'a emporté ſur ſa honte ; l'Aumônier a fait parler la religion, les devoirs. Silvie a baiſſé les yeux, s'il me pardonne, a-t-elle dit, s'il m'aime encore....

Si je l'aime, interrompis-je tout-à-coup : ô Vilſon, peut-elle en douter ? Allons lui ôter ces vaines craintes qui m'outragent, allons lui rendre la tranquillité qu'elle a perdue.

Je pars auſſi-tôt ſans attendre ſa réponſe, ſans examiner s'il me ſuit ; je vole

vole au Couvent. Murs odieux, dis-je en les appercevant, fûtes-vous deſtinés à renfermer, à me dérober toujours ce que j'aime ? Vous m'avez privé de Julie, vous me rendrez mon épouſe. Je me précipite au tour. Je ſonne avec grand bruit, je demande Madame de Floricourt. La Tourriere me regarde, ouvre les yeux, & me dit qu'on ne la connoît point. On ne la connoît point, répondis-je avec emportement ; c'eſt mon épouſe, c'eſt ma femme que vous retenez dans ces lieux ; amenez-la, qui vous arrête ? N'y a-t-il pas aſſez long-temps que je l'ai perdue ?

La Religieuſe me croit inſenſé, elle referme la porte, elle appelle ſes Sœurs ; mes cris, mes fureurs la rempliſſent d'effroi, à peine ſe croit-elle en ſureté malgré le mur qui nous ſépare. Tout m'irrite, je ne me poſſede plus. Barbares, m'écriai-je ! croyez-vous la retenir comme Julie, la perdre, me perdre moi-même ? Rendez-moi Silvie, rendez une femme à ſon époux, une

mere à ſes enfans. Hâtez-vous, ou les Tribunaux vont retentir de mes plaintes.... je vais....

Vilſon arriva avec l'Aumônier. La Religieuſe les appelle, les avertit de prendre garde à ce fou furieux. Ah ! Vilſon, ah ! mon ami, ſeconde-moi... je ne pus en dire davantage. Mon trouble ne m'avoit pas permis d'entendre toutes les explications de Vilſon. Mon impatience m'avoit fait voler ſans les attendre, ſans ſavoir ſi Silvie étoit connue ſous ſon véritable nom, ſans demander celui qu'elle portoit. L'Aumônier s'expliqua, Silvie deſcendit. O Silvie, m'écriai-je à ſa vue, m'aimes-tu encore ? Elle vouloit ſe jetter à genoux. Arrête, lui criai-je, ne t'humilie pas en ma préſence, c'eſt à moi de tomber à tes pieds ; aime-moi, vis avec moi, c'eſt tout ce que je veux, tout ce que je demande. Elle rougiſſoit, ſes yeux étoient mouillés, elle n'oſoit les lever ſur moi. Prends courage, ajoutai-je encore, tu es innocente, tu n'as point

de pleurs à verſer ; & fuſſes-tu criminelle, mon cœur ſeroit prêt à te pardonner.

Que dirai-je ? Les grilles s'ouvrirent, Silvie ſortit, je la reçus dans mes bras, je l'emportai dans mon carroſſe. J'ordonnai au cocher de toucher avec promptitude. On eût dit que j'enlevois une fille du Couvent. J'arrive chez moi, j'appelle mon fils : embraſſe ta mere ; qu'elle te béniſſe ; ma chere Silvie, ne rougis pas, embraſſe Sophie ; c'eſt ta fille, c'eſt la mienne, je la chéris. Tous les nuages ſe diſſipent.

Je goûtois enfin la joie, je retrouvois Silvie, Silvie m'aimant davantage, réparant par l'amour le plus vif & le plus ardent les chagrins qu'elle m'avoit cauſés. Ces premiers tranſports finis, telle eſt l'inconſéquence du cœur humain, quelques mouvemens ſecrets vinrent encore me troubler ; j'apportai tous mes ſoins à les cacher à Silvie ; j'ai voulu faire ſon bonheur, & le rendre plus pur que le mien. Sophie a

fait celui de Vilſon qui l'adore & qui la rend heureuſe. Mon fils a goûté bientôt une pareille félicité dans les bras d'une femme aimable. Il en a deux enfans qui font le charme de ma vieilleſſe, ainſi que ceux de Vilſon. Nous vivons enſemble dans une de mes terres, où nous nous ſommes retirés, penſant quelquefois au paſſé qui m'afflige, mais qui me rend Silvie plus chere.

Fin des Mémoires de M. de Floricourt.

LES ÉPOUX MALHEUREUX.

ELEUTHERE étoit fille d'un Gentilhomme de province, qui auroit cru déroger à ſa naiſſance, s'il n'eût pas eu les préjugés orgueilleux des Nobles. Il battoit ſes payſans, & ſe complaiſoit dans ſa grand-ſalle à manger, décorée des portraits gothiques de ſes aïeux, tous peints de pied-en-cap. Fier de ſes ancêtres, il en parloit inceſſamment, &, à leur exemple, il étoit irréconciliable ennemi dès qu'il avoit reçu la plus légère offenſe : ces maximes étoient héréditaires dans ſa famille. D'ailleurs, il paſſoit pour honnête homme, & pour pere tendre. La mort ravit trop tôt à Eleuthere une mere qui avoit autant de bon ſens & de douceur, que ſon noble époux avoit d'arrogance & d'orgueil. Douée du caractere de ſa mere,

elle poſſédoit des vertus qui ſe faiſoient chérir, parce qu'elles étoient ſimples & naturelles : dès ſon enfance on reconnut la nobleſſe de ſon ame. Les propos flatteurs des jeunes gentilshommes des environs, lui apprirent bien-tôt qu'elle étoit belle ; elle ne s'en étoit pas encore doutée, quoiqu'elle eût conſulté plus d'une fois ſon miroir. Les bénédictions journalieres des infortunés qu'elle ſoulageoit, lui apprirent en même-temps qu'elle avoit le cœur bon & ſenſible ; elle fut beaucoup plus flattée de cette derniere découverte : elle dédaignoit les louanges des premiers, & aimoit à entendre toute la reconnoiſſance des ſeconds, car elle étoit bienfaiſante pour le ſeul plaiſir de l'être. Un emploi aſſez illuſtre appella ſon pere à la Cour ; mais il connoiſſoit trop bien le pays où il alloit entrer, pour expoſer l'innocence de ſa fille à l'air dangereux qu'on y reſpire : il la remit entre les mains de Caliſte, ſœur de ſa mere. Au moment de cette ſéparation, Eleuthere verſa des

larmes, & ne les eſſuya qu'en retrouvant une tante qui lui rappelloit une mere adorée ; c'étoit la ſeule perſonne qui pût lui procurer quelques conſolations. Eleuthere jouit quelque temps de cette paix délicieuſe de l'ame, qui naît de l'abſence des paſſions ; mais cette paix ne tarda guere à être troublée. Ariſte, cadet de Famille, étoit voiſin de Caliſte, & fréquentoit ſa maiſon ; ſa bonne mine & ſon mérite étoient toutes ſes richeſſes. Il avoit acquis l'amitié de la tante d'Eleuthere, par ces petits ſervices que les cœurs bien nés trouvent toujours l'occaſion de rendre ; d'ailleurs, elle eſtimoit ſa conduite, ſon honnêteté & ſon eſprit. Bien reçu dans une maiſon qui lui étoit chere à plus d'un titre, il s'apperçut que la poſſeſſion du cœur de la belle Eleuthere devenoit indiſpenſable à ſon bonheur.

Deux jeunes cœurs faits l'un pour l'autre, ſe ſentent ordinairement bleſſés du même trait ; il fut rapide & prévint toutes leurs réflexions. L'un de l'autre étonnés, & amans ſans le ſçavoir, ils

ſentirent que leur exiſtence ſeroit à jamais liée l'une à l'autre. Après tous les combats qu'enfantent la timidité & la pudeur, ils s'avouerent qu'ils s'aimoient; Ariſte expoſoit ſon amour avec feu: Eleuthere y répondoit d'un regard timide. Ils étoient loin de cette diſſimulation qui naît dans un âge plus avancé; leurs cœurs ſimples & ouverts, n'avoient aucun détour. Caliſte pénétra ſans peine le ſecret de leurs amours; elle approuva leur tendreſſe, ſans néanmoins en redouter & en prévoir les ſuites.

L'orgueil d'Ergaſte, & ſur-tout ſon ambition, l'éloignoit beaucoup du deſſein de donner ſa fille à un pauvre Gentilhomme; une autre raiſon s'y oppoſoit encore. Il régnoit entre le pere d'Ariſte & lui une inimitié ſecrette, mais qui devenoit plus violente de jour en jour; elle étoit fondée ſur peu de choſe, mais tous deux vivoient à la Cour, avoient les mêmes projets de fortune, & ſe trouvoient rivaux auprès du Prince; ainſi une union politique paroiſſoit mê-

me impoſſible. La hauteur de l'un ne cédoit point à la hauteur de l'autre ; tous deux ambitieux & fiers, ils auroient ſacrifié l'équité, l'honneur, la félicité de leurs enfans, à leurs vues intéreſſées.

Il falloit être femme pour tenter de lever de ſi grandes difficultés ; Caliſte l'entreprit, parce qu'elle les aimoit, & fut plus heureuſe qu'elle n'avoit oſé l'eſpérer. Ariſte vint à la Cour, pour ſe faire connoître d'Ergaſte ; il lui apportoit des lettres de Caliſte, qui le recommandoient fortement. Il réuſſit par ſes manieres humbles, & par le reſpect profond qu'il marqua pour Ergaſte. Ariſte n'étoit ni bas ni flatteur, mais il étoit amoureux, & ce motif puiſſant doit lui faire pardonner ſon extrême ſoumiſſion. Cette habile complaiſance lui fut favorable ; il eut le bonheur de rendre à Ergaſte un de ces ſervices qui flattent l'amour-propre le plus délicat. Ergaſte ne fut pas ingrat, il le combla de faveurs ; il lui permit d'aſpirer à la main de ſa fille. Cet amant étoit ſur le point

de goûter la félicité après laquelle il avoit tant ſoupiré ; Ergaſte conſidéroit ſon mérite, Caliſte appuyoit ſa demande. Sa famille étoit pauvre, mais noble, & l'orgueil d'enrichir le fils de Damis, ſembloit même le nommer ſon gendre. Ergaſte, quoiqu'ambitieux, n'avoit jamais été ſoupçonné d'avarice ; tout paroiſſoit devoir former cette union. Pendant ce temps, Ariſte paſſoit aux genoux d'Eleuthere tous les momens que lui laiſſoit ſon ſervice ; il ne doutoit point du conſentement de ſon pere. La fortune d'Eleuthere pouvoit intéreſſer un cœur épris de l'agrandiſſement de ſa maiſon : Damis parut ſe réjouir du bonheur de ſon fils, & de cette riche a liance ; il daigna même marquer ſa reconnoiſſance à la famille d'Ergaſte ; mais en bon courtiſan, il cherchoit en même-temps de nouveaux moyens pour l'abaiſſer, & s'élever ſur ſes ruines.

Le jour qui devoit unir nos amans, étoit arrêté ; on n'attendoit plus que la préſence d'Ergaſte & de Damis, pour

célébrer leur mariage. Enivrés de leur amour & de leur prochaine félicité, eux ſeuls éprouvoient tout le charme que les témoins de leur tendreſſe ne pouvoient que foiblement apprécier ; mais hélas ! c'étoient les plus belles heures de leur vie qui s'écouloient rapidement & pour toujours. Ils étoient chez Caliſte, aſſis à côté l'un de l'autre, l'ame plongée dans ces doux entretiens où la langue eſt le plus foible interprête du cœur. L'amour, la douce confiance, couronnoient tous leurs inſtans ; ils goûtoient ces plaiſirs avant-coureurs d'autres voluptés plus vives, mais peut-être moins délicates ; ils s'embraſſoient innocemment, ſe juroient un amour éternel, & ſentoient mutuellement que leurs cœurs n'avoient pas beſoin de ces vains ſermens : Ergaſte entre comme un éclair. Tous deux volent dans ſes bras avec tranſport ; il embraſſe ſa fille, & repouſſe Ariſte. Eleuthere pâlit, & le coup porté à ſon amant, lui fut plus cruel que s'il eût été lancé contre elle-même. Ariſte

demeure interdit de ſurpriſe & d'effroi.... Oublie cet indigne, dit Ergaſte à ſa fille, d'une voix forte & terrible, oublie à jamais le fils de Damis; & vous, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Ariſte, rendez graces à l'honneur gravé dans le cœur d'un gentilhomme; lui ſeul retient ma vengeance; ſans lui vous me répondriez ici des outrages de votre pere. A ces mots, il entraîna la malheureuſe Eleuthere qui, le déſeſpoir & la mort dans le ſein, ſe laiſſa tomber ſur ſon pere, preſque ſans ſentiment. Mais ſans pitié pour ſa ſituation & celle d'Ariſte, il chaſſa l'un de ſa préſence, & défendit à l'autre de jetter déſormais un regard ſur ſon amant malheureux.

Ariſte froid comme un marbre, ne revenoit point de ſon étonnement; que ſa douleur étoit vive! ſon œil étoit fixe, ſa langue immobile, ſon cœur ſerré. Il courut vainement aux pieds d'Ergaſte, lui demander la cauſe de ce changement étrange. Le barbare Ergaſte, témoin de ſon déſeſpoir, comptoit avec joie ſes

ſoupirs,

ſoupirs, & voyoit couler ſes pleurs d'un regard ſatisfait. Il apprit enfin de Caliſte la cauſe d'un ſi prompt revers; Damis & Ergaſte s'étoient trouvés au lever du Prince. Le Prince avoit ſouri à Damis, & n'avoit rien dit à Ergaſte; ce dernier frémiſſoit de honte & de courroux, lorſque Damis obtint une place qu'Ergaſte avoit inutilement briguée. Il n'en fallut pas davantage pour l'enflammer d'une haine violente; il ne douta plus que Damis n'eût travaillé à ſa perte : un ami perfide l'affermit dans ces ſoupçons. Ergaſte, pour un homme de cour, ne poſſédoit point aſſez de diſſimulation; il ne portoit pas la connoiſſance du local au même degré que ſon rival : il échoua dans ſes deſſeins. Furieux, on le vit s'oublier juſqu'à maltraiter de paroles Damis, qui, calme & tranquille, rioit en le voyant courir à ſa perte par cette violence. Ergaſte dans ſon emportement, s'étoit hâté de venir rompre l'alliance d'Ariſte & d'Eleuthere.

Dans quelle horrible ſituation ſe trou-

voit cet amant malheureux ! Plein de ſon amour, il ne pouvoit y renoncer ; il voyoit ſa deſtinée entre les mains d'Ergaſte ; & lorſqu'il ſongeoit à ſon pere, également combattu, il demeuroit la victime de leur inimitié cruelle. Son amour le rendit intrépide ; il oſa ſe repréſenter devant Ergaſte. On liſoit ſur ſon front l'abattement de la douleur ; ſon œil étoit humide de pleurs, mais la nobleſſe & la fermeté n'en éclatoient pas moins dans ſon geſte, comme dans ſa parole ; il tenta de fléchir un pere irrité, mais ce pere adoroit la vengeance. Ergaſte tenoit ſa fille par la main ; jamais elle ne lui avoit paru ſi belle ; jamais Ariſte ne fut plus éloquent & plus tendre : une intéreſſante mélancolie tenoit comme abſorbée l'ame d'Eleuthere dans un abyme de réflexions. Ariſte dit tout ce qu'un amant peut dire, & promit tout ce que que la vertu peut avouer. Votre pere m'a ſenſiblement offenſé, répondit Ergaſte, n'eſpérez plus que je vous donne ma fille qu'à une condition ; elle eſt

terrible, mais je l'exige : ſi vous voulez la remplir, vous pourrez être encore mon gendre. Vous ſçavez qu'une voix ſecrette accuſa votre pere, il y a quelques années, d'avoir trahi les intérêts du Prince; cette trahiſon ne vous eſt pas demeurée inconnue; il a eu aſſez d'adreſſe pour ſe laver de ce crime, & rentrer en faveur; vous ſçavez ſur qui il a ſçu détourner les ſoupçons; c'eſt à vous de choiſir qui vous voulez avouer pour pere, ou de moi qui ſuis ſans tache, ou d'un homme que vous ſçavez coupable : oſez, ſi vous aimez ma fille, oſez me venger de votre pere, & ma fille eſt à vous; les droits de la nature ne ſont que chimériques lorſqu'ils s'oppoſent à votre bonheur. Votre pere ne balanceroit point à vous ſacrifier, ſi le moindre intérêt l'exigeoit; il n'a pour vous aucune tendreſſe, il ne mérite point la vôtre. D'ailleurs, je ne demande pas la tête de Damis, je ne veux qu'être en état de le faire trembler, s'il pouſſoit l'audace au dernier comble.

Le cœur d'Ariſte frémit de crainte à ces mots ; tout l'excès de ſon amour ne pouvoit le faire balancer un ſeul inſtant ; mais il ſçavoit que ſon pere n'étoit pas innocent, & l'effroi qui le pénétroit fut interprété par Ergaſte, comme l'indéciſion d'un homme qui flotte entre deux partis. Ariſte poſſédoit certains papiers en garde, qui pouvoient dépoſer contre ſon pere ; il lui ſembloit déjà voir cet homme vindicatif les lui arracher, ſoit par violence, ſoit par ſurpriſe : il ne put répondre, tant il étoit ému. Il jetta un regard ſur Eleuthere, & voyant que cette tendre & vertueuſe amante avoit pénétré ſon ame, & qu'elle juſtifioit ſon ſilence, il éprouva un inſtant de joie au milieu de ces momens affreux. Lorſqu'il put reprendre la parole : Monſieur, dit-il avec fierté, Eleuthere me mépriſeroit ſi je rempliſſois l'affreuſe condition où vous oſez mettre ſa main. Comment avez-vous pu imaginer qu'Ariſte puiſſe jamais l'accomplir ? J'avois cru ne vous avoir don-

né aucune occaſion de vous faire penſer que je pourrois devenir un jour auſſi lâche, auſſi perfide, auſſi ſcélérat que vous me ſuppoſez..... Ergaſte ſe leva, en lui lançant un regard foudroyant, & le traitant avec arrogance, il déroba ſon amante à ſes yeux.

Ariſte étoit infortuné & n'avoit plus d'eſpérance; ſon pere avoit cauſé ſon malheur. Il avoit beſoin de toute ſa vertu, pour ne pas ſe permettre quelques murmures; il alla le trouver, & lui découvrit l'étendue de ſon déſeſpoir. Ce pere ambitieux auroit vu couler les larmes de ſon fils ſans émotion, ſi ſon inſatiable cupidité l'eût exigé : aujourd'hui il eſt touché, mais dans le fond il ne l'eſt que pour lui-même. L'alliance de ſon fils avec Eleuthere, devoit faire entrer dans ſa maiſon une immenſe fortune, & tel étoit le premier pas qu'il jugeoit néceſſaire pour conſommer ſes projets. Il fut effrayé qu'Ergaſte eût découvert ſi-tôt les piéges qu'il lui tendoit: il partit ſur le champ pour la

terre de Caliſte, où ſe trouvoit ſon ennemi. Le fourbe adroit, exercé depuis longue main au manege des Cours, ſçavoit commander à ſon viſage dans toutes les occaſions. Il prit, pour tromper Ergaſte, une de ces phyſionomies affables qu'on diroit repréſenter la candeur & l'amitié; il arrive, & ſon front porte l'empreinte du plus vif chagrin; ſa bouche auſſi fauſſe que ſon cœur, tient les diſcours les plus touchans, avec un air de vérité incroyable, & propre à en impoſer. Il ſerre ſon ennemi ſur ſon ſein, avec les plus fortes proteſtations, ſur ce même ſein qui, dans ce moment même, méditoit ſa ruine: il poûſſe l'impoſture juſqu'à verſer de feintes larmes. Il juſtifie ſa conduite paſſée, il met en œuvre les plus baſſes flatteries, les menſonges les plus ingénieux, pour le détromper ſur les calomnies dont on avoit voulu le noircir. Ergaſte étoit né violent, mais ſon caractere ne comportoit point l'art de connoître la ruſe; Damis qui en avoit fait une étude profonde pendant

toute ſa vie, étoit le plus ſouple, le plus artificieux & le plus diſſimulé des hommes. Semblable au reptile qui s'abaiſſe pour mieux lancer le venin qui coule de ſa dent, Damis emploie toute ſorte de baſſeſſes pour en venir à ſes fins. L'unique eſpoir d'humilier à ſon tour celui devant qui il s'humilioit, & de lui faire payer cher un tel moment, l'animoit à tout tenter afin de mieux frapper ſon ennemi, après l'avoir enveloppé dans ſes piéges.

Ergaſte, qui s'étoit rendu coupable de quelque violence envers Damis, le voyant déſarmé, ſans haine, ſans colere, eſpérant d'ailleurs rentrer en grace auprès du Prince, en ſe réconciliant avec lui, ne voulut pas pénétrer les motifs qui le faiſoient agir. Il ne cherchoit qu'à regagner la confiance du Maître, & à ſe ſauver de la honte d'une chûte prochaine. Tout lui devint égal, pourvu que ſon orgueil ne reçût aucune atteinte. La réconciliation ſe fit, & l'hymen d'Ariſte & d'Eleuthere en devint le nœud. Nos

amans tranſportés de joie, ne reſpiroient que l'ivreſſe de leur amour; ils exaltoient l'ame généreuſe de Damis, qui ſacrifioit ſon ambition à leur félicité, & cependant ils ne devoient leur bonheur qu'aux ruſes profondes & ſecrettes de ce courtiſan dangereux. Avec quel mépris un ſage, dont les yeux approfondiſſent l'abyme du cœur humain, n'apprécie-t-il pas ces éloges précipités que l'on prodigue aux apparences les plus trompeuſes? Que de faux amis des hommes uſurpent l'encens dû au petit nombre de ceux qui les aiment ſincérement! Les projets cachés de Damis approchoient du point de leur maturité; il s'étoit, pour ainſi dire, rendu maître des biens d'Ergaſte, par l'alliance qu'il avoit contractée avec ſa maiſon. Alors il tendit tous ſes filets, & ſes calomnies adroitement tiſſues, ravirent à Ergaſte l'emploi honorable dont il jouiſſoit à la Cour; mais Damis en ourdiſſant cette trame perfide, n'avoit pas voulu perdre la réputation d'homme juſte; il s'étoit conduit

de maniere que le public, qui ne voit & ne juge que la ſuperficie des choſes, ne pouvoit lui rien imputer de vil. Il déguiſa ſon front, & renferma ſa joie, lorſqu'Ergaſte ſe vit forcé de céder ſon emploi & ſes dignités à l'époux de ſa fille. Ariſte fit une réſiſtance inutile : les ordres réïtérés du Prince qui vouloit être obéi, le forcérent à les accepter. La plupart des lecteurs blâmeront peut-être Ariſte, de ce qu'il n'a pas préféré l'obſcurité avec Ergaſte au poſte brillant qu'il occupoit après ſa chûte ; mais je ſouhaite pour leur honneur, que ſe trouvant dans de pareilles circonſtances, ils réſiſtent auſſi long-temps qu'il le fit.

Dans un tel revers, Ergaſte avoit appris de Damis de quelles armes il faut combattre ſon ennemi : il en avoit reçu la terrible leçon de ſçavoir apprêter ſa vengeance : Ariſte & ſon épouſe en ſouffrirent. Ergaſte déchu & malheureux, ne les vit plus du même œil ; ſa fille perdit toute ſa tendreſſe, parce qu'elle ſe trouvoit unie au fils de ſon

mortel ennemi. Damis triomphoit, mais Ariſte étoit loin de jouir en paix de l'opulence qui l'environnoit; les careſſes affectées de ſon pere ne lui en impoſoient pas. Il devina les odieuſes manœuvres qui avoient ſervi à ſon élévation; il fut témoin des pleurs dont s'abreuvoit chaque jour la malheureuſe Eleuthere : il écouta la voix de la tendreſſe filiale. Il voulut tarir la ſource de ces larmes précieuſes, & ſe reprocha d'avoir occupé une place où la vertu lui défendoit de monter, quoiqu'il y eût été, pour ainſi dire, forcé, les remords s'éveillerent dans cette ame droite & ſenſible, qui préféroit la juſtice & l'équité à ſon propre bonheur, à celui même de ſon épouſe. Il ſupplia le Monarque de lui permettre de ſuivre les mouvemens de ſon cœur, & les devoirs que lui impoſoit ſa conſcience, en remettant à Ergaſte ſes charges & dignités, comme à celui qui en étoit l'ancien & le légitime poſſeſſeur; l'obéiſſance que je vous dois, Sire, ajouta-t-il,

me les a fait accepter ; un tribunal contre lequel je ne diſpute jamais, & qui prononce au fond de mon ame, m'ordonne de vous les rendre. Mais que s'attira-t-il par cette démarche honorable & généreuſe ? la diſgrace du Prince & la haine de ſon pere. Telle fut la récompenſe de ſa vertu, il eut même la douleur de voir que le ſacrifice qu'il avoit fait, devenoit infructueux. Ergaſte fut bientôt dépouillé, ſous le plus inique prétexte ; une proſcription juſqu'alors inuſitée, s'étendit juſques ſur les biens d'Eleuthere : c'étoit peu. Chargés des couleurs les plus noires, repréſentés comme des rebelles, un ordre odieux fondé ſur l'abus du pouvoir, les bannit tous trois dans un miſérable bien de campagne, ſeul aſyle qui leur reſtoit, & qui ſuffiſoit à peine pour les ſauver des horreurs de l'indigence.

L'infortune, ſur-tout celle qui ſe précipite comme un coup de tonnere, établit entre les malheureux une confiance, uee liaiſon intime, beaucoup plus étroite

ſouvent que ne peuvent la former les nœuds ſacrés du ſang. La confiance étoit pour le vertueux Ariſte, un bien conſolateur ; & le pere de ſon épouſe, depuis qu'il étoit accablé par le ſort, avoit un droit abſolu ſur toutes ſes penſées, comme ſur tous ſes ſentimens. Il laiſſa voir le fond de ſon cœur à Ergaſte ; & dans ces doux épanchemens où l'ame des malheureux ſemble s'écouler avec leurs pleurs, il en dit plus qu'il n'en devoit dire. Ergaſte qui, ſous un maintien tranquille, étoit dévoré de tous les feux de la vengeance, abuſa de la candeur, de la ſincérité, ou, pour mieux dire, de l'oubli d'Ariſte ; il ſe rendit maître, à ſon inſu, de quelques papiers qu'il conſervoit ſoigneuſement : parmi pluſieurs papiers inutiles, il découvrit ces pieces importantes depuis ſi long-temps convoitées ; elles contenoient des témoignages inconteſtables de la trahiſon de Damis envers ſon Prince. Ergaſte ne tarde point, il vole à la Cour. Le Prince changeoit de Miniſtres comme d'habits

de

de ſaiſon ; il ſuffiſoit de ſavoir flatter ſa paſſion dominante, pour réuſſir auprès de lui : une apparence de ſoupçon contre ſon plus fidele ſerviteur, préſentée à propos, le perdoit ſans retour. Il fut aiſé à Ergaſte de contenter ſa haine ; il avoit entre ſes mains plus que des ſoupçons ; il portoit des preuves irrécuſables. Un inſtant foudroya l'ambitieux Damis, il tomba du faîte des grandeurs, & ſervit de riſée aux viles créatures qui, deux heures auparavant, étoient ſes pepétuels adulateurs ; mais ſa chûte ne ſatisfaiſoit pas encore ſon implacable ennemi. Il répandit par-tout, quoiqu'avec précaution, qu'Ariſte étoit l'accuſateur de ſon pere, comme le ſeul qui ait pu livrer les papiers propres à le condamner : la vraiſemblance appuyoit ce bruit auſſi faux qu'il étoit odieux. Ces écrits étoient, à la vérité, en partie de la main d'Ariſte, en partie tracés par celle de ſon malheureux pere. Qui auroit pu les rendre publics, ſi ce n'étoit celui qui les avoit en garde ? On le força de porter témoi-

gnage contre l'Auteur de ſes jours ; car cette Cour qui n'avoit rien de ſacré, ne ſçavoit point reſpecter la nature. Il n'étoit pas poſſible à Ariſte de démentir ſa propre main. Damis fut condamné à une priſon perpétuelle ; tous ſes biens furent confiſqués ; & ſa famille fut enveloppée dans ſa diſgrace. Ariſte, le vertueux Ariſte maudit de la bouche de ſon pere, déteſté de tous les gens de bien, en horreur aux ennemis même de Damis, reſtoit ſeul avec ſon innocence, mais il ne pouvoit la mettre dans tout ſon jour : le pere de ſon épouſe avoit déshonoré ſon nom juſqu'alors ſans tache, il falloit révéler ſa perfidie, & ce coup nouveau n'étoit pas le moins terrible à ſon cœur.

C'étoit peu pour Ergaſte d'avoir perdu de réputation l'honnête Ariſte, il n'avoit contenté qu'à moitié ſa vengeance ; il vouloit encore lui ravir & ſon épouſe & ſa liberté. La lettre qui avoit cauſé l'exil de Damis, portoit en même temps l'infaillible témoignage de l'innocence

du fils ; mais Ergaſte ayant uſurpé, par cette déclaration, ſes dignités & ſes biens, s'étudioit à le rendre ſuſpect à l'oreille d'un Prince toujours ſoupçonneux : jamais un méchant manqua-t-il de détour & d'artifice pour accuſer la vertu ſans défenſe ? Ariſte étoit menacé de perdre ſa liberté dans un cachot, & de ne revoir jamais le ſoleil : Eleuthere l'apprit aſſez-tôt pour le faire évader. Fugitif, on le regarda comme plus coupable encore ; il recueillit l'indignation publique, & n'avoit plus dans le monde entier que l'amour & les larmes de ſa femme. La tendreſſe de cette digne épouſe, & le ſentiment de ſa propre droiture, ſervirent à le conſoler de tant de coups imprévus : mais qu'il faut de courage pour reſter ſeul avec ſa vertu ! il n'en reſſentit pas moins l'horreur de ſa ſituation ; mais ſa plus grande douleur étoit de ſe voir ſéparé d'une femme dont la voix douce & conſolante ſut, dans tous les temps, calmer ſes plus vifs chagrins.

Ergaſte voyant qu'il n'avoit pu ravir à Ariſte ſa liberté, porta ſa vengeance du côté qu'il prévoyoit devoir lui être le plus ſenſible ; il réſolut de rompre ſon alliance ; & poſſédoit aſſez de pouvoir pour exécuter cet affreux deſſein. Quelques formalités oubliées devinrent la baſe ſur laquelle il fonda cette nouvelle injuſtice ; les pleurs de ſa fille, ſon amour & ſa douleur, ſes prieres, ſes ſoupirs, rien ne put fléchir ſon courroux. Chaque jour plus animé, il fut aſſez barbare pour vouloir forcer ſa fille à prendre pour époux Cléon, homme riche & vil, qui ne devoit ſon rang qu'à ſes baſſeſſes, & mépriſé de ceux même dont il ſervoit les infâmes paſſions. Eloignée d'Ariſte, privée de tout ſecours, expoſée à la colere renaiſſante d'un pere, tourmentée journellement par les inſtances de Cléon, homme audacieux ; & que l'aveu d'Ergaſte rendoit plus inſolent, Eleuthere n'avoit que Caliſte pour ſoutien, pour amie, pour compage. Caliſte la conſoloit ; mais il

eſt des épreuves terribles où la voix de l'amitié eſt elle-même inſuffiſante à ſoulager nos peines : ſon pere inflexible, las de tant de réſiſtances, agit en deſpote. Il avoit fixé le jour où elle devoit, ſans délai, accomplir ſa volonté, ou ſe rendre l'objet éternel de ſon reſſentiment ; il avoit contrefait une lettre d'Ariſte, par laquelle il ſembloit conſentir à la rupture de ſon hymen. Le piege étoit groſſier; Eleuthere en croyoit plus ſon cœur que la main de ſon époux; elle ſoupçonna l'affreuſe vérité ; & jugeant, non ſans raiſon, qu'un pere qui en venoit à de telles extrémités, étoit capable de tout, elle prit le parti de la fuite, le ſeul qui lui reſtoit. La ruſe lui devenoit néceſſaire, car elle étoit étroitement gardée. Elle s'échappa, à l'aide de Caliſte, qui s'étoit attendrie ſur ſon malheureux ſort, & qui ſavoit qu'il eſt des circonſtances où la vertu doit tenter ce qui paroîtroit au premier coup d'œil, enfreindre ſes loix. Caliſte n'avoit point oſé donner un aſyle à la malheureuſe

Eleuthere; elle n'eût pas été plus en ſûreté dans la maiſon de ſa tante, que dans celle de ſon pere. Cet homme impérieux avoit pris un aſcendant ſur toute ſa famille, & on le redoutoit, parce qu'il étoit extrême en toute choſe.

Avec quelle joie Eleuthere auroit-elle partagé la miſere d'Ariſte, ſi elle eût pu ſavoir en quel coin du monde il s'étoit réfugié; mais où le chercher? Son pere cruel n'avoit pas manqué de rompre la correſpondance qui auroit pu s'établir entre eux. Caliſte avoit ménagé à cette infortunée une retraite chez une de ſes amies, hors des frontieres du Royaume; il falloit quatre jours de chemin pour y arriver.

En route, elle deſcendit dans une miſérable auberge, pour y prendre un repas; elle fuyoit les hôtelleries où ſe rencontroit le grand monde, de peur d'être reconnue par les émiſſaires d'Ergaſte, qu'elle ſoupçonnoit répandus de côté & d'autre. Dans cette triſte maiſon il n'y avoit qu'une chambre, où par charité

on avoit hébergé un pauvre voyageur qui étoit tombé malade en chemin. La compaſſion de l'aubergiſte triomphoit aiſément, lorſqu'aucun intérêt ne la contrebalançoit: mais au plus léger eſpoir de gain, toute ſon humanité faiſoit place à l'amour de l'argent : il étoit ſur le point de chaſſer le malheureux, qui étoit dans un état pitoyable, lorſque la Dame le pria de le laiſſer où il ſe trouvoit, en l'aſſurant qu'il y avoit aſſez de place pour elle; elle accompagna ces mots d'un petit préſent en faveur de cet infortuné : ce qui étonna encore plus l'Aubergiſte. Il commença à la conſidérer d'un œil plus ſoumis & plus reſpectueux.

Elle entre, elle trouve derriere une eſpece de paravant un homme défait, enveloppé dans une mauvaiſe robe-de-chambre, étendu ſur un grabat; ſon bonnet de nuit couvroit preſque en entier ſon viſage, & le peu qu'on en voyoit, préſentoit l'image de la pâleur. Toutes les peines qui tourmentent cette

triſte vie, paroiſſoient réunies ſur ſa tête, & le profond accablement de ſon ame ſe peignoit dans ſon attitude froide & immobile. Abandonné à ſa douleur, & comme recueilli dans l'abyme de ſes maux, il ſembloit inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui; quelques ſoupirs à moitié étouffés échappoient par intervalle de ſon ſein oppreſſé. O Dieu! dit Eleuthere à Caliſte, ſeroit-il dans la nature quelqu'un de plus malheureux que je ne le ſuis? mais non; cet infortuné a ſans doute un pere tendre qui compâtit à ſes ſouffrances; & s'il eſt pauvre, il n'eſt pas étranger à ſes parens. C'eſt le propre des infortunés de comparer les maux d'autrui à ceux qu'ils reſſentent; en les plaignant, ils ne font autre choſe que de ſe plaindre eux-mêmes. Eleuthere en fixant involontairement les yeux ſur cet étranger, entretenoit l'émotion qu'elle avoit reſſentie en entrant. De moment en moment, cette émotion devenoit plus vive & plus profonde; elle devint ſi puiſſante, qu'el-

le s'approcha du malade. Plongé dans le plus grand abattement, il diſcernoit à peine les objets qui l'environnoient ; elle jette les yeux ſur une lettre qui étoit ſur une table poſée à côté du lit, reconnoît dans le caractere ſa propre écriture. Quelle ſurpriſe ! elle ne peut en croire ſes yeux : elle s'avance, le premier mot qu'elle voit, eſt ſon nom ſigné au bas de la lettre. Dans un étonnement inexprimable & nouveau, elle lit les lignes ſuivantes :

« Pourquoi vous obſtinez-vous à me » rendre malheureuſe par votre amour ? » Vous ſavez que dans les fatales cir- » conſtances ou nous nous trouvons, je » ne puis être votre épouſe. Ne me ra- » viſſez pas plus long-temps l'amour » d'un pere ; il eſt ſans doute préférable » à tout autre ; ſi vous m'eſtimez vérita- » blement, rendez-moi le repos. Tant » que votre cruel amour me pourſuivra, » il me ſemblera impoſſible d'être heu- » reuſe ; je vous offre mon amitié, ſi » vous êtes ſenſible à mes peines ; mais

» je vous réponds de mon mépris, ſi » vous êtes aſſez lâche pour me perſécu- » ter plus long-temps, ſur le vain pré- » texte de droits auſſi mal conçus que les » vôtres ». ELEUTHERE.

Elle avoit écrit cette lettre à Cléon, qui lui étoit ſi juſtement odieux: mais comment cette lettre ſe trouvoit-elle dans ce lieu? Interdite, agitée, le cœur épuiſé par des ſentimens contraires, elle ſe laiſſa tomber ſur Caliſte, en lui diſant d'une voix lamentable : ah ! Caliſte, ſoutenez-moi! ſecourez-moi!... Eleuthere, qu'avez-vous, s'écria ſon amie? A ce nom, le malade ouvrit les yeux, & ſe tourna avec une eſpece d'effort, vers la perſonne qui venoit de le prononcer. Hélas! ſa ſurpriſe, ſa foibleſſe, ne lui permirent en cet inſtant, que de lui tendre ſes mains tremblantes! Eleuthere reconnut ſur ce front pâle, défiguré, les traits de ſon mari: elle ſe précipita ſur ſon ſein, y reſta long-temps ſans parole & preſque ſans ſentiment.

Caliſte eut ſoin que cette vive recon-

noiſſance n'eût aucune ſuite dangereuſe. Plongés dans les plus grandes émotions que le cœur humain puiſſe reſſentir, nos deux amans (je puis leur donner ce nom) ne recouvrerent la parole que pour verſer un torrent de larmes : mais ces larmes étoient délicieuſes : qu'il eſt doux de pleurer ſur le ſein que l'on aime ! Leurs bras étoient entrelacés, leurs ames ſe confondoient dans leurs ſoupirs, ils oublierent dans ces inſtans s'il pouvoient avoir quelque ſujet de plainte l'un contre l'autre, ils auroient cru commettre un crime, s'ils euſſent alors ouvert leurs cœurs à tout autre ſentiment qu'à l'ivreſſe du bonheur. Ariſte cependant fixoit tendrement Eleuthere, & laiſſoit échapper un demi-ſoupir. Eleuthere qui liſoit dans ſes moindres mouvemens l'état de ſon ame, lui fit de ces queſtions qui n'ont point le ton du reproche, mais plutôt celui de l'amitié : ces queſtions tendres que l'amour fait naître, & auxquelles l'amour ne réſiſte pas. Elle connut par ſes répon-

ſes, que cette lettre qui étoit à côté de lui, avoit porté l'amertume & le déſeſpoir dans ſon cœur, & que de ce moment, il avoit mépriſé la vie... Eleuthere comprit aiſément que, par un artifice auſſi bas qu'affreux, on avoit changé l'adreſſe de la lettre, en trouvant le moyen de la mettre au nom d'Ariſte; ce vil ſtratagême avoit abuſé ſes yeux : un malheureux eſt ingénieux à ſe créer des maux : il ſe croit abandonné de la nature entiere, il enfonce plus avant le trait qui le déchire, & n'imagine, lorſqu'il eſt aigri, que noirceur, perfidie & cruauté. Ariſte avoit été informé de la caſſation de ſon mariage, par une ſurpriſe faite à la ſainteté des loix : il n'ignoroit pas quel étoit l'amour de Cléon, ſes aſſiduités, ſes droits prétendus, fondés ſur la volonté d'un pere. Il aimoit, ne devoit-il pas craindre que cette lettre malheureuſe ne fût effectivement d'Eleuthere ? mais un ſeul mot de ſa digne épouſe fut ſuffiſant pour le tranquilliſer. Il la regarda avec la même tendreſſe que le premier

premier jour qu'il avoit commencé à l'aimer : il lui prodigua les plus tendres carreſſes, il déteſta ſes odieux ſoupçons : il s'accuſa coupable d'avoir pu les former : il imputa cet égarement d'eſprit au malheur, & lui renouvella avec ſerment un amour dont elle ne doutoit pas. Eleuthere ne craignoit plus que ſa maladie ; les fureurs d'un pere, le renverſement de ſa fortune, la calomnie qui alloit profiter de ſa fuite pour élever ſa voix, rien ne l'intimidoit. Toutes ces ombres s'évanouiſſoient devant le jour pur & ſérein qui frappoit ſes regards. Immobile, & l'œil inondé d'heureuſes larmes, elle conſidéroit Ariſte dans un ſilence expreſſif ; elle ſerroit ſes mains dans les ſiennes, & ne pouvoit ſe raſſaſier d'une vue ſi chere : Chere épouſe, lui diſoit-il, béniſſons la providence qui nous a rejoints, nos maux ont été grands, mais les voilà réparés : vivons pour nous, oublions les fureurs de la haine & de la vengeance ; livrons-nous tout entiers à ce ſentiment conſolateur qui éleve l'ame

au-deſſus des orages de la vie. Ceux qui nous perſécutent, ne ſeront pas auſſi heureux que nous, nous avons pour nous notre innocence & le ciel; je poſſede un autre tréſor, c'eſt ton cœur, chere Eleuthere. Ah! j'ai des droits au bonheur.

Caliſte, à leur défaut, eut cette prudence qui n'accompagne pas les cœurs paſſionnés; elle rompit cet entretien qui devenoit trop tendre. Elle diſpoſa les ſecours néceſſaires à tous deux, car la tendre Eleuthere vit, quelques heures après, ſes forces épuiſées par cette révolution inattendue; mais il n'y eut aucun danger: dès le lendemain, le malade ſe trouva beaucoup mieux. L'hôtellier n'eut pas à ſe repentir de ſa généroſité On partit pour le même aſyle que Caliſte avoit offert à ſa niece. La ſanté, fille de la joie, circula bientôt dans les veines de ſon époux; il reprit ſes forces, & il en avoit beſoin pour ſoutenir les nouveaux revers que lui préparoit la fortune.

Ergaſte ne pouvoit plus ſe venger de ſa fille & de ſon époux, qu'en les deſ-

héritant ; Il teſta en faveur de Cléon, & ce teſtament cruel étoit revêtu de toutes les formalités authentiques. La nature qu'il étouffoit, lui faiſoit entendre vainement ſon dernier cri ; un cœur infecté du poiſon de la haine, ne s'occupe qu'à dompter ſes plus tendres mouvemens. Ariſte ſeroit demeuré inſenſible à ce coup fatal, s'il fût tombé ſur lui ſeul ; mais il accabloit en même temps Eleuthere, & la miſere ſe montroit à lui avec ſa figure hideuſe, dans une longue perſpective. En effet, comment une femme élevée & nourrie dans l'abondance, pouvoit-elle paſſer tout-à-coup dans le ſein de la pauvreté ? & quel courage n'eſt point abattu lorſqu'il ſe voit obligé de lutter contre les premiers beſoins de la vie ? Ils ne ſubſiſtoient déjà plus que par les bienfaits de Caliſte. Hélas ! diſoit-il à Eleuthere, dans ces momens où l'image plus vive de ſes maux accabloit ſon ame, le malheur qui me ſuit s'attache à vous, trop tendre & trop malheureuſe épouſe, mes

chagrins en ſont plus affreux; laiſſez-moi à mon ſort; tous mes pas ſont marqués du ſceau de l'infortune; abandonnez un homme qui devoit vous rendre heureuſe, & qui n'a attiré ſur votre tête que les fléaux les plus terribles. Si vous ne m'aviez pas aimé, vous ſeriez tranquille, contente, reſpectée... fuis-moi, chere Eleuthere, fuis l'ennemi de ton repos & de ta félicité, il t'a fait perdre le cœur d'un pere, il t'a ravi ta fortune: nous eſt-il permis encore de nous aimer? L'indigence va flétrir tes beaux jours, tu vas connoître les larmes cruelles qu'arrache la néceſſité:... ah Dieu! je conçois le déſeſpoir! J'étois aſſez courageux pour ſupporter mes maux, mais les tiens me déchirent; & lorſque je te vois écraſée ſous le même fardeau que je porte, je défends inutilement mes larmes à mes yeux, j'ordonne vainement à ma raiſon la patience & la réſignation; mon eſprit s'aliene, la fureur fait bouillonner mon ſang, & je ſerois criminel que je ſerois moins tourmenté.

Eleuthere combattoit la douleur de

ſon époux, par cette raiſon calme & ferme qui tient à la force de l'ame. Elle jettoit un ſoupir & ſourioit; grande ſans faſte, ſenſible ſans foibleſſe, elle développoit de nouvelles reſſources avec cette même aſſurance qui régnoit dans ſon ame. Ses conſolations étoient pleines de douceur, de vertu & d'amour : mon cher Ariſte, diſoit-elle ſouvent, je n'ai point à me plaindre, je ſuis ſans effroi ſur l'avenir, je l'abandonne à la main qui regle les deſtinées de tous les hommes; ſans notre amour, ſerions-nous heureux, même au ſein de l'opulence & de la jouiſſance de tous les autres biens ? Non, ſans doute, nous aurions des richeſſes, mais tous les tréſors du monde valent-ils le ſentiment qui remplit nos cœurs ? Les avantages de la fortune ſeroient peut-être dangereux à notre tendreſſe, à notre vertu, & quel bien pourroit compenſer cette déplorable perte ? c'eſt alors qu'il faudroit pleurer ſur nous-mêmes. Le cœur humain ſe corrompt aiſément dans la

proſpérité ; l'abondance le laſſe, bientôt le fatigue. Crois-moi, remercions la providence, elle nous a laiſſé les vrais tréſors, les ſeuls qui font chérir la vie & l'exiſtence. Amour ! amitié ! qui vous confondez enſemble pour aſſurer notre bonheur, ne nous abandonnez jamais !.. Va, je ne redoute qu'un inſtant, c'eſt celui de notre ſéparation ; que je vive toujours avec toi, & je ſaurai bien ordonner au noir chagrin de ne point nous approcher. Rien ne peut diminuer la félicité dont nous jouiſſons, elle eſt à nous, il eſt en notre pouvoir de la créer : ne goûtons qu'elle, & oublions tout le reſte. D'ailleurs, la terre eſt vaſte, & par-tout l'homme laborieux trouve du pain ; il ne ſera point trempé de mes larmes, dès que je le partagerai avec toi.

C'eſt ainſi que ce couple vertueux s'élevoit au-deſſus du ſort & des événemens : l'amour les enflammoit de ſon courage entreprenant. Ariſte, à ces mots, preſſe Eleuthere ſur ſon ſein, & y ab-

jure cette foibleſſe qui tient au découragement : rien ne l'effraye dans le préſent comme dans l'avenir ; il ſe ſent capable de ſurmonter les plus grands obſtacles. Tous deux avoient l'ame trop généreuſe, trop noble, trop fiere, pour abuſer des droits de l'amitié ; ils auroient rougi de vivre plus long-temps dans une honteuſe inaction. Caliſte ne jouiſſoit que d'un revenu modéré, & plus elle s'empreſſoit à leur marquer l'attachement le plus déſintéreſſé, plus ils devoient s'oppoſer à des efforts qui, avant peu, auroient pu déranger ſa fortune : elle avoit déjà beaucoup fait : ils la quitterent malgré elle, la reconnoiſſance même leur impoſoit ce juſte devoir. En tout autre temps ils auroient accepté ſes bienfaits, qui n'allarmoient point leurs cœurs ; mais aujourd'hui, privés de tout, ils devoient ſe montrer inflexibles, & partir.

Ils ſe retirerent dans une petite ville à couvert des recherches de leur ennemi, & à l'abri de ſes fureurs. Eleuthere

fit d'abord le ſacrifice de ſes diamans. Quoique l'indigence ne doive point faire rougir le front de l'homme vertueux, cependant ils furent flatés de pouvoir vivre inconnus. Ariſte ſavoit pluſieurs langues, & s'étoit appliqué dans ſa jeuneſſe au deſſin avec quelque ſuccès. Ces talens lui furent plus utiles que d'autres plus élevés qu'il poſſédoit également. Il enſeignoit ces deux arts, & mit à cette fonction ingrate toute l'application qu'exigeoit l'exacte probité; il vit de près toutes les difficultés qu'entraîne le ſoin de former un eſprit, de diriger ſa marche & ſes études. Il connut que rien n'étoit au-deſſous d'un génie qui ſait voir & qui médite les plus petites choſes; il acquit l'eſtime de la ville, par les connoiſſances variées dont il doua ſes Eléves. Il n'eut point l'orgueil d'être inſenſible à cet honneur. De ſon côté, Eleuthere travailloit aux ouvrages de ſon ſexe, l'allégreſſe ſur le front, le contentement dans le cœur, comme ſi elle n'eût fait toute ſa vie que manier l'ai-

quille. Ce couple qui attiroit les regards du Ciel, trouva une honnête aiſance dans ſes travaux, & connut avec quelle volupté on ſavoure le pain qu'on ne doit qu'à ſoi-même : il eſt un plaiſir encore plus ſatisfaiſant, c'eſt celui de ſentir les reſſources que l'on a contre les rigueurs du ſort, en quelque climat qu'il vous promene, & de pouvoir ſe dire : Je puis braver l'orgueil & la dureté de l'opulence, mon travail me nourrira : le riche n'a d'autre ſoutien qu'un or facile à s'écouler ; moi, j'appuierai mon exiſtence ſur la baſe inébranlable de mon induſtrie & de ma conſtance. Ainſi penſoient ces deux cœurs nés l'un pour l'autre : ils s'accoutumerent à ce nouvel état comme s'ils y fuſſent nés ; il n'y a que les ames grandes qui puiſſent ſentir qu'une honnête pauvreté, fille du malheur, a des charmes inconnus au luxe & à la fauſſe grandeur ; elles ſeules ſavent ſupporter les revers de la vie, & ſe plaire dans un abaiſſement qu'elles n'ont pas mérité ; elles ſeules ſavent ou-

blier le faſte qui les environnoit, & ſouffrir du même front qu'elles ont ſçu jouir. Ariſte, il eſt vrai, n'avoit plus le regard du Prince, l'adoration du peuple; ſon antichambre étoit vuide. On ne ſe proſternoit plus en ſa préſence, mais auſſi il n'étoit plus en butte aux fleches de l'envie, de la calomnie & de la ſatyre: le jour qui ſe levoit étoit à lui: il connoiſſoit tout le prix de ſa liberté, & jamais il ne fut ſi indépendant que dans cette médiocrité heureuſe. Le cruel eſprit des gens de Cour, leur fiel déguiſé, leur ironie mordante, ne frappoient plus ſon oreille: il ouvroit ſon cœur à la bonhomie de gens ſimples & ruſtiques qui, ſous une apparence de groſſiéreté, cachent une ame qui n'eſt pas dépourvue de chaleur & de lumiere. Ils euſſent terminé leurs jours dans cette retraite, ſans trouble, ſans regrets, en remerciant le ciel; mais cet état préſent n'étoit qu'une courte pauſe que la Providence leur accordoit dans le voyage pénible & malheureux de leur vie, ſeu-

lement pour qu'ils priſſent de nouvelles forces, afin de mieux ſoutenir les rudes épreuves préparées à leur vertu.

Un jour de printemps qu'Ariſte revenoit le ſoir à l'heure accoutumée, après avoir rempli les devoirs de la journée, il apperçut deux perſonnes qui rodoient à l'entour de ſa maiſon, comme ſi elles vouloient s'y gliſſer ſecrétement ; la nuit tomboit. Cette marche myſtérieuſe excita ſa défiance ; il les ſuivit de l'œil, autant que l'obſcurité pouvoit le permettre, & il apperçut qu'elles ſe cachoient. Sa maiſon étoit aſſez éloignée des autres, elle ſe trouvoit comme iſolée. Ariſte ne douta plus que c'étoit à ſes foyers qu'on en vouloit ; l'exemple récent d'un incendie allumé par la main de la vengeance, l'obligea de ſe tenir ſur ſes gardes. Il alla hardiment trouver un des deux perſonnages qui ſe tenoient cachés ; celui-ci voulut fuir : il s'oppoſa à ſa retraite, & lui demanda d'un ton réſolu ce qu'il venoit chercher dans ſa maiſon. Il ne reçut d'au-

tre réponſe que la pointe d'une épée tournée contre ſon ſein, & qui menaçoit de le percer. Ariſte recule deux pas en arriere, tire la ſienne, & dans moins d'une minute renverſe ſon adverſaire à ſes pieds. Une voix mourante ſe fit alors entendre, & dit: Triomphez, Ariſte, vous êtes vengé.... c'eſt Ergaſte que vous venez d'aſſaſſiner. Ariſte demeure immobile d'horreur & d'effroi, il jette ſon épée loin de lui, en jettant un cri douloureux, & ſe frappant le front des deux mains. Le pere de ſon épouſe noyé dans ſon ſang, & lui qui ſe trouve ſon meurtrier! ſa femme pâle, échevelée, déjà le repouſſant de ſon ſein; toutes ces penſées horribles, affligeantes, mille autres plus cruelles, s'appeſantirent en un moment ſur ſon cœur. Eleuthere qui attendoit ſon époux, l'oreille toujours attentive pour ſaiſir ſon arrivée, avoit entendu le bruit des épées: l'amour n'eſt jamais ſans crainte. Elle deſcend, ſe précipite, pour ſavoir ſi c'eſt Ariſte qui

eſt

eſt en danger. Elle le voit ſoutenant un homme expirant, mais dont le viſage étoit voilé; c'eſt alors que ſa vue déchire le cœur de ſon époux. Il voudroit fuir; mais l'état déplorable où ſe trouve Ergaſte, le retient, il lui doit des ſecours. Il frémit, hélas! il ſe trouve forcé d'arrêter le torrent de ſes pleurs; il conjure Ergaſte, à voix baſſe, s'il ne veut pas porter la mort dans le ſein de ſa fille, de lui déguiſer ce ſecret horrible & épouvantable.

N'êtes-vous point bleſſé, mon cher Ariſte? s'écria Eleuthere d'une voix tremblante; êtes-vous hors de danger? & en même temps elle appelloit au ſecours, d'une voix fortement émue.... Ah! ſi elle eût ſu lire dans l'accent contraint & étouffé, avec lequel Ariſte répondit *oui*, quel coup de tonnerre l'auroit écraſée! Mais dans cet accent ſourd & terrible, elle ne lut que ſon effroi. Malheureuſe! la joie ſe répand dans ſon ame, au milieu de cette ſcene d'horreurs. Secourons promptement un

malheureux, dit Ariſte, que des voleurs viennent de bleſſer ; cependant on tranſportoit le mourant à pas lents. La tête d'Ergaſte étoit appuyée ſur le ſein d'Ariſte, & ce fut dans cette ſituation qu'il entra dans la maiſon. Ergaſte tout-à-coup changé par le malheur, fut aſſez généreux pour conſeiller tout bas à Ariſte, de ſe mettre en ſureté par une prompte fuite ; mais il lui étoit impoſſible d'abandonner un pere & une épouſe dans cet effroyable état. Eleuthere dans un moment devoit apprendre que celui qui venoit expirer dans l'intérieur de ſa maiſon, étoit le cruel & cher auteur de ſes jours : juſques-là les ténebres reculoient cette horrible clarté. Je ne fuirai point, diſoit Ariſte ; ſi je fuyois, quel jour affreux paſſeroit dans ſon ame : enſeveliſſons à jamais, s'il ſe peut, cet important ſecret. On panſa la bleſſure d'Ergaſte, mais ſans eſpérance. On éloignoit Eleuthere autant qu'il étoit poſſible ; mais empreſſée, active, charitable, elle eut

occaſion de fixer le bleſſé, & reconnoiſſant ſon pere, elle jetta les yeux ſur Ariſte; elle vit le trouble, la douleur, la conſternation, le déſeſpoir empreints dans ſes regards : hélas, que penſer? Elle tomba ſur Ergaſte, en criant d'une voix étouffée : Ah ! mon pere, mon pere, où ſommes-nous? Le Ciel inventera-t-il de nouveaux malheurs pour nous punir? Périſſe la main qui vous a frappé ! .... elle perdit la parole. Ses larmes coulerent en abondance, & ſe mêlerent à ce ſang précieux que rien ne pouvoit étancher. Dans quel état ſe trouvoit le cœur d'Ariſte à ce triſte ſpectacle ! il levoit les mains vers le ciel; il fixoit la terre, comme pour y trouver un aſyle contre les tourmens affreux qui le dévoroient. De quel œil oſera-t-il déſormais aborder une épouſe, lui dont la m verſé? .... Ergaſte, au milieu des douleurs, touche à une mort affreuſe; ſa fille éplorée le ſerre dans ſes bras, & ſuſpend en vain ſon ame prête à s'échapper. La pâleur

du trépas qui ſe répand ſur ſon viſage, obſcurcit & défigure déjà ſes traits ; il voit l'éternité qui s'approche, l'éternité terrible qui va l'engloutir dans ſon ſein effrayant. Sa haine tombe, ſa fureur eſt déſarmée ; aux portes de la mort il n'a plus de vengeance ; il reconnoît ſon aveuglement, & l'ivreſſe que lui inſpiroient les fumées de l'orgueil. Hélas ! pourquoi faut-il que l'homme n'apperçoive le plus ſouvent ſes erreurs, que lorſqu'il eſt hors d'état de les réparer ? Ergaſte ſent toutes les injuſtices qu'il a commiſes ; le compte rigoureux qu'il doit rendre dans un moment devant le Dieu d'éternelle juſtice, porte le trouble dans ſon ame : coupable, il va ſe préſenter devant un tribunal où la plus pure vertu doit trembler. Il ſe repréſente ce Juge inexorable & les tourmens réſervés aux hommes durs & perſécuteurs. Ma fille, ne m'appelle point ton pere, dit-il douloureuſement & dans les remords d'un tardif repentir, le ciel ſait que je ne mérite point ce nom ; auſſi ne

me permet-il pas de le porter plus long-temps.... Je venois ici pour troubler la félicité dont tu jouiſſois... je te l'enviois encore.... je ſuis puni de mes forfaits.... J'ai méconnu les droits inviolables de la Nature ; j'ai pourſuivi mon propre ſang, & j'ai oublié que des devoirs auſſi étroits, auſſi ſacrés que les tiens pouvoient l'être, m'uniſſoient à celle à qui j'ai donné le jour ; la main de Dieu lente, mais terrible, s'eſt appéſantie... Que dites-vous, mon pere, dit Eleuthere toute en pleurs, eſt-ce à moi de vous accuſer ? Ah ! le ciel m'eſt témoin que j'ai béni tous les coups qui partoient de votre main ; c'eſt Dieu qui me châtioit par elle, je le méritois ſans doute. Ce Dieu de miſéricorde & de bonté lit maintenant dans mon cœur ; il ſait ſi le mien vous fait quelque reproche, s'il ne demande pas votre grace en ce moment, ou plutôt la mienne ; il l'obtiendra, mon pere, il l'obtiendra. Dieu jettera un œil de pitié ſur une fille qui vous a toujours aimé, à qui votre perte eſt affreuſe, qui ne vous a jamais cru

coupable ; il exaucera les vœux ardens que je porte à ſon auguſte tribunal ; il ſera déſarmé par les pleurs de la nature, & par ceux de l'amour... Raſſurez-vous, mon pere, raſſurez-vous, le Dieu que nous invoquons eſt un Dieu de clémence : s'il a permis que vos yeux s'ouvrent, ce n'eſt point pour punir un pere qui daigne reconnoître ſes fautes, qui les expie toutes par cet aveu héroïque. Non, Dieu ne rejettera point mes prieres, j'en crois mon cœur ; ah ! le vôtre pénétré de regrets peut & doit en ce dernier moment eſpérer en lui... Ma fille, j'ai commis bien des injuſtices ; je pourrai peut-être encore en réparer une ſeule, celle de t'avoir déshérité : juſqu'à quel point la vengeance, cette cruelle divinité des Cours, a égaré mon cœur ! je ſens qu'il t'aime, pardonne-moi, ma fille, & donne-moi une plume. Je veux... Dans le même inſtant il perdit la parole ; ſon ſang ſortit avec plus d'abondance, ſa main devint froide dans celle d'Eleuthere, elle ſe roidit, & bientôt il rendit l'ame.

Ariſte étoit debout, ſe cachant le viſage, à côté du lit d'Ergaſte. Il ne répandit aucune larme, il ne pouſſa aucun ſoupir; ſon ame étoit montée à ce degré de douleur qui la rend comme inſenſible, parce qu'elle a été ébranlée d'un coup trop violent. Son épouſe non-moins cruellement frappée, s'abandonnoit à tout ſon déſeſpoir; elle ſeroit morte ſans les larmes qui la ſoulagerent: elle pouſſoit des cris lamentables, demandant vengeance des meurtriers de ſon pere. Ah! ſi elle eût ſçu contre qui elle imploroit cette vengeance funeſte, ſon amour auroit eu un combat cruel à livrer au devoir! Elle reprochoit à Ariſte ſon ſilence; volez, diſoit-elle, volez après les aſſaſſins de mon pere! votre cœur compatiſſant n'a jamais connu la haine, pourroit-elle en ce moment reſſentir l'indifférence? Souvenez-vous qu'il étoit le pere de votre épouſe, que vous êtes ſon fils, que vous devez à ſa mémoire le ſupplice du traître: uniſſez vos larmes aux miennes. Allons, répan-

dons la pitié dans tous les cœurs ; que chacun s'arme contre le monſtre qui nous a ravi Ergaſte : venez, la terre & le ciel ſeconderont nos recherches & nos plaintes ; la terre a en horreur quiconque répand le ſang des hommes, & le ciel n'a laiſſé jamais un coupable impuni. O Dieu ! fais tomber la foudre ſur le barbare qui a percé le flanc de mon pere ! qu'il vive dans les remords ! qu'il meure dans les tourmens !.... Oui, interrompit Ariſte, d'un air farouche & d'une voix formidable qui fit trembler Eleuthere ; oui, votre pere ſera vengé, ſuſpendez vos imprécations ; il ſera vengé, vous dis-je, & plus cruellement cent fois qu'il n'eſt mort..... L'aveu fatal & terrible alloit ſortir de ſes levres, lorſqu'un bruit tumultueux ſe fit entendre. On frappe, ou plutôt on enfonce les portes, des gens armés entrent dans la chambre ; à leur tête étoit le domeſtique d'Ergaſte, le même perſonnage qu'Ariſte avoit remarqué ſe cachant dans l'ombre, & qui avoit diſparu tout-à-

coup à ſes regards. Il entre, la fureur empreinte ſur le front : Voilà le meurtrier d'Ergaſte, dit-il aux Satellites qui l'accompagnoient, en montrant du doigt Ariſte ; je l'ai vu enfoncer le glaive dans le ſein de mon maître, ſaiſiſſez-le ; qu'on le traîne devant le Juge, & de-là dans les priſons : auſſi-tôt les ſoldats s'aſſurent de ſa perſonne. Eleuthere tombe, ſe releve, retombe ; la douleur la ranime une ſeconde fois, & ſoutient ſes forces défaillantes. Non, arrêtez, il eſt innocent, s'écria-t-elle ; & elle le retenoit avec tout le courage que donne le déſeſpoir & l'amour : Ah ! loin d'avoir tué Ergaſte, il l'a défendu ; c'eſt ſon fils, en un mot ; ce nom doit vous ſuffire ; ce valet trompé par l'obſcurité, l'aura confondu avec le vil aſſaſſin ; c'eſt ſon fils, vous dis-je, ſortez de votre erreur. Elle tenoit ſon époux preſſé ſur ſon ſein, & ne vouloit point l'abandonner. Le malheureux Ariſte détournant le viſage, & repouſſant ſes tendres efforts, le cœur déchiré de mille traits, lui diſoit : Que faites-

vous, malheureuſe ? Arrachez-vous de moi, ſçachez.... que vous embraſſez.... le meurtrier de votre pere ! Terraſſée comme d'un coup de foudre à ces mots effroyables, Eleuthere tombe dans les ombres de la mort. Elle y reſta long-temps, & l'on entraîna ſon époux dans le fond des cachots.

Dans une pareille ſcene, je dois imiter l'adreſſe impuiſſante de ces Peintres célébres, qui couvroient d'un voile le front des jeunes victimes qu'on alloit immoler devant des Dieux barbares. Ils ſentoient qu'il eſt des ſituations extrêmes que le pinceau ne peut rendre, & ils aimoient mieux laiſſer à l'imagination le ſoin d'exprimer la douleur répandue ſur leurs attraits, que de tenter un tableau au-deſſus de leur art; je ne parlerai point de la triſte Eleuthere; je donnerai ſeulement quelques éclairciſſemens aux Lecteurs ſur l'apparition ſubite d'Ergaſte.

Ce pere infortuné, livré à ſa haine irréconciliable, en cauſant les malheurs de ſes enfans, avoit préparé les ſiens

propres. Aveugle dans ſa vengeance, il avoit enveloppé ſa fille dans ſon inimitié; en vain elle lui fut chere dans ſon enfance; furieux de voir toute ſon autorité céder à l'amour qu'elle portoit à ſon époux, il leur avoit ravi & les avantages de leur naiſſance, & les biens qui y étoient attachés. Il ſentoit qu'ils pourroient être heureux encore, indépendamment des biens de la fortune, objet de leur mépris. Il voulut détruire cette félicité qu'il leur envioit. Après pluſieurs recherches qui ne furent pas infructueuſes, graces à l'œil avide des eſpions qu'il ſoudoyoit, il découvrit l'aſyle où ces tendres époux ſe cachoient. Dans leur retraite, ils ſçavoient ſe conſoler de la perte d'autres biens; à l'abri de ſa colere, contents de leur innocence, ils bravoient gaiement un ſort contraire: la ruſe artificieuſe reſtoit ſeule à Ergaſte. Au défaut d'une violence qu'il n'auroit pu employer avec ſuccès, il projetta de ſe rendre maître de ſa fille, & de l'enlever précipitamment du ſein de ſa tran-

quile ſolitude; en cas de réſiſtance, le nom de pere auroit ſemblé lui donner une autorité légitime. Il marcha ſecrettement, mais avec une forte eſcorte, vers le lieu qu'on lui avoit indiqué; tout étoit diſpoſé de maniere que ſa fille ne pouvoit lui échapper. Ergaſte examinoit avec ſon valet les dehors de la maiſon, pour rendre ſes meſures plus promptes & plus aſſurées. Ce valet étoit le confident de tous ſes projets: il tiroit orgueil de cette confidence, parce que ſon maître étoit un homme puiſſant & accrédité; il méditoit l'occaſion la plus favorable pour ſe venger à la fois de deux perſonnes qui avoient oſé lui réſiſter; mais le Ciel veilloit ſur l'innocence, la meſure étoit comblée; le Ciel qui diſpoſe tout, lui préparoit ſon châtiment de la main du même homme qu'il avoit perſécuté avec acharnement: le valet d'Ergaſte vit ſon maître tomber du premier coup, ſous le fer de ſon adverſaire: une ame vile eſt ordinairement lâche. Il n'avoit point eu le courage de voler

voler à ſon ſecours; il prit la fuite, & courut répandre dans tous les environs, que ſon maître venoit d'être aſſaſſiné. Il implora le bras de la Juſtice; il déclara le rang, les biens, les dignités qui décoroient Ergaſte. A ce nom connu, chacun avoit frémi, & l'on étoit venu en diligence, s'aſſurer de la perſonne d'Ariſte.

Dès qu'Eleuthere revint à elle, elle enviſagea toute l'horreur de ſon ſort; elle n'oſoit s'abandonner à ſa douleur, & donner un libre cours à ſes larmes; l'image d'un pere expirant, celle d'un époux enchaîné, étoient ſans ceſſe devant ſes yeux. Elle les chériſſoit également, mais, ô terreur! la main de l'un avoit percé le cœur de l'autre! Tous les ſacrifices qu'elle avoit faits au plus cher des époux, lui paroiſſoient autant d'attentats commis contre un pere: elle ſe jugeoit coupable de ſa mort. Elle ſe rappelloit toutes les careſſes qu'elle avoit reçue dans ſon enfance, & ces careſſes qui étoient vivantes dans ſon cœur, dé-

chiroient cette ame ſenſible. Elle ſe reprochoit juſqu'à l'horrible fatalité qui amena ſon trépas, elle ſe diſoit parricide. Lorſqu'enſuite l'image des beaux jours de ſa félicité ſe préſentoit à ſa mémoire, qu'elle ſe rappelloit ces jours heureux paſſés auprès d'Ariſte, ſes vertus, ſa patience, ſon courage à ſouffrir les perſécutions d'un pere, ſes ſentimens élevés, généreux, qui l'éloignoient de l'ombre même du crime; elle pleuroit, & fatiguée par tant de combats oppoſés, elle ne pouvoit que répandre des larmes. Ce qu'elle devoit aux cendres d'un pere, la ſéparoit à jamais d'un époux; mais l'amour qu'elle avoit pour ce même époux, la conviction où elle étoit de ſon innocence, lui impoſoit en même-temps le devoir de protéger ſes jours innocens: ils étoient dans le plus grand danger. On pourſuivoit les procédures criminelles; toutes le chargeoient d'un aſſaſſinat: il étoit ſur le point d'être traîné à l'échafaud, pour y ſubir le ſupplice réſervé aux meurtriers. Eleuthere dans l'effroi, dans

le trouble, frémiſſoit du parti qu'elle alloit prendre, lorſqu'un homme vint lui apporter une lettre; elle l'ouvre, elle en reconnoît le caractere : un froid mortel la ſaiſit, & ſe faiſant violence, elle lut ces paroles :

« Ma très-chere..... écrivez le nom » d'épouſe, ſi vous voulez qu'il y ſoit; » quant à moi, ma main n'a pas la force » de le tracer. Dieu, qui lit dans les » cœurs, eſt témoin de mon innocence; » il ſçait que ma main égarée ignoroit » le ſein qu'elle alloit percer; j'ai défen- » du mes jours, ſans ſçavoir contre qui » je défendois cette vie malheureuſe : » qu'il m'eût été heureux de la perdre » en cet inſtant terrible ! La mort n'au- » roit-elle pas été alors un préſent de la » main divine, puiſqu'elle m'auroit » épargné toutes les horreurs de la ſitua- » tion où je me trouve ? Je ne vois de » conſolation que dans les ſentimens de » mon cœur, mais il ſe reprochera tou- » jours d'avoir fait ſon malheur & le » vôtre ! J'enviſage la mort ſans effroi :

» mais que me ſert-il d'être innocent,
» lorſque je me repréſente vos larmes
» le déſeſpoir affreux où vous êtes plon-
» gée ? O Dieu ! par quels forfaits
» ai-je mérité un ſi dur châtiment ? Il
» m'eſt dû ſans doute, c'eſt moi ſeul
» qui vous ai rendue infortunée ; appre-
» nez toutefois que Cléon a prêté les
» mains à mon empriſonnement : non
» content de me pourſuivre, ſçachez
» qu'il eſt venu pour inſulter à mes tour-
» mens. Je vois qu'il faudra que je ſois
» tôt ou tard la victime de ſa vengeance,
» après lui avoir enlevé un cœur tel que
» le vôtre ; il ne me le pardonnera pas:
» mais que m'importe, je ſens que je
» peux braver ſa haine. Ce qui m'acca-
» ble encore plus que le poids de mes
» maux, c'eſt la trop juſte crainte d'a-
» voir perdu votre tendreſſe..... Quel
» mot oſé je prononcer ? Si vous la
» conſerviez encore, elle ne ſeroit faite
» que pour aigrir l'amertume de mes
» triſtes deſtins ! Ah ! je ne le ſçais que
» trop ! non, vous ne pourrez plus ré-

» pondre à mon amour ; le lien le plus
» plus cher, le plus doux, eſt rompu
» par le crime..... que dis-je ? par le
» malheur. Dieu ! ſi je pouvois vous ſa-
» tisfaire en répandant tout mon ſang de
» cette même main qui.... ô deſtinée af-
» freuſe ! épouvantable ! inouie ! ... vous
» pleurez un pere..... bientôt vous pleu-
» rerez un époux.... Eleuthere ! ... chere
» Eleuthere..... pardonne ! je ne puis te
» demander le même cœur, mais je puis
» encore moins ſupporter ta haine.....
» Accours, accours donc, moment cher
» & rigoureux, qui doit terminer toutes
» mes ſouffrances !..... Jettez du moins
» un œil de compaſſion ſur la victime
» du deſtin le plus barbare, ſur un
» époux qui prend ce nom pour la der-
» niere fois, qui, d'une main tremblan-
» te qui vous fut chere, & qui doit dé-
» ſormais vous être odieuſe, trace avec
» peine ces mots que je deſire pour toute
» conſolation, de ſçavoir vivre dans
» votre mémoire ».

Le malheureux ARISTE.

Il ſeroit difficile d'exprimer en quel état ſe trouva l'ame d'Eleuthere, à la lecture de cette triſte lettre. Violemment combattue, la pitié l'emporte ſur le devoir ; Ariſte étoit le meurtrier de ſon pere, mais Ariſte étoit innocent ; c'étoit l'époux le plus tendre & le plus vertueux, le plus digne d'être adoré. Pouvoit-elle demander à la Juſtice un ſang qu'elle ſçavoit n'être point coupable ? Pouvoit-elle mentir à ſon cœur, en pourſuivant avec cruauté celui pour qui elle auroit donné ſa vie ? Elle s'étoit fait, par ſon caractere aimable, quelques amis, d'autant plus qu'elle poſſédoit les vertus douces qui manquoient à ſon pere ; mais c'étoit ſes charmes qu'on adoroit, principalement à la Cour. La douceur, cette qualité intéreſſante, répandoit un charme ſecret ſur toutes ſes actions ; elle attiroit les cœurs par ſa noble conſtance dans ſes malheurs : la vertu timide que pourſuit l'infortune, a plus d'admirateurs que la vertu triomphante : on aime les hommes parfaitement malheureux.

C'eſt ainſi que l'époux vertueux d'une femme perfide, que l'aimable fils d'un pere mépriſable, nous touchent davantage, & par leur ſituation, & par le contraſte qu'ils préſentent.

Eleuthere employa tout le crédit de ſes amis pour délivrer Ariſte. Elle ſe rendit à la Cour du Prince, pleine d'eſpérance; mais elle apprit à ſes dépens à connoître cet affreux pays : l'homme puiſſant y écraſe le foible; l'innocent y eſt jugé coupable s'il eſt ſans protecteur; & l'opinion inflexible & changeante, condamne ou abſout ſans connoiſſance de cauſe, ainſi que ſans réflexion : le mal s'y fait comme par inſtinct. Elle entendit ces courtiſans, organes d'une voix plus ſecrete, traiter Ariſte comme un vil criminel que les tourmens attendoient. Son étonnement égala ſon indignation; ce fut en vain qu'elle expoſa le fait avec toute l'éloquence de la vérité; elle ne trouva que des cœurs froids, uniquement attachés au parti prépondérant. Là enfin elle perdit, ſous les traits

TAYLOR INST.

de la calomnie, le ſeul tréſor qui lui reſtoit, ſa renommée. Cet eſprit de Cour, eſprit lâche & cruel, qui tranche, qui décide avec autant d'inhumanité que d'aveuglement, ſe plut à terraſſer une infortunée. Elle avoit à peine haſardé une priere en faveur de ſon malheureux époux, qu'elle ſe vit en horreur, & abandonnée de ſes amis mêmes, ou plutôt de ceux qui avoient oſé ſe dire tels. La ſatyre qui, ſur ſon trône, eſt toujours ingénieuſe & ſçavante à nuire, répétoit ſans ceſſe : Et ! comment cette Eleuthere ſi fauſſement honorée juſqu'ici par des vertus d'appareil, oſe-t-elle embraſſer la défenſe du meurtrier de ſon pere ? Quoi ! au-lieu d'enſévelir cette affaire dans les plus épaiſſes ténebres, elle a l'audace inſenſée de mettre au grand jour des faits qui, s'ils étoient mieux éclaircis, lui feroient payer bien cher ſon imprudence amoureuſe !

C'eſt ainſi que ſes cruels ennemis (les cœurs vertueux en ont encore plus que les autres) employoient ce langage d'au-

tant plus terrible, qu'il étoit perfidement envenimé, afin de jetter les ſoupçons les plus odieux ſur ſes nouvelles démarches. Le peuple, qui n'examine rien, qui ſe rend de l'avis du grand nombre, que les grands crimes rencontrent toujours crédule, penſoit ſervir la Juſtice & les loix, en prononçant que l'époux & l'épouſe étoient tous deux dignes de mort. Quelques courtiſans plus habiles à rafiner la calomnie, inſinuoient tout bas à l'oreille, qu'il y avoit plus que de la vraiſemblance qu'Eleuthere étoit criminelle, qu'elle avoit ſûrement attiré ſon pere dans le piége ; que ſon amour effrené avoit ſacrifié la nature, en armant le bras parricide d'un homme éperdu d'amour, & enivré de vengeance. Ces bruits calomnieux acquirent une vogue égale à leur abſurdité. Perſonne ne prit & ne ſongea même à épouſer la cauſe de l'innocent ; le partage de l'homme le plus juſte & le plus modéré, fut de dire, en apprenant cet horrible attentat, que toutes les apparences étoient contre eux ; mais

qu'il ſouhaitoit que cette triſte accuſation pût ſe trouver fauſſe.

Eleuthere au milieu d'une cour acharnée à la perte des malheureux, connut des chagrins plus amers. Ce n'étoit point les traits lancés contre ſa réputation, qui pouvoient abattre cette grande ame; elle n'avoit rien à ſe reprocher, & n'avoit jamais ſçu employer aucun art pour enfler ſa renommée. Elle vit ſon ſimulacre s'évanouir d'un œil tranquille, contente de poſſéder intérieurement l'eſtime d'elle même. Pour dernier ſacrifice, elle fit généreuſement celui de ſa gloire; indifférente à ce revers, quoiqu'il éloignât d'elle, pour jamais, le peu d'amis qui pouvoient ſauver ſon époux, & prêter à ſes plaintes une oreille compatiſſante, elle ſentit cependant avec effroi le fardeau qui alloit l'écraſer, ſans qu'elle pût y oppoſer une main forte & victorieuſe. Caliſte, fidele & généreuſe amie, étoit le ſeul cœur qui lui reſtât dans l'univers; ce fut elle qui lui donna le conſeil de ſe jetter aux pieds de Cléon:

dans les maux extrêmes, diſoit-elle, il faut tout entreprendre; Cléon eſt un ſcélérat, je le ſais, mais lui ſeul peut vous protéger, & ſauver votre époux; il vous a aimé, ce monſtre pourra connoître la pitié; il poſſede vos biens par le teſtament de votre pere; le remords aſſoupi pourra ſe réveiller dans ſon cœur. Si nous ne l'implorez pas, ſon orgueil s'enflammera & le rendra encore plus barbare qu'il ne l'a été. Enfin, il occupe la place d'Ergaſte, il eſt à la fois Miniſtre & Favori du Prince; il eſt tout-puiſſant, il eſt terrible, il peut vous être favorable, que ſait-on, par politique même. En vous adreſſant à lui, vous flatterez ſon pouvoir, dont il eſt exceſſivement jaloux; je ne vois plus d'intérêt qui puiſſe le porter à vous perſécuter; d'ailleurs, nouvellement engagé dans les nœuds de l'hymen, ſa fortune eſt immenſe; il eſt un terme, je crois, à l'ambition la plus outrée: voilà deux raiſons pour ne plus craindre ſes fureurs. Dans les circonſtances préſentes, pour

quoi ſouhaiteroit-il la mort de votre époux ? il eſt fourbe, hypocrite, mais il ne paſſe point pour chérir la vengeance, ſoit qu'il ſoit aſſez fort, ſoit qu'il ſoit aſſez artificieux pour la dédaigner ; preſſez, priez, on peut, ſans rougir & ſans s'abaiſſer, tomber à ſes genoux, pour l'intérêt d'une tête auſſi chere.

Cléon fut de tous les Courtiſans le ſeul qui reçut Eleuthere d'un air pénétré ; il parut s'intéreſſer à ſes malheurs. Il la plaignit des calomnies qu'elle avoit eu à ſouffrir, & lui offrit (pour me ſervir de ſes propres termes), toute la protection que les loix doivent à l'innocence ; ſa généroſité ſurpaſſa même tout ce qu'Eleuthere oſoit attendre : Madame, lui dit-il, l'amitié dont m'honoroit votre pere, l'eſpérance où il fut long-temps que vous ne refuſeriez pas ma main, lui ont dicté un teſtament entierement fait en ma faveur, le voici : connoiſſez-moi ; croyez-vous que je pourrois jouir ſans remords des biens qui vous appartiennent, lorſque vos ſoupirs me reproche-

roient

roient une inſenſibilité baſſe & flétriſſante pour mon honneur ? A ces mots, il déchira le teſtament, & lui préſenta un nouvel acte, qui la confirmoit dans la poſſeſſion légitime de tous les biens qu'avoit ſon pere. Eleuthere dans ſon étonnement, cherchoit des mots qui puſſent exprimer ſa vive reconnoiſſance. Senſible aux moindres bienfaits, elle lui pardonnoit du fond du cœur toutes ſes perſécutions paſſées. Le zele de ſes remercîmens augmenta le zele de Cléon: il lui promit la grace de ſon époux. Eleuthere à ce rayon d'eſpérance, émue, attendrie, hors d'elle-même, toute occupée de cette heureuſe promeſſe pleuroit & exprimoit naïvement les ſentimens de gratitude dont ſon ame étoit pénétrée; elle oublioit qu'elle parloit à un méchant: ſes larmes enflammées, ſon viſage où renaiſſoient les couleurs de la joie, tout la rendoit plus touchante, plus belle que jamais; lorſqu'enhardi par l'effuſion de ſon ame ſenſible, le barbare oſe lui dévoiler la triſte énigme

de ſa généroſité. Le ſacrifice de ſa vertu devoit racheter la vie de ſon époux : Eleuthere frémit à cette ouverture. Elle employa le langage de la douceur, de la vertu, de la raiſon & de l'humanité pour le ramener aux loix de l'honneur ; elle les fit parler avec dignité, avec force, avec une ſenſibilité noble, vive & décente : mais hélas ! le rang qu'occupoit Cléon, le droit affreux de bienfaiteur, le malheur extrême d'Eleuthere, & plus que tout cela, le privilege de l'impunité le rendit aſſez téméraire pour paroître, aux yeux de cette femme vertueuſe, le plus vil, le plus mépriſable des hommes.

Le front calme, elle repouſſa ſes entrepriſes odieuſes ; & ne daignant pas même faire éclater ſon reſſentiment, elle déploya cet orgueil tranquille qui ſied à la vertu outragée. Ce Miniſtre avoit un cœur impitoyable ; il étoit de ces hommes puiſſans, à qui aucun vice ne ſemble affreux dès qu'il s'agit de ſatisfaire leurs deſirs : d'ailleurs, il ſe trouvoit dans un rang trop élevé, pour ne pas

agir en deſpote. Il ſe flattoit de mettre à profit l'infortune d'une femme déjà flétrie dans l'opinion publique, ſans appui, ſans ſecours, & dont les charmes pouvoient juſtifier ſes excès. Les malheureux n'inſpirent aucun reſpect : on les avilit avec une joie inhumaine, ils deviennent le jouet des hommes opulens. Ils ſe permettent l'offenſe, l'or en main, & marchandent ainſi les vertus humaines. Cléon ne rougit point de l'accabler de paroles dures ; & ſoit audace, ſoit fureur, ſoit pour lui inſpirer quelque crainte, il lui dit : C'eſt trop de réſiſtance, ingrate ! ſongez que vous m'accorderez ce que vous demande mon amour, ou que vous ſacrifierez votre époux ; réſolvez-vous à ſauver ſa vie, ou à précipiter l'inſtant de ſa mort : mon amour eſt furieux, mes tranſports ſont montés à leur comble, redoutez-les.... votre beauté fatale a ſéduit mon ame, vos refus ont empoiſonné ma vie. C'en eſt trop : vous partagerez du moins mes maux, ſi vous n'avez pas pitié de ceux que j'endure ; je

puis tout, vous le ſçavez, craignez tout : cédez ou tremblez ! je vous donne un ſeul jour pour vous décider, & ſi je vous trouve encore rebelle, la tête ſanglante de votre époux tombera à vos pieds..... Un jour ! reprit Eleuthere, il n'en eſt pas beſoin ; homme barbare, reprends tes bienfaits ! comment puis-je te répondre ? Il faudroit que tu connuſſes la foi, la vertu, & les devoirs qu'elles impoſent. Ces noms ſacrés n'ont aucun ſens pour toi. Va, ma réſolution eſt déjà priſe, & je croirois commettre un crime que de t'en laiſſer douter un ſeul inſtant ; ſi mon époux périt, tu ſeras coupable de ſon ſang ; en ſongeant à moi, tu ſentiras les remords des aſſaſſins, juſqu'au jour où le Ciel vengeur préparera ton éternel ſupplice.....

Qui croiroit que l'indigne Miniſtre eut la cruauté de venir la trouver à l'heure qu'il avoit fixée, qu'il eut l'inſolence atroce de lui demander quel choix elle avoit fait ; mais l'on ne ſçait que trop combien un méchant abuſe,

lorſqu'il eſt abſolu, de l'infortune ſans défenſe, comme il la déchire, comme il la foule aux pieds gratuitement, ou pour le moindre intérêt. Ce monſtre la trouva dans un état qui eût fait répandre des larmes à un cœur qui, quoique dépravé, n'auroit pas été totalement endurci; mais lui, calme & tranquille dans ſa ſcélérateſſe, il tira de ſon portefeuille la ſentence de mort déjà toute prononcée contre le malheureux Ariſte. Il étoit condamné comme meurtrier d'Ergaſte, comme ennemi du Prince & de la Patrie, à périr ſur un échafaud. Ce n'étoit pas le premier innocent ſacrifié à la fureur arbitraire de ſon deſpotiſme; la ſentence toutefois n'étoit pas encore ſignée de la main du Prince: cette formule étoit néceſſaire. Décidez, Madame, ce qu'il faut que je faſſe: prononcez: voulez-vous la mort de votre époux? Sa vie eſt entre vos mains. Je vais ſigner en votre préſence cet arrêt de mort, ou je cours, par des raiſons contraires, faire changer d'avis

au Prince ; je diſpoſe de ſon ame à mon gré, je lui inſpire ce que je veux..... Signez tout ce qu'il vous plaira, répondit Eleuthere, d'un ton ferme & majeſtueux ; ce ne ſera point un crime qui rachetera la vie de mon époux ; mais tremblez, malheureux ! il eſt un Dieu au-deſſus de nos têtes ; au moment où je vous parle, il a l'œil ouvert ſur vous & ſur moi ; on ne l'abuſe point comme les Monarques de la terre. Il vous demandera compte un jour du ſang que vous aurez verſé. Un jour je m'éleverai contre vous devant ſon tribunal auguſte. Ce monde paſſera comme l'ombre ; le triomphe de l'injuſtice y ſera court ; mais c'eſt pendant l'éternité que le vengeur de l'innocence aſſignera à chacun de nous la place que méritent & vos perſécutions barbares & ma conſtance fidelle. Si vous oſez vous dire qu'il n'y a point de Dieu, vous ne vous déguiſerez point à vous-même la noirceur de votre ame.

La force que la vertu met dans ſes

accens, eſt inimitable; ſon expreſſion ſe fait ſentir au cœur le plus corrompu. Cléon ſe trouble, il eſt épouvanté de ce langage, il ne peut y répondre; mais il y avoit trop long-temps qu'il étoit à la Cour, pour ne pas ſçavoir déguiſer ſon effroi. Il ſigna l'arrêt de mort, avec une indifférence affectée. Eleuthere le vit écrire avec une fermeté héroïque; un ſoupir qu'elle adreſſa au Ciel, fut le ſeul cri de vengeance qui échappa de ſon cœur.

Cléon ſort, & l'abandonne à toute l'amertume de ſes douloureuſes réflexions. Son cœur n'avoit aucun reproche à ſe faire, mais il étoit auſſi cruellement déchiré que s'il eût été réellement coupable de la mort d'un époux. Elle leva les yeux vers l'image du Dieu innocent & crucifié, qui voulut ſouffrir la mort pour laver nos iniquités, & tombant à genoux devant cette image ſainte, elle dit en pleurant: O Dieu! Dieu qui lis dans mon cœur, qui vois ſes ſouffrances, je boirai avec ſoumiſſion le calice

amer que tu me réſerves! Mon époux, Dieu puiſſant, eſt un innocent accuſé, tu le fus! il va mourir comme toi, dans l'opprobre & dans les tourmens; mais il a beſoin de ta grace & de ton ſecours divin : aye pitié de nous, Dieu de miſéricorde! Humiliée ſous ta main terrible, j'adore ta ſévére juſtice; mais ſi tu voulois changer cet arrêt de mort, ou ſi tu daignois ſauver ce que j'ai de plus cher, & ne frapper que moi, qui ſuis la premiere cauſe de ce déſaſtre, grand Dieu! je bénirois ta bonté, je louerois ta clémence..... frappe..... je m'offre pour victime..... Ses ſanglots étoufférent ſa priere; elle reſta proſternée longtemps le viſage contre terre, n'oſant former un ſouhait plus étendu, dans le profond reſpect qu'elle avoit pour les auguſtes décrets de la Divinité.

Obſédée des plus ſiniſtres images, elle croyoit voir déjà ſon époux traîné ſur l'échafaud; le cri plaintif de ſes douleurs répondoit aux ſoupirs qu'elle s'imaginoit entendre ſortir de la bouche

de ſon époux. Plongée dans ce ſommeil d'anéantiſſement & de mort où l'ame ſuccombe aux maux qui l'accablent, on vint tout-à-coup lui annoncer que ſon trépas étoit différé : elle en reſſentit une joie ſi vive, que ſa vie parut en danger pendant quelques momens : les malheureux ſaiſiſſent avec tranſport le plus léger ombrage de félicité. Une foible lueur d'eſpérance, en pénétrant ſon cœur, vint le ranimer. Quelques inſtans après, on lui remit le billet ſuivant, où elle reconnut la main de ſon époux.

« On en veut à ma vie, & cependant » on me laiſſe la foible eſpérance que je » pourrais la conſerver par les ſoins que » ſe donne votre tendreſſe : vous m'aimez » donc encore, ma bonne & meilleure » amie ? Jugez ſi je puis être indifférent » ſur la mort ou ſur la vie, depuis » cette preuve de votre amour : avec » quel tranſport j'embraſſerois vos genoux, ſi je pouvois oublier mon malheur, & me flatter de vous voir dans » ma priſon. Fiez-vous à l'homme qui

» vous apportera cette lettre, il eſt ſûr &
» fidele : ſon cœur eſt ſenſible, il me pa-
» roît mériter un plus digne emploi que
» celui qu'il exerce dans ce ſéjour de
» pleurs. Il m'a rempli d'une joie non
» encore éprouvée, en me diſant qu'il
» pourroit m'accorder quelques momens
» d'entretien avec vous. Mon ſort a pu
» attendrir un Geolier, & vous, tendre
» amie.... Peut-être je vous en demande
» trop, mais ſongez que c'eſt un infor-
» tuné qui vous implore ».

Cette priere d'Ariſte étoit un ordre pour ſon épouſe. Le Geolier, porteur du billet, aſſura Eleuthere qu'elle pouvoit venir voir ſon époux en toute ſûreté, & qu'il auroit ſoin que perſonne ne pût trahir leur entretien. Elle eût volé au milieu des lances & des épées, pour goûter la conſolation de l'embraſſer une ſeule fois, & de mourir ſur ſon ſein : la nuit ſuivante fut choiſie pour entreprendre cette viſite. Pendant un ſi court eſpace de temps, que de mouvemens divers & tumultueux ſuccéderent dans ce cœur trou-

blé ! elle ſonge qu'elle va revoir ſon époux ; mais Dieu ! cet époux a tué ſon pere ! L'image d'Ergaſte enſanglanté, ſemble lui défendre de tomber dans ſes bras, mais cet époux eſt innocent, le ſort fatal a tout conduit : Ergaſte eſt mort en lui pardonnant, en l'aimant : ce dernier ſentiment l'emporte. En effet, devoit-elle être plus inflexible, elle qui étoit liée par des nœuds inviolables, elle qui aimoit, & dont l'amour étoit un devoir, devoit-elle être plus cruelle que ſon pere expirant ? L'abandonneroit-elle lorſqu'il ſe trouve livré au glaive des méchans aveuglés, trompés ou ſéduits ? Si une main barbare le pouſſe dans l'abyme de l'opprobre, ſi l'avenir le trompe encore plus que le préſent, c'eſt à elle à prendre ſa défenſe, & à le conſoler. La nuit arrive, & le Geolier vient la chercher. Caliſte, qui n'abandonnoit point Eleuthere, les accompagne : elles prirent un déguiſement commode & ſimple, pour n'être point reconnues en traverſant la ville. Eleuthere entra dans la

priſon, & Caliſte demeura dans la chambre du Geolier, parce que, diſoit-il, il riſquoit trop d'introduire deux perſonnes à la fois.

Eleuthere avance, pour la premiere fois de ſa vie, dans ce ſéjour où l'innocence reſpire l'air du crime : elle traverſe ces triſtes murailles qui, nues & dépouillées, répétoient les géniſſemens ſourds & lointains des malheureux qu'elles captivent. Elle entendit le bruit lugubre des fers, qu'entrecoupoient l'accent étouffé du déſeſpoir ; ſon cœur ſe glaça d'effroi. Elle deſcendit enſuite dans ces noirs cachots, plus horribles que les ſépulcres des morts, où l'homme ſe trouve enſéveli dans un air épais, & qui ne ſe renouvelle jamais : le ſoleil n'exiſte plus pour ces malheureux ; la pâle terreur y repouſſe juſqu'à la douce eſpérance.

C'eſt donc là, dit-elle en elle-même, c'eſt donc là que la Juſtice humaine rejette le cri de l'humanité, pour y déployer ſa rigueur inflexible ! O cher époux !

époux! tu fus arraché avec violence des bras qui s'étoient entrelacés autour de toi! On t'a plongé vivant dans ces tombeaux où tous les ſens ſont tourmentés! ces odieuſes voûtes, ces murailles froides & humides, te reſſerrent avec tous les fantômes qu'enfante la terreur, & peut-être le déſeſpoir s'eſt emparé de ton ame. Dieu!.... Elle marchoit tremblante, à la clarté d'un flambeau qui jettoit un jour affreux parmi des tenebres plus effrayantes. Quelle demeure, diſoit-elle, pour l'homme vertueux! & des coupables habitent des palais faſtueux, où dans l'impunité ils entaſſent crimes ſur crimes! En faiſant ces réflexions, elle s'approchoit d'un miſérable grabat où le Geolier lui dit que repoſoit ſon époux. Emue de joie & de frayeur, elle ouvrit les bras; muette de tendreſſe, elle s'attache à ſon col, & ſes larmes ſeules dûrent lui faire connoître les mouvemens dont ſon cœur étoit agité.

Accablé lui-même de ſes careſſes, il

fit quelques efforts pour ſe relever, il preſſa cette épouſe adorée dans un ſilence expreſſif; ſes pleurs coulerent, & telles furent les expreſſions qu'il employa pour obtenir une grace qu'on lui accordoit. Ah! dans ce moment ſe ſouvenoit-elle que ſon époux avoit répandu le ſang de ſon pere? Non, elle l'aimoit trop pour accroître ſes tourmens, au-lieu de les ſoulager.

Le cruel Geolier interrompit leurs embraſſemens: il les ſépara au milieu de l'effuſion de leurs ames; parce que, diſoit-il, ils avoient parlé trop haut, & que la ſentinelle voiſine pourroit ſoupçonner quelque choſe, & ſe rendre plus attentive, ce qui les perdroit infailliblement tous trois. Il leur promit que la nuit ſuivante il leur ménageroit un plus long entretien, mais ſous la loi très-expreſſe qu'ils garderoient le plus profond ſilence. Il fallut que le Geolier arrachât preſque de force Ariſte des bras qui le tenoient ſerré. L'eſpérance de ſe revoir bien-tôt, diminua le chagrin que

leur inſpira cette bruſque ſéparation ; car il eſt peut-être plus cruel de voir échapper un bien que l'on a deſiré & que l'on poſſéde, que de ne le rencontrer jamais. Eleuthere fit un préſent aſſez conſidérable au Geolier, pour mieux encourager ſon zele. Elle retrouva Caliſte dans la chambre où elle l'avoit laiſſée, & elles revinrent enſemble ſans aucun accident.

Cette tendre épouſe encore émue de cette ſcene touchante & ſi-tôt écoulée, repaſſoit la félicité rapide dont elle venoit de jouir, bonheur momentané, mais qui laiſſoit dans ſon ame la plus vive impreſſion. Elle éprouvoit une impatience extraordinaire, elle comptoit les heures qui ſe traînoient avec une lenteur inſupportable ; jamais elle n'a éprouvé un amour plus violent, plus extrême. Les momens fortunés que l'on goûte dans le ſein du malheur, ont quelque choſe de plus vif & de plus pénétrant ; mais ces momens n'appartiennent qu'aux ames infortunées. Elle s'entretenoit avec

ſon amie, d'Ariſte, de ſes vertus, de ſa fermeté courageuſe, ſur-tout de ſa tendreſſe. Elle ne parloit que d'Ariſte, elle ſe promettoit une joie infinie à le revoir, à l'embraſſer, à lui faire oublier tous ſes maux, dans ce ſéjour d'horreur; ſon geſte, ſa voix, ſa démarche, tout ſe reſſentoit de l'impétuoſité de ſa paſſion. Elle vint enfin cette nuit, cette nuit lente & ſiniſtre qui devoit couvrir de ſes ombres le plus noir des forfaits; elle étoit plus obſcure que la précédente, elle ſembloit, hélas! ne devoir favoriſer que les tranſports d'une épouſe vertueuſe; mais elle préparoit le triomphe du crime. Enveloppée comme la premiere fois d'un déguiſement néceſſaire, elle arrive auſſi heureuſement, ſon cœur eſt ému, ſon ſein palpite. L'obſcurité étoit profonde: le Geolier cette fois n'avoit point allumé de flambeau, il la guidoit par la main, à travers les routes ténébreuſes de cet effroyable ſéjour. Elle entre dans le cachot d'Ariſte; Ariſte, dès le premier pas, ſe précipite

dans ſes bras, (car quel autre auroit-elle pu attendre ? (elle lui rend ſes careſſes amoureuſes, avec un raviſſement égal au ſien. Leurs embraſſemens ſont plus étroits que la veille ; Eleuthere ſe ſeroit crue coupable, ſi elle eût pu un inſtant ſe refuſer aux tranſports de ſon époux. Le prudent Geolier les abandonne. Avant de partir, il leur recommande d'être prudens, de contraindre juſqu'à leurs ſoupirs, parce que la ſentinelle étoit preſque à leur porte, & que leur bonheur dépendoit de ces momens ſilentieux : l'amour a bien un autre langage que celui des paroles ; leurs cœurs ſe plongeoient dans la plus douce des voluptés ; l'amour triomphoit en cet inſtant, au milieu des horreurs qui les environnoient ; l'amour ſembloit même les effacer. Toutes les douleurs paſſées cédoient au charme d'un bonheur préſent : Eleuthere s'eſtimoit heureuſe, parfaitement heureuſe. Celui qu'elle ſerroit avec une ardeur innocente contre ſon chaſte ſein, interrompit ſon ſilence par

un ſoupir qu'il ne put étouffer, & la malheureuſe Eleuthere paſſa du comble de l'ivreſſe au comble de l'étonnement, de la ſurpriſe & de l'horreur. Elle s'arrache avec violence; Dieu! ce n'eſt point la voix d'Ariſte qu'elle a reconnue : ciel vengeur! c'eſt la voix de ſon plus terrible ennemi, la voix épouvantable de l'affreux Cléon, qui vient de frapper ſon oreille : L'enfer & ſes flammes dévorantes ouverts tout-à-coup ſous ſes pas, l'auroient moins effrayée; elle pouſſe un cri lugubre qui retentit dans la profondeur de ce vaſte ſouterrein. Elle ſe livre à toutes les fureurs du plus violent déſeſpoir; elle charge d'imprécations le ſcélérat, appelle la foudre du ciel ſur ſa tête, s'accuſe elle-même, éleve à Dieu les prieres les plus ardentes, & répete mille fois d'une voix étouffée : Ariſte! Ariſte! Quoiqu'homme de Cour, le Raviſſeur tremble & redoute les premiers accès de ſes tranſports; elle vouloit s'arracher la vie; elle frappoit de ſa tête contre les murailles, en s'ar-

rachant les cheveux : il frémit des ſuites de ſon forfait. Il ſentit pour la premiere fois le remords, ou, pour mieux dire, le trouble du crime, & la crainte du châtiment. Il oſa ſe proſterner aux genoux d'Eleuthere, pour implorer ſon pardon, & tenter de la fléchir. A ſes cris redoublés, le Geolier accourt, entre avec un flambeau. Quel ſpectacle! une femme éperdue, livrée à la douleur, ſe cachant le viſage des deux mains, repouſſant de la voix & du geſte le criminel qui étoit à ſes pieds ; un homme chamarré de tous les cordons, le plus vil des mortels à ſes propres yeux, ſuppliant celle qu'il a outragée avec une baſſeſſe égale à ſon crime, lui offrant la liberté de ſon époux pour prix de ſon ſilence ; mais ne pouvant par toutes ſes ſoumiſſions obtenir l'eſpoir de ſa grace ; cet homme ſuperbe eſt confondu par la fermeté noble de la vertu. Tout-à-coup elle commande à ſes ſanglots, elle ſe releve avec plus de fierté & d'éclat qu'elle n'en eut jamais ; les regards d'E-

leuthere le foudroient. Elle dédaigne de ſe plaindre, de lui parler, bientôt de le regarder. Elle tombe dans ce calme affreux, précurſeur de la mort, & ne ſort de cet état que lorſqu'elle ſe revoit dans les bras de Caliſte; à ſa pâleur, aux ſillons que ſes larmes avoient creuſés ſur ſes joues tremblantes, à l'aliénation de ſon eſprit, à ſes plaintes étouffées par la honte, Caliſte découvrit l'horrible vérité. C'eſt ici qu'elle ſentit que les conſolations les plus tendres de l'amitié étoient ſans doute impuiſſantes à guérir une telle plaie; elle étoit profonde, incurable, nulle main humaine ne pouvoit y apporter quelque remede: & d'ailleurs, que pouvoit-elle lui dire? ſa douleur différoit peu de celle d'Eleuthere.

L'infâme Cléon avoit imaginé cet odieux artifice pour ſurprendre ſa vertu, & ſatisfaire ſa criminelle paſſion, il trouva des hommes aſſez lâches pour le ſeconder dans cet horrible adultere. Le Geolier avoit été aſſez hypocrite

pour diſſimuler la plus noire perfidie ſous le maſque de la compaſſion : c'étoit la fortune qui lui avoit commandé ce crime ; corrompu par ſes faveurs, il chercha les occaſions de gagner la protection d'un Miniſtre : le cœur des malheureux eſt ordinairement ouvert au premier homme qui les flatte, ou qui paroît un inſtant ſenſible à leurs malheurs. Ariſte s'étoit confié, avec la candeur de ſon caractere, à ce Geolier; il lui expoſa ſes peines, & ne lui déguiſa pas les deſirs ſecrets de ſon cœur; il crut avoir attendri un cœur généreux, lorſque celui-ci lui fit la promeſſe d'introduire ſecrétement ſon épouſe auprès de lui. Il écrivit ſous ſes yeux le fatal billet qui prépara ce piege cruel ; il ſervit lui-même à favoriſer l'outrage fait à ſa tendreſſe trompée. Mais Cléon perfidement ingénieux dans ſon affreux projet, n'en avoit remis l'exécution qu'au ſecond entretien qu'elle devoit avoir avec Ariſte ; il ſe flattoit, (hélas ! avec trop de raiſon,) qu'il rendroit, par ce ſtratagême, l'évé-

nement beaucoup plus ſûr. On avoit conduit Ariſte dans un autre cachot, tandis que le traître, l'infâme devoit occuper ſa place ; mais le monſtre n'avoit pu goûter ſon bonheur odieux, ſans ſe déceler ; & qui, à la place d'Eleuthere, auroit ſoupçonné un attentat trop noir pour ne pas échapper aux paiſibles réflexions de la vertu, lors même qu'elle médite ſur l'audace & les entrepriſes du crime ?

Cléon penſoit, comme tous les gens de ſa ſorte, qu'un acte de généroſité auquel on n'étoit point forcé, devoit néceſſairement effacer une action coupable ; il délivra Ariſte de ſa priſon, & le fit déclarer innocent du meurtre qu'on lui avoit imputé : ainſi les cœurs vicieux s'abuſent, ainſi toutes leurs démarches portent l'empreinte de leur déplorable aveuglement. On lui rendit ſa liberté ; mais cette grace étoit cruelle, funeſte, empoiſonnée. Ariſte cacha la nouvelle de ſa délivrance à ſon épouſe, avec le plus grand ſoin ; il vouloit la ſurprendre,

& jouir de la joie pure qu'elle auroit à le recevoir, libre qu'il étoit de ſes fers, & de plus juſtifié. Il ne l'informe point de ſon départ, il vole à la terre de Caliſte, où étoit cette tendre épouſe ; il arrive, ſon cœur ſe dilate à la vue de ces beaux lieux témoins de ſes jeunes amours. Chaque pas qu'il fait dans ce ſéjour enchanté, lui rappelle ſes premiers feux, & les plaiſirs qui les ont couronnés. Il entre, il reconnoît Eleuthere aſſiſe ſous un ſombre feuillage, penchée ſur le ſein de Caliſte, répandant des larmes qui déjà faiſoient naître les ſiennes : il vole, il tombe à ſes genoux, il ſe releve, il ouvre ſes bras, il la ſerre avec tendreſſe, il ſavoure ces momens qu'il a tant déſirés. Séche tes larmes, adorable épouſe, revois celui qui t'aime, nos malheurs touchent à leur terme, le ciel eſt enfin appaiſé, nous n'avons plus qu'à goûter la joie innocente qu'il réſerve à notre conſtance & à notre amour. Il attendoit de la part d'Eleuthere les mêmes tranſports, les mêmes mouvemens de ten-

dreſſe : quelle ſurpriſe ! quelle horreur glace ſes ſens ! il ne voit couler qu'un torrent de larmes, il n'entend que des ſanglots étouffés, il ne reçoit pour toute réponſe que des cris ſourds & inarticulés. L'effroi ſe répand dans ſes veines, & la paleur ſur ſon front ; il ſe ſouvient qu'il eſt le meurtrier de ſon pere, il leve les mains au ciel, & s'écrie : cruelle & chere épouſe ! oui, ton horreur eſt trop juſte ! je dois t'être odieux : mais dis, pourquoi as-tu déſiré que je vive ? pourquoi t'es-tu donné tant de ſoins pour conſerver mes miſérables jours ? Quel fatal préſent ſi tu le ſépares de ton amour ! lui ſeul m'a ſoutenu dans l'horreur des cachots, lui ſeul m'a fait braver les traits de la calomnie. Ton image m'environnoit, & je me ſentois un courage ſupérieur à mes deſtins, ton cœur qui ſut pardonner, peut-il ſe venger ſi tard & auſſi cruellement ? tu m'aimois encore lorſque j'étois enſeveli dans les priſons, ne m'aimerois-tu que chargé de fers ? .... Ah ! Dieu m'eſt témoin

moin que j'aurois répandu tout mon ſang, plutôt que de verſer volontairement celui d'un pere que je chériſſois malgré toutes ſes rigueurs. Toi qui me connois, qui ſeule me reſtes, de qui j'attends tout, ma renommée, mon bonheur, peux-tu dans ces mêmes lieux où ton cœur s'eſt ouvert à mes premiers ſoupirs, où j'ai connu la félicité, où j'ai peut-être fait la tienne, peux-tu repouſſer un époux, un amant, un ami malheureux? .... Tu ne me réponds pas, je t'entends.... Eh bien, j'aurai la conſolation de ſatisfaire à ta haine durable, à ta vengeance, & d'y ſatisfaire par ma mort.

Le cœur d'Eleuthere étoit déchiré de mille traits. Ariſte redoublant ſes tranſports, s'efforçoit de percer ce nuage ténébreux qui obſcurciſſoit une ame qu'il ſçavoit ſenſible. Hélas! elle auroit voulu tomber dans les bras de ſon époux; mais l'horreur de ſa diſgrace l'en empêche: elle s'éloigne, elle ne ſe croit plus digne de lui. Tantôt ſombre, rêveuſe,

elle attache ſes regards au Ciel, tantôt elle ſoupire & les baiſſe vers la terre, timides & confus. Le malheureux Ariſte accuſe ſon injuſtice : elle ne répond point, & ce ſilence ajoute au déſeſpoir qu'il reſſent ; mais plus il l'adore, plus il craint d'arracher de ſon cœur ce ſentiment profond qu'elle y cache, & qu'elle y nourrit avec une ſorte de complaiſance. Il eſt bien loin de faire valoir ſes droits, ou d'agir en deſpote : il plaint ſon propre ſort, & mourant de douleur, il reſpecte ſa triſteſſe, & cette noire mélancolie, qu'il attribue au ſouvenir de la mort d'un pere. Il penſe que ſon épouſe, en fille vertueuſe, rejette à jamais la main qui s'eſt rougie du ſang d'Ergaſte ; cette indignation lui paroît juſte autant qu'héroïque. Hélas ! que ſa douleur avoit une cauſe bien différente ! Caliſte voyoit leur déplorable ſituation, & ne pouvoit révéler le ſecret de leur triſte infortune. Le ciel eut enfin pitié d'une femme ſi long-temps éprouvée. On ne put diſſiper la langueur funeſte

qui conſumoit ſes jours ; dévorée de chagrin, elle levoit un œil triſte vers la voûte céleſte, le rapportoit ſur ſon époux, ſur elle-même, le fixoit en terre, comme pour y trouver le ſeul aſyle où elle pouvoit ſe cacher & s'endormir en paix; des ſoupirs involontaires lui échappoient à chaque inſtant. Elle avoit pris du goût pour la mort ; elle étoit l'objet de ſes vœux & de ſes penſées, elle l'attendoit ſans terreur, elle s'étoit comme familiariſée avec elle. Son ame ſenſible ne pouvoit ſupporter plus long-temps le fardeau de la vie. Avant d'expirer, elle dit à ſon époux qui la ſoutenoit dans ſes bras tremblans.... J'étois indigne de toi, mon cher Ariſte, pardonne ! je n'ai pu rompre le ſilence ; j'emporterai au tombeau mon ſecret ; mon cœur eſt demeuré pur, & je te reſpectois trop pour mettre dans tes bras une malheureuſe que le crime a ſouillée.... je t'aimois trop..... je meurs..... Cléon.... ce monſtre ! .... Cher époux ! adieu, je t'adore.... mais crois que ce

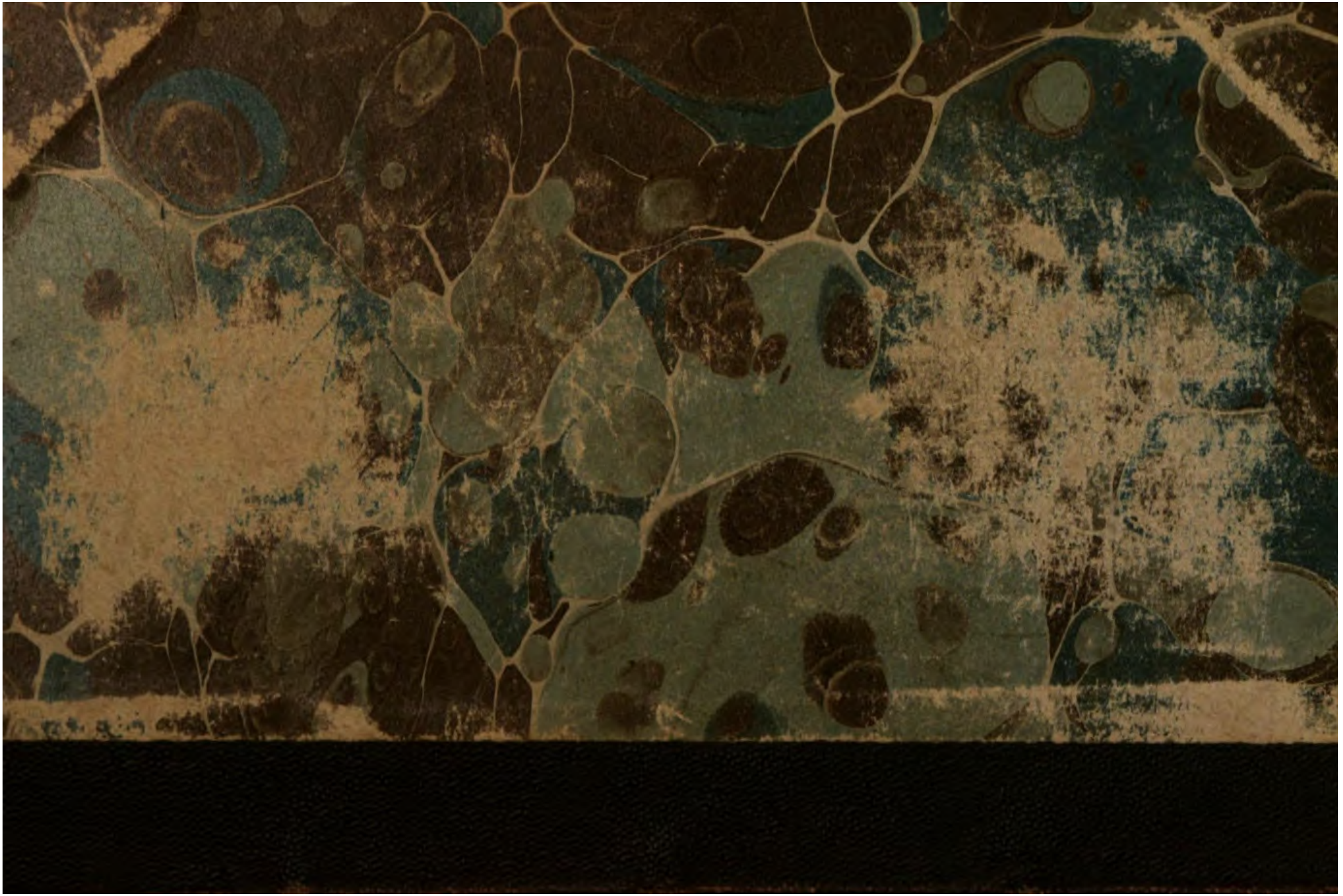
n'eſt point ici-bas que le ciel a mis le bonheur.

Ces derniers mots agiterent Ariſte, il comprit enfin le ſujet terrible du pardon qu'elle lui avoit demandé. Tous ſes ſens en frémirent de douleur & d'effroi : ciel ! juſte ciel ! s'écria-t-il, je pourrois, je devrois peut-être me venger ! mais je te fais ce dernier ſacrifice. C'eſt entre les mains de ta juſtice ſuprême que je remets ma cauſe. Le chagrin qu'il conçut de la mort d'une femme qui lui étoit ſi chere, le conduiſit à une maladie où tout l'art des Médecins devint inutile, La douleur de l'ame eſt un poiſon lent & deſtructeur, contre lequel il n'eſt point de remede. Il deſcendit dans le tombeau, à côté de ſa chere Eleuthere ; & tout cœur généreux, tout homme ami des infortunés offrit ſur la tombe de ces époux les larmes précieuſes dont la ſenſibilité honore les cendres de la vertu.

FIN.

920371

920371

920371

920371